

Sylvie ROCA-GERIS

# ADDICTION

*Erato-Editions*

Collection Diamant



# **ADDICTION**

Roman

**Sylvie ROCA-GERIS**

# **ADDICTION**

Roman



*Erato Editions*

Collection Diamant



ISBN 978-2-37447-036-8

Dépôt Légal : Octobre 2015

© Erato–Editions - Imprimé en France Tous droits réservés Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

# 1

Le vent s'était abattu sur New York, insidieux et froid. Samantha McAlister resserra les pans de son manteau en cuir avant de descendre les marches du Metropolitan Museum à la recherche d'un taxi.

Une longue limousine à l'avant orné d'un fanion du Consulat Russe vint s'arrêter le long du trottoir. Le chauffeur fit le tour du véhicule et ouvrit la portière arrière droite. Un homme blond en descendit, le

regard fixé dans les yeux de la jeune femme.

Elle détourna le regard et fit signe à un Yellow Cab qui ralentit juste devant elle. L'homme s'avança rapidement vers le musée et se retourna avant de monter les quelques marches.

Elle jeta un coup d'œil vers lui et donna son adresse au chauffeur. Une sensation étrange l'avait gagnée, le regard bleu acier du Russe l'avait littéralement transpercée.

Elle attrapa son portable qui bipait dans son sac, écouta le

message et se replongea dans la contemplation de la rue.

Le taxi stoppa devant son immeuble. Harry, un des portiers de la Van Meer Tower, vint lui ouvrir la portière et l'accompagna jusqu'à l'entrée.

– Bonsoir, miss McAlistair, comment avez-vous trouvé l'exposition ?

– Un véritable bonheur ! Je passerais des heures à admirer ces tableaux, j'ai toujours eu un faible pour les impressionnistes français.

– Ce doit être dû à vos origines ;

rétorqua le portier, faisant allusion à la mère de la jeune femme.

– Sans doute, dit-elle avec un léger sourire et elle s'engouffra dans l'ascenseur.

Arrivé au dernier étage, l'appareil s'immobilisa dans un doux bruissement. Son appartement occupait le sommet de la tour, offrant ainsi une superbe vue sur Central Park. Elle déconnecta l'alarme, enfonça la touche du répondeur et ôta ses bottes dans le salon avant de se servir un verre de vin blanc.

Elle prit le dossier sur lequel



elle travaillait en tant qu'assistante du Procureur Max Sandoval.

L'instruction s'avérait épineuse, mettre Freddy Bartoli en examen relevait de la gageure. A maintes reprises, il avait bénéficié de non-lieux.

Pourtant son implication dans le trafic d'êtres humains, la drogue et le blanchiment d'argent était de notoriété publique. Mais l'homme savait s'entourer des meilleurs avocats.

Son portable émit un bip, elle enclencha une touche.

Le Procureur lui fixait rendez-vous le lundi matin dans un appartement de Brooklyn. Un témoin s'était présenté dans l'affaire qui les occupait.

Elle fit la grimace, jusqu'à ce jour, tous les témoins potentiels avaient malencontreusement disparu. La plupart de mort brutale.

Alexei Vladimir Dimitrievitch, Consul de Russie, monta les marches qui menaient au Metropolitan et pénétra dans le musée à la recherche du conservateur. Il le trouva occupé à

discuter avec un des gardiens. Ce dernier s'éloigna en voyant approcher le diplomate russe. Il n'aimait pas ce type, son regard bleu glacial le mettait mal à l'aise.

Le conservateur vint serrer chaleureusement la main de son visiteur.

– Bienvenue, monsieur le Consul, c'est toujours un plaisir de vous recevoir.

– Merci, monsieur Fairbanks ; la salle des impressionnistes est ouverte ?

– Je vous accompagne, nous

avons reçu une nouvelle collection de toiles ; répondit le conservateur.

– J'ai croisé une très belle femme en arrivant : trente ans environ, des mèches blondes, des yeux verts.

– Miss McAlistair, une de nos plus fidèles clientes, répondit Fairbanks sourire aux lèvres. Elle travaille pour le Procureur Sandoval.

Dimitrievitch remercia son interlocuteur et gagnant la salle des impressionnistes, saisit son

portable et enfonça une touche.

– Grigori, j’aimerais que tu fasses une recherche sur une certaine Miss McAlistair. Elle fait partie du bureau du Procureur, je veux tout savoir sur elle.

– Bien patron, je vais voir ce que je peux trouver, fit le chef de la sécurité du Consulat habitué aux demandes particulières de son patron.

– Merci, fit ce dernier et il s’approcha des « Nymphéas ».

Ancien Colonel de l’armée russe à trente cinq ans, il occupait depuis

trois ans le poste de Consul à New York. Veuf depuis plusieurs années, il n'avait pas refait sa vie mais collectionnait les conquêtes féminines.

Son regard bleu acier faisait fondre ces dames malgré un caractère difficile. Doté d'un physique avantageux, un mètre quatre vingt cinq, musclé par des heures de sport intensif, il jouait de son charme slave pour séduire. Sans beaucoup d'effort à vrai dire.

Cependant aucune de ses liaisons ne durait. Et à dire vrai, la dernière avec un mannequin avait failli lui

coûter sa carrière, ou tout du moins lui valoir son rappel à Moscou. Et très franchement, il n'avait guère envie de rentrer au pays.

Il avait donc décidé de faire plus attention à son attitude. Sa jalousie malade aurait pu lui attirer de sérieux ennuis.

Natalia avait voulu porter plainte et sans son immunité diplomatique, il aurait eu à faire à la Justice américaine.

Il avait donc présenté ses excuses à la jeune femme, lui avait offert un superbe bijou et mit un terme à leur relation houleuse.

Il était seul depuis plusieurs mois, s'était plongé dans le travail. Mais sa rencontre furtive avec l'assistante du Procureur avait éveillé en lui un nouveau désir. Brûlant.

Il passa une bonne heure à flâner dans le musée avant de regagner le Consulat.

Il trouva son chef de la sécurité devant son PC.

– Tu trouves quelque chose, Grigori ?

– Oui, vive le Dieu Internet ! Je vous imprime ça.



Grigori Kirilenko, après avoir servi cinq années sous les ordres de Dimitrievitch, avait suivi ce dernier lorsqu'il avait quitté l'armée.

Depuis, il servait à la fois de garde du corps, de secrétaire particulier. De confident, parfois. Il aurait donné sa vie pour le Consul.

Il saisit les pages qui sortaient de l'imprimante, les tendit à Dimitrievitch. Lequel le remercia avant de regagner son bureau où il s'installa sur un canapé de cuir fauve.

Les coupures montraient l'assistante lors de différents procès. Un résumé de sa carrière avait fait l'objet d'un article dans le « New York Times ».

D'aucun promettait la belle à un brillant avenir.

Sortie première de sa promotion à Harvard, elle avait tout réussi dans sa carrière encore jeune.

## 2

Le portable de Samantha sonna, elle l'ouvrit en voyant le nom de l'appelant.

– Salut, Susan !

– Salut la belle, ça te dit un restau ?

– Pourquoi pas, un chinois ?

– Euh... on m'a parlé d'un russe qui vient d'ouvrir, il paraît qu'on y mange très bien... je ne sais plus le nom, mais je dois avoir la carte

quelque part...

Samantha hésita un bref instant, le visage du diplomate croisé devant le musée lui revint en mémoire. Un frisson lui parcourut le dos.

Et bien ma fille, se dit-elle, reprends-toi !

– Ok, on dit dans une heure, tu passes me prendre ? demanda-t-elle en refermant le dossier Bartoli.

Celui-là, il pouvait attendre.

– D'accord, à plus.

Elle passa dans la salle de bains,

se doucha et se remaquilla avec soin. Puis elle se planta devant son dressing. Son choix se porta sur une robe en cuir moulante. Elle l'avait dessinée elle-même, comme la plupart de ses tenues.

Il lui suffisait ensuite de porter le croquis à Gino, couturier italien installé sur la Cinquième avenue. Elle choisit des bas gris fumée, enfila une paire de bottes à lacets.

Regardant le résultat dans le miroir, elle sourit à son image. Satisfaite d'elle, elle se parfuma et enfila son manteau. Il était temps de rejoindre son amie.

Le portier l'accompagna jusqu'au taxi où l'attendait Susan qui émit un sifflement avant de donner l'adresse au chauffeur.

– Et bien, pour un simple dîner entre copines, tu t'es mise sur ton trente et un ! fit-elle remarquer.

– Comme si tu avais prévu de rentrer sagement après dîner ! Tu ne comptes pas aller en boîte après ?

– Tu lis dans mes pensées ! rétorqua son amie en riant. Tu connais le *Blue Moon* ?

– J'en ai entendu parler, le propriétaire est russe, je crois !

Décidément tu fais dans le russe, c'est nouveau ?

– J'en ai rencontré un en faisant mon jogging, samedi matin... enfin rencontré c'est un bien grand mot, je dirais croisé.

Samantha se tourna vers son interlocutrice, le sourcil relevé.

– Et tu comptes le voir ce soir, dans ton restaurant ? Tu sais combien il y a de restaurants russes à New York ?

– On peut toujours rêver ! Et si je ne le vois pas, il y aura peut-être des gens intéressants !

– Je ne le crois pas, tu es indécrottable ! Et comment sais-tu qu'il est Russe, ton jogger ? demanda Samantha en secouant la tête.

– Il est monté dans une voiture diplomatique avec le drapeau russe !

Son amie enregistra l'information, surprise et demanda :

– Un grand blond avec un regard bleu absolument glacial ?

– Non, celui-là c'est le Consul... Moi je parle d'un brun à la coupe militaire et super baraqué !



– Connais pas !

Le taxi vint stopper devant le restaurant, mettant fin à la conversation. Provisoirement. Les deux femmes descendirent de voiture. Elles avaient à peine atteint la porte que Susan demanda : – Et toi, tu le connais d'où, le Consul ?

– Je ne le connais pas, je l'ai croisé devant le Met, et je vais te dire une chose, je n'ai pas aimé son regard !

– Il a une sacrée réputation de séducteur !

– Ah oui, tant mieux pour lui ! Il

ne m'intéresse pas !

Un serveur en tenue folklorique les conduisit à leur table. Samantha le remercia en russe.

L'homme eut l'air surpris, sourit en leur tendant les menus.

– Désirez-vous un apéritif ?

– Une vodka sur glace pour moi, et toi Susan ?

– Un whisky plutôt, merci. C'est sympa comme endroit ; ajouta Susan en laissant son regard errer sur les autres tables.

– C'est assez typique en effet,

répliqua son amie.

Samantha jeta un coup d'œil à la décoration ; elle avait séjourné à plusieurs reprises à Moscou et St Petersburg. Elle aimait énormément la Russie, son Histoire la fascinait.

Elles passèrent leur commande tout en sirotant leurs boissons.

Et au moment où le serveur apportait les entrées, Susan poussa une exclamation de surprise. Levant les yeux, Samantha suivit le regard de son amie vers l'entrée de la salle. Deux hommes se tenaient sur le seuil. Un grand blond au regard bleu acier et un brun à la coupe militaire et super baraqué.

Le Consul avait aussi aperçu les deux convives et leur souriait.

– Tu vois que le monde est petit !  
fit Susan, aux anges.

Son amie lui jeta un regard noir. A travers ses cils, elle vit les deux Russes venir vers elles. Le Consul s'arrêta face à leur table, s'inclina avant de se présenter : – Alexei Vladimir Dimitrievitch, Consul de Russie, ravi de vous rencontrer à nouveau, Miss McAlistair.

Samantha leva les yeux sur la main que l'homme lui tendait, hésita quelques secondes et finit par tendre la sienne.

Le diplomate la porta délicatement à ses lèvres et la jeune femme ressentit un brusque flot de chaleur envahir son corps.

Elle retira précipitamment ses doigts, présenta son amie :

– Susan Waters, avocate au barreau de New York.

– Grigori Kirilenko, mon chef de la sécurité ; fit Dimitrievitch en désignant son compagnon.

– Monsieur !

– Positivement enchantée !  
s'exclama Susan en plantant ses

yeux bleus dans le regard du Russe.

Le chef de la sécurité les salua d'un signe de tête.

– Je vous souhaite un bon appétit, mesdames.

Les deux hommes s'éloignèrent de la table, gagnèrent l'autre extrémité du restaurant.

– Il s'est renseigné sur toi, on dirait ! chuchota Susan en les suivant du regard. Allons ne fais pas cette tête !

– Je n'aime décidément pas ce type ; rétorqua Samantha.

– Tu as vu comment il te regarde ? demanda son amie.

– A ton avis ? J'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées !

– Et alors ? Moi, j'aimerais bien un homme qui devinerait le moindre de mes désirs !

Samantha haussa les épaules. Son amie était certainement une grande avocate mais côté vie privée, elle avait le chic pour s'amouracher d'hommes pas faits pour elle. Et à chaque rupture, elle devait la consoler.

En tout cas, sa seule envie

maintenant, était de terminer son repas au plus vite.



### 3

Alexei Dimitrievitch remerciait le ciel d'avoir à nouveau placé l'assistante du Procureur sur sa route. En venant dîner à la « Volga », il ne s'était pas attendu à la voir attablée là.

Le trouble lu dans les yeux de la jeune femme l'avait empli de satisfaction même s'il avait compris qu'elle ne serait pas facile à apprivoiser.

Depuis tout petit, il était doué pour lire dans les pensées de gens. Cela lui avait souvent servi par le passé et il usait de ce don dès qu'il

en avait l'occasion.

Il avait pris place de manière à voir la jeune femme. Elle évitait ostensiblement son regard.

Le désir qu'il éprouvait pour elle, s'était amplifié.

Il dut faire un réel effort pour prêter attention à Kirilenko.

La soirée s'annonçait finalement bien plus intéressante qu'il ne l'aurait cru.

– Tu as choisi ?

– Oui... la vie est pleine de surprise ! fit Kirilenko en souriant à

son patron. Vous pensez comme moi ?

– On ne peut rien te cacher, tu as un « ticket » avec cette avocate, on dirait ! dit le Consul en dessinant des guillemets avec les doigts.

– J'avais déjà remarqué, je l'ai croisée dans Central Park, elle y courait samedi matin.

– Seule ?

– Ce matin-là, en tout cas.

Les deux hommes dînèrent en devisant sur les femmes en général. Contrairement au Consul, son chef de la sécurité ne pouvait être taxé

d'homme à femmes. Il était discret dans ses aventures, n'avait jamais fait parler de lui.

A la fin du repas, il demanda :

– On pourrait aller au « Blue Moon »?

– Avec plaisir, ce serait amusant d'y croiser nos deux juristes !

– Vous prenez vos désirs pour la réalité, monsieur ! rétorqua Kirilenko en songeant à l'avocate.

Il pouvait dire qu'elle lui plaisait bien. Et à bien y réfléchir, la réciproque avait l'air vrai.

Le Consul vit les deux femmes se lever et s'approcher du comptoir. Le serveur tendit l'addition à Samantha qui lui fit remarquer que leur apéritif n'y figurait pas.

L'homme jeta un coup d'œil à la table de Dimitrievitch expliquant que le Consul le leur offrait.

Susan lui adressa un signe de tête en remerciement tandis que Samantha rétorquait qu'il n'en était pas question.

Le serveur eut un petit sourire contrit avant de dire :

– Je crois que vous devriez accepter, monsieur le Consul ne serait pas content après moi.

Elle faillit répondre qu'elle n'en avait cure, finit par tendre sa carte bancaire. Elle enfila son manteau et sortit du restaurant sans se retourner.

Sur le trottoir, elle héla un taxi et s'adressant à Susan :

– Il est un peu tôt pour aller en boîte, on va prendre un thé ?

– Allons au « Flamingo » ils font des cappuccinos à mourir ! Tu as l'air fâchée, reprit-elle en prenant

place sur la banquette arrière.

– Tu sais bien pourquoi !

– C'est un homme bien élevé, laisse-lui une chance !

Samantha haussa les épaules ; elle n'avait pas envie de poursuivre cette conversation avec son amie.

Dimitrievitch avait tout d'un homme du monde, mais elle était certaine d'une chose. Il n'était pas homme à souffrir le moindre refus de la part d'une femme qu'il désirait.

Ce devait être le pire macho qui soit.

Elle sortait à peine d'une liaison qui avait failli mal se terminer pour elle. Et ne se sentait pas prête pour une nouvelle histoire à problèmes.

Séparée d'un grand avocat depuis six mois, elle avait dû le menacer de demander une injonction à un juge pour qu'il ne l'approche plus. Lors d'une dispute, il lui avait flanqué son poing dans le visage.

D'un naturel jaloux et extrêmement possessif, il lui téléphonait sans arrêt, voulant savoir où et avec qui elle se trouvait à toute heure du jour ou de



la nuit.

Il avait fini par lâcher prise mais elle évitait soigneusement les endroits qu'ils avaient fréquentés.

Elle avait changé les serrures de son appartement, fait installer une alarme et ne se déplaçait qu'en taxi.

Un matin, elle avait retrouvé sa voiture vandalisée dans le parking sous-terrain de son immeuble. L'inscription « salope » tracée à la peinture blanche avait nécessité de repeindre le véhicule entièrement à ses frais.

Plusieurs semaines durant, elle

avait surveillé les gens dans la rue lorsqu'elle sortait de la Van Meer Tower et commençait à peine à relâcher son attention. La peur avait été sa compagne des jours durant et elle n'avait guère envie de vivre dans le stress.

Elle chassa Allan Shepperd de son esprit.

Le taxi s'arrêta devant la baie vitrée du *Flamingo*. Elle paya la course et se retrouva sur le trottoir baigné d'une lumière rose fluo. Ces Italiens n'avaient décidément pas le goût de la mesure.

Les deux femmes entrèrent dans

le café. A l'intérieur, un brouhaha inhabituel les cloua sur place, un groupe d'hommes semblait fêter un événement. Elles durent se frayer un chemin au milieu d'une marée humaine bruyante et visiblement pas mal éméchée.

Au comptoir, un serveur leur fit signe de monter à l'étage.

Des salons privés avaient été ouverts dans l'ancien appartement du propriétaire, permettant ainsi de se couper de la cohue.

Samantha poussa un soupir de soulagement et laissa tomber son manteau sur la banquette de velours

prune.

– Ouf ! Un peu de calme.

Le serveur fit son entrée et déposa un thé à la menthe et le cappuccino de Susan.

– Bonsoir, mesdames, ravi de vous revoir.

– Bonsoir, Gianpaolo, que se passe-t-il en bas ?

– Des policiers qui enterrent la vie de garçon d'un des leurs !

– Et bien, la soirée va être chaude !

– Plutôt, ils ont déjà pas mal bu

et ce n'est pas fini ! Bonne soirée, désirez-vous un peu de musique ?

– Non merci ! répliquèrent-elles en cœur.

Elles sirotèrent leurs boissons en silence puis Susan le rompit :

– Tu es toujours fâchée ?

– Bien sûr que non, de toute façon ce n'est pas après toi.

– On va toujours danser ?  
s'inquiéta Susan.

– Pas de problème, mais ne parlons plus de mecs ce soir, tu

veux bien ?

– Ok !

A minuit, elles quittèrent le bar. Le calme était revenu dans la salle du bas, les flics étaient partis.

Les deux femmes se mirent en quête d'un taxi. La soirée était loin d'être terminée.

Au « Blue Moon » les pistes de danse étaient bondées. Des filles ondulaient lascivement dans des cages suspendues, au son de la musique latina du moment.

Elles trouvèrent une banquette vide, commandèrent leurs boissons.

Samantha avait repéré un grand type brun qui dansait non loin d'elles. Même de dos, le chef de la sécurité du Consulat était reconnaissable. Elle soupira, Susan n'allait pas tarder à la lâcher. Elle ne semblait pas encore avoir vu Kirilenko.

Brusquement, elle posa son verre et lui fit un signe de tête, désignant le danseur.

Samantha leva les mains, paumes en l'air. Fataliste.

Susan bondit du fauteuil et se faufila sur la piste de danse jusqu'au Russe. Elle se planta

devant lui, entama une danse pour le moins suggestive.

Samantha laissa son regard planer sur les autres danseurs, il n'était sûrement pas venu sans le Consul. Pourtant elle ne le voyait nulle part. Ce genre d'endroit n'était peut-être pas à son goût.

Elle repéra Bobby un des danseurs professionnels engagés par le propriétaire pour attirer une cliente féminine désireuse de passer un bon moment.

Elle se leva, lui fit un signe et ils



s'engagèrent sur la piste. Le DJ venait de placer le tube de Gotye sur la platine. Bobby se plaça derrière sa partenaire, sa main gauche glissant sur l'aine de la jeune femme. Tandis que la droite prenait les doigts de Samantha posés sur sa joue.

Ils avaient maintes fois dansé ensemble, provoquant un certain émoi chez les autres danseurs.

On aurait dit qu'ils ne faisaient plus qu'un, ondulant amoureuxment.

Et dans un des salons privés au dessus des pistes, un regard bleu

acier fusillait littéralement le couple enlacé.

# 4

Samantha sentait le désir monter en elle. Si Bobby était un excellent danseur, c'était également un super partenaire en amour. Ils n'avaient pas une liaison à proprement parler, mais à chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, ils se retrouvaient dans la loge des danseurs.

Elle ouvrit soudain les yeux et repéra Dimitrievitch dans un des salons privés ; il la regardait fixement. Elle détourna le regard, sa bouche chercha celle de son partenaire.

– J'ai envie de toi, lui souffla-t-

elle à l'oreille. On se retrouve dans la loge dans cinq minutes ?

Bobby n'allait pas refuser une telle invite, d'autant que malgré la coquille qu'il portait pour danser, il commençait à ressentir une certaine excitation.

– D'accord, je prends un verre au bar et je te rejoins.

Samantha se sépara du danseur et se dirigea vers le fond de la boîte de nuit.

Derrière les cages suspendues, un petit couloir quasi invisible menait aux loges.

La jeune femme frappa à la porte, histoire de ne pas surprendre un couple en fâcheuse posture. La pièce était vide, elle n'attendit pas longtemps. Bobby poussa le verrou derrière lui et prit sa partenaire dans les bras. Le torse musclé par des heures de musculation se plaqua contre le corps de Samantha. Elle sourit, elle aimait sa peau café au lait, douce comme celle d'une fille.

Il la pencha sur le canapé, ils n'avaient guère de temps. Mieux valait ne pas s'absenter trop longtemps des pistes de danse. Le

patron n'aimait pas qu'une cliente accapare un des danseurs pendant ses heures de travail. A la fermeture, ils étaient libres de terminer leur soirée à leur guise.

Comme à chaque fois, elle jouit en même temps que lui. Lorsqu'il se retira, elle resta allongée, les yeux clos, savourant son plaisir.

– Je sors le premier, bisou ma belle.

Elle attendit quelques minutes, le temps que les battements de son cœur se calment, remit de l'ordre dans sa tenue.

Elle ouvrit enfin la porte et stoppa net.

Dimitrievitch se tenait sur le pas de la porte. Il allait parler lorsque des bruits de voix résonnèrent dans le couloir. Deux danseurs apparurent dans leur champ de vision. Elle en profita pour s'éclipser.

Sur la piste de danse, Susan flirtait ouvertement avec Kirilenko.

Elle lui fit signe qu'elle partait, passa rapidement au vestiaire et sortit dans la rue à la recherche d'un taxi.

Comme il n'y en avait pas de libre, elle décida de marcher jusqu'à la prochaine station.

Soudain, elle poussa un cri de surprise. Une main venait de lui attraper le bras. Elle se retourna pour se retrouver face au Consul.

— Je vais vous ramener, fit-il d'un ton sans réplique.

La voiture du Consulat était garée juste en face. Il fit signe au chauffeur qui fit demi-tour et arrêta la limousine au bord du trottoir. Samantha allait protester mais déjà il ouvrait la portière ; elle s'engouffra à l'intérieur suivie de



près par Dimitrievitch.

Il donna l'adresse de la jeune femme. Un silence pesant s'installa entre eux.

Elle s'était assise près de la portière, gênée qu'il l'ait surprise au sortir de la loge.

La voiture s'immobilisa soudain. La voix du chauffeur résonna dans l'habitacle. Il y avait eu un accident au carrefour, ils allaient devoir patienter un moment.

Dimitrievitch s'adressa à Samantha pour la première fois depuis qu'ils étaient montés en

voiture. Il lui traduisit les paroles du chauffeur. Elle se garda bien de lui dire qu'elle parlait russe, le remercia et ajouta : – J'aurais pu prendre un taxi, vous savez !

– Et risquer de faire une mauvaise rencontre ?

La jeune femme lui lança un regard noir, persuadée qu'il pensait à Bobby en prononçant ces dernières paroles. Il soutint son regard. Il ne le montrait pas, mais elle le sentait furieux.

Il se replongea dans le silence, ses doigts tapotant avec agacement sur le cuir de la banquette. La

voiture se remit enfin en route.

Samantha avait hâte de quitter cette atmosphère lourde.

Lorsqu'ils s'immobilisèrent devant son immeuble, Dimitrievitch lui prit le bras, l'attira à lui et l'embrassa à pleine bouche.

Sous le coup de la surprise, elle mit quelques secondes à réagir. Elle le repoussa, tenta de le gifler. Il esquiva le coup.

Déjà, il avait relâché son étreinte. La portière s'ouvrit, elle se précipita dehors. Le portier vint au devant d'elle.

– Vous allez bien, Miss McAlistair ? demanda-t-il en voyant son air furibond.

– Ça va, Hector, merci.

Sans un regard pour le Russe, elle pénétra dans l'immeuble et s'engouffra dans l'ascenseur. Son cœur battait la chamade, elle ne savait plus si c'était la colère ou le trouble qui s'était à nouveau emparé d'elle.

Les portes se refermèrent enfin et elle ferma les yeux, adossée à la paroi.

Elle pénétra dans le penthouse,

elle sentait encore le goût de sa bouche sur ses lèvres. Ce type ne manquait pas de culot ! Elle allait devoir modifier certaines de ses habitudes et l'éviter à tout prix.

Elle ne s'était pas trompée, c'était un autre Allan Shepperd...

De son côté, Dimitrievitch avait vu rouge en regardant le couple enlacé sur la piste de danse. Cette garce l'avait littéralement nargué en embrassant le Black sous ses yeux. Et voilà qu'ils étaient allés en douce dans la loge des danseurs.

Son orgueil en avait pris un coup. Il regarda la jeune femme entrer

dans la Tour, l'envie de la suivre le taraudait mais il devait se montrer plus subtil s'il voulait parvenir à ses fins.

Elle lui faisait perdre la tête, comme un ado amoureux pour la première fois. Il ne se reconnaissait plus, lui d'habitude si maître de ses émotions, voilà qu'il ne se contrôlait plus. Il fit signe au chauffeur de démarrer.

Il tenta de la chasser de son esprit sans résultat.

Rentré au Consulat, il fila dans la salle de bains, enlevant ses vêtements au passage. Il ouvrit la

douche sur la position la plus froide et pénétra dans la cabine. Il lui fallut plusieurs minutes pour parvenir à se calmer. Il sortit enfin de la douche, se planta devant le miroir et secoua la tête. Il ne tiendrait pas le coup longtemps s'il ne parvenait pas à maîtriser son corps mieux que ça.

Depuis le décès de son épouse six ans plus tôt, il n'avait jamais ressenti une telle attirance pour une femme. Ses maîtresses jusqu'alors n'avaient pas réussi à satisfaire son insatiable appétit sexuel.

Sauf Natalia, ce mannequin

d'origine slave avec qui il pouvait passer des nuits entières à faire l'amour.

Mais leur relation avait tourné au vinaigre.

Samantha passa sous la douche. Des frissons la parcouraient. Elle n'avait jamais ressenti un tel trouble. Elle était furieuse envers Dimitrievitch et en même temps, elle se sentait attirée par lui. Terriblement.

Elle dormit très mal, se leva tôt et partit courir dans Central Park.



Au détour d'un bosquet, elle vit un groupe de joggers venir vers elle. Au centre, un homme grand et blond. Elle reconnut le Consul et changea de direction. Décidément il était partout.

La sonnerie du téléphone retentissait dans l'appartement. Elle arriva juste au moment où le répondeur se mettait en marche. Susan. Bien matinale ! Pourtant, elle n'avait pas dû dormir beaucoup.

Samantha écouta le message. Son amie lui proposait un dîner le soir même. Elle effaça le message.

Elle avait l'intention de passer le reste du week-end seule chez elle. Elle travailla toute la journée sur le dossier Freddy Bartoli. Il lui restait beaucoup de pièces à voir, réunir des preuves s'avérait plus ardu que prévu.

Les témoignages n'étaient pas nombreux, tout le monde avait peur de lui. Les indics habituellement prolixes, se taisaient malgré les menaces de les faire tomber pour les menus larcins sur lesquels la police fermait les yeux.

Découragée, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Prise d'une

inspiration soudaine, elle chercha le numéro de Bobby dans son répertoire. Il répondit dès la première sonnerie : – Salut la belle, que puis-je pour toi ?

– Ça te dirait, une soirée coquine ? demanda-t-elle d'une voix suave.

– Avec toi sans hésiter, mais je bosse jusqu'à la fermeture.

– Si tu venais après, on pourrait passer le dimanche au lit ?

Le danseur n'hésita pas longtemps :

– Je ne peux rien te refuser, tu sais bien... mais pas avant cinq

heures du mat au moins.

– Pas de souci, je préviendrai le portier, à plus... garde un peu de force pour moi !

– T'inquiète, je vais m'économiser ! Et il partit d'un grand rire.

Samantha raccrocha, satisfaite. Elle alla fouiller dans le réfrigérateur, sortit de la salade et un steak. Puis elle se servit un verre de vodka.

Depuis ses nombreux séjours en Russie, elle avait appris à l'apprécier nature. Elle regarda la

bouteille sans la voir vraiment.

Elle songea qu'elle n'avait pas rappelé Susan. Elle composa le numéro de son amie, tomba sur la messagerie.

Tant pis, elle essayerait plus tard.

Elle prépara la salade, mit le steak à cuire. La sonnerie de son portable l'interrompit.

Elle alla répondre.

– Salut, fit Susan d'une voix enjouée. Je t'ai laissé un message !

– Je sais, j'ai bossé toute la

journée sur le dossier Bartoli.

– Tu viens dîner avec nous ?

Elle demanda :

– C'est qui, nous ?

– Grigori et le Consul, cette idée ! Ça n'a pas l'air d'aller toi !

– J'ai encore la tête dans mon boulot, je vais rester là.

– Il s'est passé quelque chose avec Dimitrievitch ?

– Non, rien, je n'ai pas le temps de sortir, le Procureur attend les pièces cette semaine ...

– Sam, je te connais trop bien pour que tu me mentes ! reprocha son amie.

– Disons que je n'ai pas envie de le voir, c'est tout ; rétorqua-t-elle d'un ton sans réplique.

Susan se le tint pour dit et lui souhaita une bonne soirée, bien décidée à creuser la question. Elle ne comptait pas en rester là, et si Samantha ne voulait rien dire, elle en saurait peut-être plus avec Grigori.

## 5

A cinq heures tapantes, Samantha fut réveillée par le carillon de l'entrée. Elle mit quelques secondes avant de réaliser que ce devait être Bobby. Elle bondit du lit, jeta un coup d'œil dans le judas et déverrouilla la porte blindée.

– Salut toi ! fit-elle en s'effaçant pour le laisser entrer.

Sans préambule, il enlaça la jeune femme et l'embrassa goulûment pendant plusieurs



minutes. Lorsqu'il la lâcha enfin, ils se regardèrent en riant.

– Il est tard, reprocha-t-elle ; tu as passé une bonne soirée ?

– Ouh ! Heureusement que je porte une coquille pour danser ! J'ai eu droit à une déchaînée ce soir, une véritable allumée !

– Ce sont les risques du métier mon cœur !

– Oui mais à me faire abuser, je préfère que ce soit par toi !

– Tout de suite les grands mots ! Elle ne t'aurait pas fait grand mal, tout de même ! répliqua-t-elle en

l'entraînant vers la chambre.

Elle entreprit de le déshabiller, fébrile. Il la porta jusqu'au lit, déjà au garde à vous. S'abandonnant aux caresses de son partenaire, elle fit glisser sa nuisette en dentelle, découvrant son corps bronzé à souhait.

Bobby s'interrompit quelques secondes, le temps d'admirer les tatouages qui ornaient le corps de la jeune femme.

Sur le côté du sein droit, un magnifique oiseau semblait avoir fait son nid, posé sur une branche de cerisier japonais. Le motif floral

était repris sur la hanche gauche, descendant du dessous du sein jusqu'à l'aîne.

Bobby caressa les dessins. Il portait deux tribaux sur l'épaule et le côté droits. Il appréciait ses ornements corporels à condition qu'ils soient fins. Ceux de Samantha semblaient avoir été dessinés par un grand artiste.

– Tu en as d'autres ?

– Retourne-moi !

Il entreprit de la mettre sur le ventre. Des fleurs de lotus sur un tribal partaient du creux des reins

jusque sous les omoplates. Là encore, le dessin était magnifique.

– Beau travail ! fit-il admiratif.

Sa bouche reprit son exploration, descendant entre les cuisses de la jeune femme, lui arrachant des gémissements. Il se décida à la pénétrer enfin, sachant qu'il ne tiendrait pas longtemps.

Il chercha sa bouche, l'obligeant à se contorsionner. Samantha répondit à son baiser fougueux. Les rendez-vous dans la loge du « Blue Moon » ne la satisfaisaient pas même si elle prenait du plaisir à chaque rencontre.

Ils jouirent très vite, sans retenue. Le dimanche était à eux, de toute façon.

Le soleil pointait par la baie vitrée lorsqu'ils s'éveillèrent enfin. Ils s'étaient levés prendre le petit déjeuner puis remis au lit. Ils passèrent l'après-midi à faire l'amour.

A dix huit heures, il se leva finalement et alla prendre une douche.

– Tu ne veux pas dîner ici ? lui proposa-t-elle.

– Faut que je passe chez moi et

puis je dois récupérer un peu, je bosse ce soir !

– Petite nature ! fit-elle en français.

– Je ne parle pas ta langue maternelle, mon cœur !

Elle lui traduisit en anglais ; il se retourna, marcha jusqu'à elle et l'empoignant par les hanches, la fit asseoir sur le bord de la vasque.

– Je vais te faire voir si je suis une petite nature !

En quelques secondes, il fut en érection. Il la pénétra d'un coup, lui arrachant un léger cri de douleur.

Elle se cramponna aux épaules viriles, les jambes serrées autour des hanches de son partenaire. Bobby sentit ses ongles longs descendre le long de son dos.

Lorsqu'ils eurent joui, ils restèrent de longues minutes, soudés l'un à l'autre.

Samantha sourit avant de dire :

– Je vois que tu as encore quelques forces !

Il se pencha à son oreille, murmura :

– Je pourrais te baiser encore toute la nuit !

– Je demande à voir !

– Alors préviens ton cerbère en bas !

– Pas de problème, je lui laisserai même une clé, comme Ça tu n'auras qu'à me réveiller !

– Ou pas, j'ai toujours rêvé de faire l'amour à une femme endormie !

Il se retira enfin, fit un brin de toilette et quitta l'appartement. Songeant déjà à leur prochaine nuit.

Nuit déjà bien avancée lorsque Samantha décida d'aller se coucher. Un rapide coup d'œil au réveil lui



indiqua qu'il était plus de minuit.

Elle s'endormit aussitôt, espérant que Bobby viendrait la rejoindre bientôt.

A une heure du matin, elle dormait profondément lorsqu'il s'introduisit dans le penthouse.

Sans un bruit, il referma la lourde porte et se dirigea à pas de loup vers la chambre. La lune éclairait comme en plein jour. Il se déshabilla rapidement, se glissa dans le lit le faisant grincer sous ses quatre-vingt dix kilos.

Samantha semblait toujours

endormie. Il colla son corps contre celui de la jeune femme. Il commença à la caresser avec douceur, huma son parfum. Sa main glissa entre les cuisses de sa partenaire, à la recherche du puits intime. Ses doigts se firent plus insistant. Elle murmura à moitié endormie : – Chercheriez-vous à abuser d'une faible femme ?

– Hum, oui...

– Alors faites donc, monsieur !

Il la fit pivoter, l'embrassa avidement, il avait attendu cet instant toute la soirée, dansant avec des filles sans intérêt.

Certains jours, il lui prenait l'envie de laisser tomber ce boulot, au « Blue Moon ». Et pourtant, entre son salaire et les pourboires, il gagnait bien sa vie. De plus, il était libre la journée.

Sauf quand la troupe avec laquelle il dansait partait en tournée. Leur manager négociait en ce moment même, une tournée en Europe dans les mois à venir.

Juste au moment où ses relations avec Samantha prenaient une tournure intéressante. Il allait certainement devoir s'absenter de New York, et ce, pendant plusieurs

mois.

Il mit de côté ses pensées moroses pour se concentrer sur la belle femme qui gémissait dans ses bras. Il la pénétra en douceur, son corps répondait au sien, parfaitement.

Ils étaient toujours sur la même longueur d'onde.

Sentant qu'elle était sur le point de jouir, il accéléra le mouvement à grands coups de reins. Il gémit en même temps qu'elle. Leurs cœurs semblaient pris de folie, ils cognaient à tout rompre.

– Je vais mourir, susurra-t-elle à son oreille.

– Ce doit être génial de mourir en faisant l’amour !

– A condition que l’on soit ensemble et le plus tard possible, j’ai bien l’intention de profiter de toi encore longtemps !

Il sourit avec cet air carnassier qu’elle lui connaissait bien. Lors de leur toute première rencontre, elle avait flashé sur lui.

Il dansait avec une dame d’un certain âge, et en bon professionnel,

semblait y prendre un certain plaisir. Mais lorsque Samantha l'avait invité à partager une danse, l'accord avait été parfait. On aurait dit qu'ils avaient fait ça toute leur vie ensemble.

Ils restèrent soudés l'un à l'autre un bon moment, savourant l'osmose parfaite.

– Je vais sans doute partir en tournée en Europe, dit-il soudain.

– Avec tes collègues ?

– Oui, le boss a prévu plusieurs semaines en France, en Espagne et en Angleterre...

– Ce serait quand ?

– D’ici quelques jours...

Une ombre passa sur le visage de Samantha.

– Je suis désolé, Jack a entamé les négociations avec plusieurs clubs depuis un bon moment... je ne pouvais pas me douter que nous deux Ça marcherait du feu de Dieu !

– Et bien, on remettra Ça à ton retour ; dit-elle en souriant.

Ils firent à nouveau l’amour comme si cette séparation était

définitive. Samantha était à mille lieues de se douter que c'était le cas.

Ils s'endormirent à l'aube, épuisés.

Ils prirent le petit-déjeuner ensemble et Bobby quitta l'appartement. Samantha glissa le dossier Freddy Bartoli dans sa mallette, prit son portable sur la table de la cuisine et après un dernier coup d'œil à sa tenue, s'engouffra dans l'ascenseur. Une dure journée l'attendait.

Le portier lui tint la porte de l'immeuble tout en faisant signe à



un taxi. Il referma la portière de la voiture.

Samantha donna l'adresse de la Cour puis se souvenant qu'elle était attendue à Brooklyn, tapota sur la vitre de séparation et donna celle de leur témoin.

Elle pensa soudain à Bobby et à son futur départ pour l'Europe. Elle commençait à prendre goût à leurs rencontres. Non qu'elle soit vraiment amoureuse, mais le grand Black lui plaisait beaucoup.

Elle songea qu'elle pourrait le retrouver à Paris ou à Londres pour quelques jours.

Le taxi stoppa devant un immeuble décrépi. La voiture du Procureur Sandoval était stationnée devant. Samantha McAlistair descendit du véhicule et se dirigea vers son patron.

– Bonjour Sam, en forme ?

– Oui, vous ne trouvez pas ce coin un peu glauque ? demanda-t-elle en examinant les environs.

Ils auraient dû solliciter l'aide de la police ; elle se sentait mal à l'aise. Sandoval sembla lire dans ses pensées, car il dit : – Je vais

appeler le poste de police, qu'ils nous envoient quelqu'un.

A cet instant, plusieurs coups de feu retentirent. Ils se baissèrent instinctivement derrière le véhicule. Sandoval chercha son portable fébrilement, enfonça une touche préenregistrée.

L'opératrice répondit aussitôt :

– 911, j'écoute !

– Il y a eu des coups de feu dans un immeuble, je suis le Procureur Sandoval, envoyez une patrouille au... mince c'est quoi l'adresse ?

Samantha la lui donna et

quelques minutes plus tard, une sirène de police retentit. Le véhicule stoppa sur le trottoir dans un crissement de pneus.

Le couple était toujours accroupi derrière la voiture de Sandoval. Il indiqua aux policiers l'immeuble d'où étaient venus les coups de feu.

– Ne bougez pas de là ! intima un flic en uniforme.

Ils se précipitèrent dans l'entrée du bâtiment, arme au poing, tandis que le plus jeune appuyait sur une radio fixée à l'épaule et demandait des renforts.

A l'intérieur, une odeur nauséabonde saisit les policiers à la gorge, mélange d'urine, de vomis et de haschich.

Ils frappèrent à plusieurs portes avant d'en trouver une ouverte.

Un corps criblé de balles gisait sur le lino crasseux.

D'autres policiers pénétrèrent à leur tour dans l'immeuble et bientôt une nuée d'agents en uniformes bleus se retrouva à fouiller les étages à la recherche d'un éventuel suspect.

— Bonjour, monsieur le

Procureur, fit un grand noir au costume fripé. Capitaine Brown.

– Bonjour capitaine.

– Madame!

Brown se saisit d'un calepin et se retournant vers Sandoval :

– Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

En quelques mots, le Procureur lui résuma la situation.

– On sait qui est la victime ? demanda-t-il certain de connaître déjà la réponse.

– Un certain Cyrus Miller, ça

vous dit quelque chose ?

– C'est lui que nous venions voir ! soupira le Procureur.

– Un témoin dans un dossier que vous instruisez ?

– Freddy Bartoli !

Le flic siffla, remit son carnet dans sa poche et dit :

– J'ai peur que votre témoin ne rejoigne ceux que Bartoli a déjà envoyés à la morgue !

– Ouais... on peut entrer dans l'immeuble ?

– La petite dame devrait rester

là, c'est pas un endroit ragoûtant...  
fit le flic en désignant Samantha du  
menton.

– La petite dame en a vu d'autre !  
s'exclamat-elle mécontente.

– C'est pas pour vous vexer,  
mais ça pue vraiment dans ce trou à  
rats, je vous aurais prévenue ! fit le  
policier en haussant les épaules.

Dès l'entrée, Samantha regretta  
de ne pas l'avoir écouté. L'odeur  
était pestilentielle, elle mit une  
main sur sa bouche, mais ne put  
avancer plus.



Elle tourna les talons, le cœur au bord des lèvres.

Sandoval grimpa à l'étage, jeta un coup d'œil au corps enveloppé dans une housse mortuaire. Il s'agissait bien de son témoin. Une fois encore quelqu'un avait renseigné Bartoli.

Il y avait une taupe dans son service et il allait devoir la démasquer avant tout.

Il alla retrouver son assistante. Elle était assise dans sa voiture, blanche comme un linge.

– Ça va aller ? S'inquiéta-t-il.

– Oui, ça va passer. On n’a donc plus aucun témoin ?

– J’ai bien peur que non... je vais devoir renoncer à le poursuivre encore une fois.

– Vous pensez que Bartoli a été informé de notre visite à Maller ?

– Il n’y a pas d’autre explication, il a une taupe dans mon service, dit-il en mettant le moteur en marche.

– Une taupe au bureau du Procureur, les médias vont s’en donner à cœur joie, s’ils l’apprennent.

Sandoval ne répondit pas, il était

furieux.

Il aurait la peau de celui qui émargeait chez Bartoli.

En attendant, il n'avait plus rien. Il démarra en trombe sous le regard du tueur, adossé à la devanture d'un bistrot minable.

## 6

Freddy Bartoli, petit rital à la peau basanée, était loin de ce qu'il convient d'appeler un honnête homme. Emigré de Rome une dizaine d'années auparavant, il s'était forgé une réputation d'homme à tout faire pour un vieux caïd local avant de se mettre à son compte.

Pour se faire, il n'avait pas hésité à tuer son patron et tous ceux qui avaient préféré rester auprès du vieux mafioso.

Quant à ceux qui l'avaient suivi, ils auraient pu passer pour des hommes d'affaires ou des traders,

malgré leurs mauvaises manières. Ils menaient un train de vie d'hommes aisés, portaient des costumes sur mesure, chaussures italiennes et montres en or.

On frappa à la porte de son bureau.

Il dirigeait une entreprise de travaux publics. Façade pour le fisc et la justice. Et bien commode pour faire disparaître les gêneurs.

– Ouais ! grogna-t-il.

– Salut, boss, c'est fait... z'aurez plus de problème avec Maller...

– Tony ! Combien de fois t'ai-je

demandé de faire attention aux liaisons ?

Ledit Tony haussa les épaules, la grammaire, il s'en moquait comme de sa première chemise.

Il se laissa tomber sur un canapé en cuir, mit les pieds sur la table en verre.

Bartoli secoua la tête tout en émettant un sifflement désapprobateur.

– Les pieds !

– Désolé, patron ! j'ai vu Sandoval avec son assistante... joli petit lot ! Vous auriez dû la voir !

Elle n'a pas eu l'air d'apprécier l'odeur de ce bouge !!

– Tu n'as pas laissé de trace ?

– Vous me connaissez boss !  
rétorqua Tony.

– Bien, paye notre amie, elle l'a bien mérité.

– Ce sera tout, boss ?

– Oui je te ferai signe.

Le tueur sortit, il avait envie de se payer du bon temps. Chaque fois qu'il tuait, il avait besoin de faire l'amour. Il connaissait une fille qui ferait l'affaire. Il sortit par l'arrière

de l'immeuble, il avait garé sa Mustang sur le parking privé de Bartoli. Il aimait les belles carrosseries. Il grimpa dans sa voiture, saisit son portable et appela Nina.

– T'es libre ? demanda-t-il dès qu'il l'eut en ligne.

– Maintenant ? Tu rigoles, je dormais; répondit la gogo-danseuse d'une voix endormie.

– Ça te dirait, un petit câlin ?

– Tu connais le chemin ! rétorqua-t-elle complètement éveillée.



– Chouette, j’arrive.

Il prit vers l’est. Nina habitait un joli petit immeuble dans une rue tranquille. Il aurait bien aimé emménager avec elle mais la belle tenait à son indépendance. Il la soupçonnait d’avoir d’autres petits amis. Il ne mit pas longtemps pour parvenir dans sa rue, jeta un rapide coup d’œil aux alentours avant de descendre du véhicule et alla sonner à la porte de Nina.

Bartoli se servit une tasse de café noir, satisfait de la façon dont tournaient les choses. Encore une fois, sa taupe au bureau du

Procureur lui avait fourni un renseignement de première main.

Il savait qu'il ne pourrait indéfiniment utiliser ses services, elle risquait de se faire prendre et il ne tenait pas à aller faire un séjour à Sing-Sing.

A cinquante ans à peine, il n'avait pas envie de prendre sa retraite. Il était sans doute temps de se débarrasser de la taupe. Il demanderait à Tony de s'en charger, avant que Sandoval ne la découvre.

Il avait rendez-vous sur un de ces chantiers ? Il appela son chauffeur, il avait horreur de conduire dans

New York. La circulation y était épouvantable.

Les deux hommes prirent l'ascenseur jusqu'au sous-sol.

Ils montèrent dans sa Jaguar qui démarra dans un doux bruissement.

Les affaires officielles marchaient bien, les autres encore mieux.

Il importait de la drogue de Colombie, était en contact direct avec un des plus gros cartels.

Ses laboratoires étaient disséminés dans le Bronx et Brooklyn. Le vieux lui avait appris

à ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Il avait retenu la leçon.

Si les flics en démantelaient un, les autres continuaient à tourner. Les junkies ne seraient jamais à court de marchandise.

Ces cons se shootaient de plus en plus jeunes. Ça le débectait de les voir se mettre dans des états pareils. Certains tueraient père et mère pour quelques grammes de coke.

Lui n'y avait jamais touché. Mais il aimait l'argent que ce trafic lui rapportait. Grâce à cette

marchandise facile à écouler, il s'était acheté un loft près de Central Park, il possédait un yacht ancré dans un port de plaisance non loin de la Grosse Pomme et pilotait son propre hélicoptère.

La seule chose qui lui manquait, c'était une femme. Il aurait aimé se marier, avoir des enfants. Son père se faisait vieux. Il était resté au pays.

Il aurait voulu le faire venir aux Etats-Unis mais le Romain se trouvait bien chez lui.

Bartoli descendit de voiture, enfila un casque de chantier, des

bottes et rejoignit le chef des travaux.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains virile avant de monter dans l'ascenseur. Parvenus sur la plate-forme de l'immeuble en construction, Bartoli embrassa la vue sur les immeubles environnant. Encore une fois, il avait eu le nez creux en achetant ce terrain. Il allait vendre les appartements à prix d'or.

Les deux hommes discutèrent des plans du penthouse. Il y avait eu des erreurs de métrage. Il fallait revoir les côtes, et le chantier allait être

retardé.

Bartoli n'était pas content, il le fit savoir au chef de chantier, qui reconnut avoir fait entièrement confiance à l'architecte.

– Voulez-vous que je le fasse venir ?

– Non, arrange-toi avec lui, que ce soit réglé au plus vite, je ne veux pas perdre des millions de dollars...

– OK, patron.

Bartoli regagna sa voiture ; il avait prévu de déjeuner chez Tortoni, mais avant il voulait faire

un détour. Le chauffeur acquiesça quand il lui demanda de changer de destination.

D'ordinaire, il ne mettait jamais les pieds dans ses labos. Mais on lui avait rapporté que le rendement de celui de Manhattan sud avait baissé. Il voulait savoir pourquoi.

La Jaguar s'engagea dans une ruelle encombrée de poubelles. Bartoli fit la grimace. Il ne comprenait pas que l'on puisse laisser ses ordures à même la rue.

Il aimait la propreté par dessus tout. Cela tournait à l'obsession.



Quand il faisait l'amour avec une femme, il se douchait avant, obligeait la fille à en faire autant, même si elle venait de le faire. Il voulait s'assurer qu'elle ne mentait pas. Ensuite, une fois son affaire faite, il reprenait une douche. Il avait toute une collection de préservatifs dans ses poches.

Pas question de s'introduire dans un sexe sans s'être protégé.

Il descendit de voiture, se dirigea vers une porte en fer. Il frappa à deux reprises, attendit patiemment qu'on vienne lui ouvrir.

Un grand costaud tira le verrou,

regarda Bartoli d'un œil torve. Il avait l'air de se demander ce que le grand patron fichait là.

Il le fit entrer dans le bâtiment, referma derrière lui non sans avoir jeté un coup d'œil dans la ruelle.

Il le conduisit au sous-sol. Il y régnait une chaleur d'enfer.

Des femmes sans âge pesaient la poudre avant de l'ensacher.

Un type au visage mangé par les cicatrices d'une acné mal soigné s'avança vers Bartoli, mal à l'aise.

– Y a un problème, boss ?  
demanda-t-il d'une voix cassée par

l'abus d'alcool et de tabac.

– Viens par ici, fit le patron en entraînant l'homme vers le fond de la pièce. Tu ne t'en mettrais pas plein les poches de ma marchandise ?

– Patron, vous avez que je ne touche pas à cette « saloperie »!

– Pourtant il semblerait que le stock diminue de façon anormale, vois si quelqu'un se sert en douce et tiens-moi au courant, sinon c'est toi qui trinqueras, c'est clair ?

– Ouais, patron.

L'homme savait à quoi s'en tenir, il n'avait pas envie de finir dans les fondations d'un immeuble en construction.

Bartoli hochâ la tête :

– T'as plutôt intérêt à trouver et vite ! le menaçâ-t-il avant de quitter le bâtiment.

# 7

Parvenu dans son bureau, le Procureur Sandoval posa son ordinateur portable sur une table de travail et s'assit. Il était temps de mettre fin aux agissements de cette taupe, sans quoi il allait devoir présenter sa démission.

Il saisit le téléphone, appela son assistante.

– Samantha, vous voulez bien venir dans mon bureau ?

Quelques minutes plus tard, la jeune femme frappa à la porte vitrée.

– Oui ?

– Asseyez-vous, fit-il en désignant un fauteuil du menton. Vous avez toujours vos entrées au FBI ?

– Oui, j’y ai quelques amis ; répondit-elle en devinant où il voulait en venir.

Il aurait pu engager un enquêteur du Ministère de la Justice. Mais il préférait faire appel à quelqu’un d’extérieur. Ce serait plus discret.

– Je peux contacter Robert Malory, il me rendra service.

– Alors faites-le sans perdre de temps, ma carrière est en jeu. Je ne peux laisser les choses continuer comme ça.

– Je vais lui téléphoner, je vous tiens au courant.

Samantha quitta le bureau de son patron ; elle avait connu le Chef Malory une dizaine d'années auparavant. Il était alors marié à une de ses meilleures amies.

Elle ferma la porte de son bureau, décrocha le téléphone et

composa un numéro direct au siège du FBI de New York.

– Chef Malory, fit une voix grave.

– Salut beau gosse !

– Sam, quelle surprise ! Bonjour ma belle, qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?

– Désolée de ne pas t'avoir appelé depuis tout ce temps, j'ai eu beaucoup de boulot ; s'excusat-elle.

Un grognement lui répondit. Elle expliqua la situation dans laquelle se trouvait le bureau du Procureur. Malory l'écouta sans l'interrompre,



puis : – Je vais voir ce que je peux faire pour toi, tu me devras un dîner !

– Pas de problème, tu choisis le lieu et la date, ça te va ?

– Sûr ! Je vais enquêter sur les employés du bureau... à part toi, peut-être ! Et il raccrocha en riant.

Samantha passa un coup de fil à son patron :

– La machine est lancée, monsieur.

– Je vous revaudrai ça, Sam, merci.

– Pas de quoi.

Elle reposa le combiné sur son support, referma le dossier Bartoli. Il faudrait attendre des jours meilleurs pour le ressortir. Elle le rangea dans une armoire, la ferma à clef.

Elle avait d'autres dossiers en attente. Elle jeta un coup d'œil à la pile entassée sur sa table de travail. Elle enfonça la touche de l'interphone : – Debby, avez-vous des nouvelles de Maître Randolph ?

– Non, voulez-vous que je l'appelle ? demanda sa secrétaire.

– S’il vous plaît, il voulait proposer un accord, j’ai besoin de savoir si son client est toujours d’accord.

Samantha ouvrit le dossier au nom de Mark Stevens ; le jeune homme de vingt cinq ans avait tué accidentellement un vieil homme alors qu’il sortait d’une soirée bien arrosée.

Brillant étudiant en finances, sportif accompli, son avenir s’annonçait radieux jusque là. La famille du mort demandait la peine capitale.

Alors que ses fils ne s’étaient

jamais occupés de leur père, ils cherchaient à se faire passer pour des enfants éperdus de chagrin.

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées, elle décrocha : – Maître Randolph, bonjour ; j'aimerais savoir ce que votre client a décidé ?

– Vous n'êtes pas au courant ? demanda l'avocat surpris. Il a fait une tentative de suicide, il a été hospitalisé au Bellevue.

– Désolée ! Comment va-t-il ? s'enquit-elle.

– Il est dans le coma, les

médecins sont réservés sur ses chances de survie.

– Tenez-moi au courant, je vais en informer monsieur le Procureur.

– Merci, à bientôt.

La jeune femme raccrocha, se leva et alla frapper à la porte de Sandoval. Il était au téléphone, lui fit signe de s'asseoir. Lorsqu'il raccrocha, il avait sa tête des mauvais jours.

– Le petit Stevens est à l'hôpital, dit-il sans préambule.

– Oui, je viens d'avoir son avocat, que fait-on du dossier ?

– Un des fils du vieil homme vient de m'appeler, il veut que je le poursuive malgré tout.

– Que comptez-vous faire ?

– Il ne se réveillera peut-être jamais, mais la famille insiste, ils veulent un procès à tout prix...

– A quoi cela servira-t-il s'il ne peut être présent ? A-t-on déjà jugé un accusé dans une telle situation ?

– Je vais voir auprès du Juge Stanford, cette affaire prend une sale tournure. Je n'ai décidément pas de chance avec mes dossiers. Je crois que je vais partir à la

pêche quelques jours !

– Cela vous ferait le plus grand bien ! Je peux gérer le bureau seule ; proposa Samantha.

– Merci, je ne peux vous laisser une telle responsabilité... même si vous êtes capable d'assurer, ce n'est pas ce que je veux dire ! rajouta t-il en voyant les sourcils de son assistante se lever.

– Merci patron, mais il n'y a pas de problème, l'équipe est là. Partez au moins un long week-end ?

– Je vais y réfléchir...

La sonnerie du téléphone les

interrompit. La secrétaire de Sandoval lui annonça le médecin qui suivait le jeune Stevens.

Sandoval prit la communication, un soupir lui échappa. Il raccrocha et secoua la tête.

– Les enfants du petit vieux vont être satisfaits, Stevens n'a pas survécu.

– Pouf, souffla la jeune femme.  
Dossier classé ?

– Je l'espère !

– Que voulez-vous dire ?

– Les fils de la victime parlaient



d'engager des poursuites contre l'université du jeune homme pour avoir laissé boire ces garçons lors d'une soirée !!

– Manquerait plus que ça ! Vous parlez sérieusement? s'étonna Samantha. Que cherchent-ils donc, à se faire de l'argent sur le dos de leur père ?

– J'y ai pensé, figurez-vous. Vu la tournure que prennent les événements !

Sandoval referma le dossier, traça le mot « closed » au marker avant d'appeler sa secrétaire.

Il avait envie d'en finir avec cette histoire ; un jeune homme était mort pour avoir voulu faire la fête. Sans parler du vieil homme renversé sur la chaussée.

– Cela vous dirait d'aller prendre un verre ? proposa-t-il à la jeune femme.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, un peu tôt pour elle.

– Dix sept heures ?

Elle fit la grimace.

– Rentrez chez vous, patron. Allez retrouver votre femme et oubliez la justice jusqu'à demain.

– Vous avez raison, Sam, que ferais-je sans vous ?

– Bah, vous trouveriez une autre Samantha !

Sandoval secoua la tête en souriant. Certains jours son travail lui empoisonnait vraiment la vie. Cependant, il n'aurait laissé sa place à personne.

Il quitta son bureau et se dirigea vers l'ascenseur. Pour une fois, il rentrerait tôt. Il se dit qu'il pourrait s'arrêter au chinois et prendre ces plats dont raffolait sa femme.

Cela faisait bien longtemps qu'il

n'avaient passé une soirée  
tranquille.

# 8

Samantha décida d'aller faire un tour au Met. Elle ôta ses escarpins, enfila une paire de bottes. Elle aussi en avait assez de cette journée.

Elle ferma son bureau à clé, passa la tête dans celui de sa secrétaire.

– Je pars, Debby, si on me cherche je suis au musée.

– Décidément, tout le monde part

de bonne heure, aujourd'hui !

– Allez-y aussi, vous profiterez du petit Jack !

La secrétaire sourit à l'évocation de son bout de chou .Il avait juste dix huit mois. Elle devait le placer à la crèche de la Cour de Justice quatre jours par semaine. Elle se dit que pour une fois, elle allait pouvoir le récupérer tôt et rentrer dans le petit appartement qu'elle occupait dans le sud de Manhattan.

Elle était ravie.

Samantha sortit dans le froid, elle se précipita vers un taxi qui

déposait un couple devant la Cour, donna l'adresse du Metropolitan.

C'était l'heure de pointe ; la rue était encombrée de Yellow Cab, de limousines transportant des traders.

La jeune femme regarda ce flot ininterrompu de véhicules, appréciant une fois encore de ne pas avoir à conduire dans cette marée automobile.

Le taxi s'arrêta devant le musée, elle régla sa course et se hâta de monter les marches menant à l'édifice.

A l'intérieur régnait une douce

chaleur. Elle montra sa carte d'abonné au préposé au guichet.

Une agitation inhabituelle pour un mardi la surprit. Elle passa d'une salle à l'autre sans but précis. Un étage était fermé au public. Elle se dirigea vers un des gardiens pour s'enquérir du motif lorsqu'elle reconnut une voix parlant russe. Elle se retourna malgré elle, le Consul Dimitrievitch descendait les marches en compagnie d'un homme au visage taillé à coups de serpe.

Le Russe avait aperçu la jeune femme et se dirigea droit vers elle.

— Miss McAlistair, dit-il en



s'approchant. Je suis ravi de vous revoir.

– Monsieur le Consul ; répondit-elle d'un ton froid.

– Je vous présente Ivan Romanov, vice-ministre à la culture.

Samantha serra la main que lui tendait l'homme et sans un regard pour Dimitrievitch : – Je vous prie de bien vouloir m'excuser, messieurs !

Elle les planta au bas des marches.

Elle sentait le regard des deux

hommes braqués dans son dos, dut faire un effort pour ne pas se diriger vers la sortie.

Edward Fairbanks, le conservateur, vint au devant d'elle.

– Samantha, comment allez-vous ? C'est un plaisir de vous voir.

– Merci Edward, je vais bien et vous ?

– Bien, avez-vous reçu une invitation pour l'inauguration de l'exposition russe ? demanda-t-il.

– Non, je n'étais même pas au courant, quand doit-elle avoir lieu ?

– Vendredi soir, l'expo sera ouverte au public à partir de lundi, seulement. Il va y avoir des tableaux de peintres russes, les bijoux des Tsars, des robes de Catherine II. Il vous faut absolument être là, il y aura un cocktail pour les invités.

– Je pense plutôt venir lundi dans ce cas-là.

Fairbanks leva un sourcil, surpris. Il connaissait l'intérêt que la jeune femme portait à l'Histoire de la Russie. Elle devait avoir ses raisons, il s'était bien rendu compte qu'elle cherchait à éviter le contact

avec le Consul.

– C'est vraiment dommage, il y aura du beau monde.

Elle le regarda droit dans les yeux et expliqua :

– Il y a certaines personnes que je préfère éviter.

– J'avais cru comprendre en effet, mais il y aura plus d'une centaine de personnes, vous pourriez passer inaperçue.

– Je verrai, monsieur le Procureur doit-il venir ?

– Il a reçu un carton, il n'a pas

encore fait savoir s'il viendrait  
mais je crois savoir que sa femme  
est d'origine russe.

– Ah bon ! s'exclamat-elle.

Elle travaillait avec Sandoval  
depuis cinq ans et elle ignorait tout  
des origines de sa femme. Elle lui  
poserait la question demain matin.  
Elle salua le conservateur et quitta  
le musée sans avoir revu les deux  
Russes.

Dimitrievitch se tenait non loin  
de là, en compagnie du vice  
ministre. Ce dernier s'adressa au  
Consul : – Mon ami, j'espère que tu  
as invité cette charmante personne ?

– Pas encore, si l’invitation vient de moi, je crains qu’elle ne la décline ; répondit son interlocuteur.

– Et si cela vient de moi ?

– Très franchement, je ne peux te répondre...nous sommes un peu en froid, comme tu as pu le constater.

– Je me charge de la convaincre, où puis-je la joindre ?

– C’est l’assistante du Procureur Sandoval, il est sur la liste des invités.

– Dans ce cas, je vais m’adresser à lui, elle ne refusera pas à son

patron !

Les deux hommes saluèrent le conservateur et rejoignirent la limousine du Consulat. Dimitrievitch emmena le vice ministre dîner à la *Volga* ; l'établissement où il avait croisé les deux Américaines.

Sa table habituelle était réservée. Ils prirent place sur la banquette de velours rouge. Le directeur du restaurant vint les saluer.

– Puis-je vous offrir un peu de caviar ?

– Avec grand plaisir, vodka ou Champagne ? demanda le Consul à son ami.

– Champagne, s’il est Français.

Le directeur s’inclina, revint quelques minutes plus tard avec un seau à glace et une bouteille de Moët et Chandon.

Les deux hommes devisèrent de choses et d’autres, de la Russie, des femmes.

Ils étaient amis de longue date, avaient fait leurs classes ensemble à l’armée. Romanov descendait de la célèbre dynastie. Il avait le port



altier des grands de ce monde.

Le Consul leva sa flûte, porta un toast.

– Aux belles femmes, répondit son ami en souriant. Si tu me racontais ?

Dimitrievitch entreprit de lui narrer sa rencontre avec l'assistante du Procureur, n'omettant aucun détail.

Romanov émit un léger sifflement.

– Et bien, tu ne m'avais pas habitué à ce genre de situation !

Son compagnon sourit à son tour.

– Tu as raison, on dirait que mon charme slave ne fonctionne pas cette fois !

– Tu as d'autres atouts dans ta manche, rétorqua Romanov ; sers-t-en !

– Crois-tu que l'on puisse se faire aimer d'une femme en utilisant des « pouvoirs » disons, particuliers ? demanda Dimitrievitch en dessinant des guillemets avec les doigts.

– Dans la durée, sans doute pas, mais pour une nuit ?

– Ce n'est pas ce qui m'intéresse, tu devrais me connaître mieux que ça !

– C'est vrai, mais je ne t'ai vu dans cet état qu'une seule fois, avec Ana, même ton mannequin n'avait pas cet effet sur toi ! Avoue-le !

Dimitrievitch contempla sa flûte vide. Son ami avait raison. Mais il hésitait à utiliser ses « pouvoirs » pour séduire la jeune femme. Il n'aimait pas l'idée. Il la désirait plus que tout, mais il la voulait consentante dans ses bras.

Ils prirent leur café en silence puis décidèrent d'aller terminer la

soirée dans un club privé. Le Consul avait besoin d'évacuer la tension qu'il ressentait depuis sa rencontre avec la belle Américaine.

Il y avait de très belles femmes qui dansaient au *Little Odessa*. Il avait eu recours à certaines d'entre elles à plusieurs reprises.

Certaines amélioraient leurs revenus en accordant leurs faveurs aux clients fortunés.

La limousine les déposa devant le club. Le videur était un Russe gigantesque, gonflé aux stéroïdes,

crâne rasé, une vilaine cicatrice sur la joue gauche.

Il salua les deux hommes d'un signe de tête, ouvrit la lourde porte peinte en rouge. Ils déposèrent leurs manteaux au vestiaire. Une fille vêtue d'un ensemble brassière-short en lamé or les conduisit dans un salon privé à l'étage.

Une banquette de velours rouge faisait le tour de la pièce, une table basse trônait au centre et sur un des murs, un écran géant diffusait des images des scènes où évoluaient des danseuses dévêtues.

Ils commandèrent une bouteille

de vodka. La musique emplissait la pièce ; le vice ministre jeta un coup d'œil dans la salle par la baie vitrée sans tain.

– Sympa comme endroit.

On frappa à la porte, le directeur entra et salua chaleureusement le Consul.

– Monsieur le Consul, c'est toujours un plaisir de vous recevoir dans mon établissement.

– Merci, Youri, je vous présente Ivan Romanov, notre ministre de la culture.

Les deux hommes se serrèrent la

main, le patron servit les deux hommes.

– Si vous désirez un peu de compagnie, appuyez sur la sonnette, fit-il en désignant un bouton dissimulé sous la table.

– Merci, dans un instant ; remercia le vice ministre en se rasseyant.

Une fois seuls, les deux hommes sirotèrent leur verre en silence.

– As-tu déjà songé à rentrer en Russie ? demanda soudain Romanov.

– Non, pourquoi me poses-tu cette question ?

– On dit Koutsenkov très malade depuis quelques temps, des bruits courent.

– Quel genre de bruit? s’informa Dimitrievitch, sourcils froncés.

– Le Président songerait à le remplacer à la tête du Ministère de la Justice assez rapidement.

– Tu es sur la liste des prétendants au poste ? demanda le Consul.

– Non, je n’y suis pas... toi oui, en revanche.



L'annonce d'une telle nouvelle lui fit l'effet d'une douche froide. A aucun moment depuis qu'il était en poste à New York, il n'avait envisagé de rentrer au pays.

– Tu es sûr de ce que tu dis ?

– Oui, le Président m'a chargé d'aborder le sujet avec toi, il aimerait connaître ton opinion.

Dimitrievitch prit son temps pour répondre ; le moment était mal choisi pour repartir en Russie. D'un autre côté, il savait qu'en refusant une telle promotion, il se grillait à tout jamais auprès du Président Golovine.

– Tu en penses quoi ? demanda-t-il à Romanov.

– Qu’il est difficile de dire non au Président, si tu refuses ta carrière politique est finie.

– Je m’en doute bien !

– De toute façon, vous êtes trois sur sa liste, je pense qu’il te convoquera sous peu à Moscou.

Dimitrievitch secoua la tête. Ça ne pouvait pas plus mal tomber ! Il avait toujours fait passer son travail avant sa vie privée. Et voilà que se présentait à lui une opportunité que l’on n’a qu’une fois dans sa vie.

Devenir Ministre de la Justice représentait une sacrée avancée dans sa carrière.

Sans compter les nombreux avantages matériels. Un salaire substantiel, un appartement de fonction, une datcha pour les week-ends.

Si seulement...

Romanov sembla lire dans ses pensées.

— Tu vas devoir mettre les bouchées doubles avec elle.

Dimitrievitch leva les yeux sur le ministre.

– Oui, mais j’ai bien peur de devoir prendre ma décision, si tant est que je doive en prendre une, sans tenir compte de certains paramètres.

– Joli paramètre entre nous soit dit ! rétorqua Romanov. Je ne sais pas à quelle date le Président veut nommer le remplaçant de Koutsenkov, tu as une quinzaine de jours à tout casser.

Le Consul poussa un lourd soupir. Il avait besoin de se changer les idées. Il enfonça le bouton sous la table.

Une voix féminine lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable.

– Mon ami et moi aimerions un peu de compagnie.

– Une fille ou deux ?

Romanov leva le pouce.

– Une seule, blonde de préférence.

– Bien, monsieur, je vous envoie Oksana.

– Merci.

Dimitrievitch lâcha l'interphone.

Ils avaient les mêmes goûts en matière de femme, avaient souvent partagé la même conquête.

On frappa à la porte. Une créature de rêve se glissa dans la pièce.

Chaussée de bottes à talons aiguilles, vêtue d'une guêpière en cuir et d'un string en dentelle, elle s'approcha de Romanov en véritable professionnelle.

Elle s'assit à califourchon sur les genoux du Ministre. Ils allaient passer un bon moment.

Et pendant un instant, Alexei

Dimitrievitch allait oublier  
Samantha McAlister.

## 9

Deux jours plus tard, alors que la jeune femme allait quitter son bureau, le Procureur frappa et entra directement sans y être invité.

– J’ai craint que vous ne soyez déjà partie ; dit-il en préambule. Je viens d’avoir un coup de fil surprenant, du Ministre à la culture Russe.

Samantha termina d’enfiler son manteau, certaine de savoir ce qui allait suivre.



Elle demanda :

– Et alors ?

– Ivan Romanov désire vous inviter à la soirée d'inauguration de l'expo russe au MET.

La jeune femme soupira. Romanov ? Tu parles. Le Consul se servait de son ami pour essayer de la persuader de s'y rendre.

– Vendredi soir, c'est ça ? Je crois que j'ai quelque chose de prévu.

Sandoval regarda son assistante pendant quelques secondes avant de déclarer : – Sam, je vous connais,

pas de mensonge !

– Disons, que je n'ai pas envie d'y aller.

– Samantha Mc Alistair !!! Vous mourrez d'envie d'y aller... qui ne voulez-vous pas voir ?

– Je peux vous faire confiance ? demanda-t-elle après une hésitation.

– Depuis quand avez-vous besoin de poser ce genre de question ?

– Je ne veux pas vous vexer, c'est à l'ami que je parle, pas au patron.

– Je vous écoute.

Elle lui raconta succinctement ses rencontres avec le Consul, omettant certains passages, volontairement.

Sandoval leva les sourcils lorsqu'elle se tut.

– Et bien pour une surprise mais je le connais assez bien, c'est un homme charmant, très cultivé et plutôt bel homme... enfin d'après ma femme ! Où est le problème ?

– Quelque chose me dérange chez lui, je n'arrive pas à savoir ce que c'est... je veux bien y aller mais j'y vais avec vous et je repars avec vous.

– D'accord, ce n'est pas un souci.

– Bien dans ce cas. C'est d'accord.

Elle attrapa son sac, verrouilla la porte de son bureau laissant le Procureur sur le seuil de la pièce, perplexe.

Sandoval regagna le sien, prit le téléphone et composa le numéro que lui avait donné le vice ministre.

– Allô, fit la voix grave de Romanov.

– Monsieur le vice ministre, Max

Sandoval à l'appareil.

– Monsieur le Procureur !  
J'attendais votre coup de fil !

– Miss McAlistair accepte votre invitation.

– Voilà qui est parfait, pensez-vous que je doive lui envoyer une voiture ?

– Non, elle viendra avec mon épouse et moi-même.

– Et bien, dans ce cas je fais porter une invitation nominative au bureau de votre assistante, à vendredi soir, donc.

Les deux hommes raccrochèrent en même temps.

Romanov jeta un coup d'œil au Consul qui avait écouté la conversation.

– Tu vois, ce n'était pas si compliqué !

– Merci pour ton aide, répliqua Dimitrievitch, sourire aux lèvres.

– A quoi serviraient les amis si l'on ne pouvait pas compter sur eux ?

Romanov alla servir deux verres de vodka. Les deux hommes étaient assis dans le bureau du Consul.

Dimitrievitch allait devoir jouer serré vendredi soir. Il n'avait pas droit à l'erreur et il le savait. Il se dit que finalement il emploierait peut-être une méthode pas très orthodoxe mais cela valait le coup de tenter la chance.

Il avait reçu un mail l'invitant à se rendre à Moscou le lundi suivant. Il savait d'ors et déjà que le Président allait lui proposer le poste de Koutsenkov.

Il lui faudrait réfléchir rapidement.

Les deux hommes sortirent dîner en ville. La limousine du Consulat

se gara devant le restaurant russe où le Consul avait ses habitudes.

A une table en retrait, il aperçut l'assistante de Sandoval en compagnie de son amie Susan Waters et d'un groupe d'hommes en costumes chics.

Des avocats, très probablement. Il hésita à aller les saluer puis voyant le regard de Susan posé sur lui, se dirigea vers leur table.

Susan fit les présentations. Romanov s'inclina sur les mains de dames, toujours très classe.

Dimitrievitch ne s'était pas



trompé, le groupe d'hommes appartenait au barreau de New York. Les deux Russes regagnèrent leur table. Dimitrievitch avait à peine regardé Samantha.

Elle suivit les deux hommes des yeux, elle n'avait même pas songé à remercier Romanov. Après tout elle savait que l'invitation ne venait pas de lui.

Le groupe dîna dans une ambiance bruyante. Ils discutèrent de la convention qui se déroulait cette année à Miami. Susan avait prévu de partir deux jours plus tôt pour profiter de la plage. Elle

aurait bien aimé emmener Kirilenko.

Elle se pencha sur son amie et murmura :

– Tu es toujours en froid avec le Consul ? J'ai appris qu'il allait sans doute rentrer en Russie. Son Président va lui proposer le poste de Ministre de la Justice !

– Tu en es sûre ?

– Grigori me l'a dit cet après-midi ! Il partirait aussi !

Elle avait dit ça sur un ton où perçait une infinie tristesse.

Samantha la regarda et se rendit compte à quel point son amie était amoureuse.

– Tu es certaine qu’il partira ?

– Oui, il l’a toujours suivi depuis qu’il a été sous ses ordres à l’armée.

– Je suis désolée, que comptes-tu faire ?

– Bonne question, rétorqua Susan en haussant les épaules ; Grigori aimerait que je parte en Russie avec lui !

Samantha scruta le visage de son amie et répliqua :

– Pourquoi n’accepterais-tu pas ?  
Ça a l’air de bien marcher tous les deux ?

– Tu veux me faire mourir de froid ? Et puis je ne parle pas russe !

– Tu peux apprendre... quand au froid, un manteau en fourrure, des bottes chaudes, une chapka et le tour est joué.

– Je ne sais pas, abandonner mon métier, mes amis... sans parler d’un mode de vie différent ! Ça me fait peur ! rétorqua l’avocate les larmes aux yeux.

– Eh, attends de savoir si le Consul aura le poste ! Il sera toujours temps d'aviser !

– Tu as raison.

Elle se retourna vers ses collègues avocats ; elle n'allait pas se prendre la tête à l'avance.

Après le repas, ils décidèrent d'aller boire un verre dans un club. Les hommes penchaient pour un club coquin. Susan avait envie de rentrer chez elle. Elle prit un taxi laissant Samantha partir avec le groupe d'avocats.

Finale­ment, ils se retrou­vèrent au *Blue Moon*. En semaine, l'ambiance s'avérait plus calme. Il était cepen­dant difficile d'entretenir une conversation vu le niveau sonore de la musique.

Samantha abandonna ses collègues pour aller danser, sans remarquer un homme au bar, verre à la main qui ne la quittait pas du regard.

Si elle avait été plus attentive, elle aurait reconnu Allan Shepperd, avocat et ex petit-ami.

Elle pivota, stoppa net au milieu de la piste de danse. Elle venait

enfin de le voir. Il lui fit un signe de son verre. Elle le salua d'un hochement de tête et fit demi-tour. Il n'était pas question de le laisser s'approcher d'elle.

Elle regagna la table où les avocats menaient une discussion animée. Elle risqua un coup d'œil au bar, Allan n'y était plus.

Elle poussa un soupir de soulagement lorsque quelqu'un se pencha à son oreille. Elle sursauta en reconnaissant la voix.

– Salut la belle !

Elle pivota vers lui, le visage

fermé.

– Tu veux bien t'éloigner de moi ; rétorqua-t-elle. J'aimerais passer une soirée tranquille.

– Je voulais juste te saluer !

– C'est fait, alors va-t-en !

Les avocats s'étaient tu, ils fixaient Shepperd. Il se redressa, les salua d'un signe de tête avant de s'éloigner.

– Ça va ? demanda l'un des hommes à Samantha qui était pâle comme un linge.

– Oui, je ne m'attendais pas à le



voir ici ; répondit-elle en saisissant son verre.

Elle but une gorgée de Champagne, pour se donner le temps de se calmer. Une bouffée de panique l'avait gagnée lorsqu'elle avait entendue sa voix.

Elle ne l'avait pas revu depuis des mois, soulagée de ne pas l'avoir croisé lors d'un procès. Et voilà qu'il réapparaissait.

Elle se leva soudain, salua ses collègues et se dirigea vers le vestiaire. Elle voulait rentrer chez elle et ne pas risquer de le croiser à nouveau.

Elle quitta le club, héla un taxi.

Allan Shepperd était assis dans sa voiture de l'autre côté de la rue. Il avait pas mal bu. Il jeta un regard haineux à la jeune femme et mit le moteur de sa Porsche en route lorsque le taxi démarra.

Samantha repéra vite la voiture allemande dans le rétroviseur. Elle attrapa son portable, enfonça une touche et appela le 911. Elle n'allait pas lui laisser le temps de l'agresser. Elle se présenta à l'opératrice, expliqua rapidement

son problème.

– Je vous envoie une voiture de patrouille, donnez-moi votre adresse.

Samantha la lui communiqua et raccrocha, soulagée.

La Porsche suivait toujours, elle faisait des embardées. Les flics auraient un bon motif pour interpellier l'avocat.

Une sirène de police retentit dans la nuit.

Elle se retourna et vit la voiture de Shepperd qui fonçait vers son taxi. Le bolide les dépassa,

s'engagea dans le carrefour sans ralentir. Il grilla le feu rouge et ce fut le choc, terrible. Une limousine venant de l'est ne put l'éviter. La voiture de Shepperd s'encadra dans la portière avant.

Les deux véhicules imbriqués l'un dans l'autre glissèrent sur la chaussée dans un hurlement de tôle froissée avant de s'immobiliser dans la devanture d'un magasin de téléphonie.

Le taxi s'était arrêté au bord du trottoir, le chauffeur horrifié courut vers l'accident. Samantha était tétanisée. Qu'avait-elle fait en

appelant la police ?

Les jambes flageolantes, elle descendit de voiture, cramponnée à la portière. Les pompiers, dont la caserne se trouvait à une centaine de mètres arrivèrent rapidement sur les lieux. Les policiers bouclèrent le quartier en un temps record.

Samantha, appuyée au véhicule ne pouvait plus bouger. Le choc résonnait dans sa tête. Un policier en uniforme vint vers elle.

– Ça va, miss ?

– Pas vraiment, répondit-elle d'une voix blanche. Comment va le

conducteur de la Porsche ?

– On le saura quand les pompiers l'auront désincarcéré. Nous allons avoir besoin de votre témoignage.

– Je connais la procédure, agent Garner, dit-elle en lisant le nom du policier sur son badge. Je suis l'assistante du Procureur Sandoval.

Le flic scruta le visage de la jeune femme avant de dire :

– Désolé, je ne vous avais pas reconnue, miss McAlistair.

– Pouvez-vous prendre ma déposition maintenant, j'aimerais rentrer chez moi.

– Préférez-vous passer demain au poste ?

– Si c'est possible, oui.

– Je vais demander à un inspecteur.

Il revint bientôt accompagné d'un policier en civil. Elle reconnut le lieutenant Cahill, elle avait eu affaire à lui lorsque Allan l'avait frappée.

– Bonsoir, miss McAlistair, fit-il en lui tendant la main.

– Bonsoir, comment va Allan ?

– Il est mort sur le coup, le

chauffeur de la limousine va s'en tirer, il était seul dans la voiture. Vous avez vu maître Shepperd ce soir ?

– Je l'ai aperçu au *Blue Moon* en effet.

– Il vous a importunée ?

– Juste bonsoir, sans plus... lorsque je suis sortie il n'y était plus.

– Bien, passez à mon bureau demain matin, je prendrai votre déposition.

– Merci, lieutenant.



Samantha fit signe au chauffeur de taxi qui s'était entretenu avec les policiers. Elle voulait rentrer au plus vite.

Parvenue à son appartement, elle avala un somnifère et se mit au lit sans tarder, hantée par les images horribles de l'accident.

# 10

A dix heures tapantes, Samantha McAlister se présenta à l'accueil du poste de police. Il y régnait un brouhaha intense. Le sergent de faction derrière son guichet empoigna un téléphone et composa un numéro à trois chiffres. Il hocha la tête avant de raccrocher et de dire : — Le lieutenant Cahill arrive.

A peine deux minutes plus tard, une porte s'ouvrit laissant apparaître une pièce envahie par des bureaux encombrés de dossiers en tout genre, d'ordinateurs, de tasses à café.

Le policier en civil fit signe à la jeune femme de le suivre et la conduisit jusqu'à une pièce vitrée.

– Entrez, je vous en prie.

Il referma la porte derrière elle et fit le tour de son bureau. A travers le store relevé, Samantha découvrit une véritable ruche.

Des policiers allaient et venaient dans tous les sens, ça téléphonait, s'invectivait d'un bout à l'autre de la pièce.

– Bien, je vous écoute, fit Cahill en se saisissant de son clavier

d'ordinateur.

Samantha commença son récit au moment où Shepperd s'était approché d'elle au *Blue Moon*. Elle décrivit l'accident dans les moindres détails.

– Je me sens responsable de ce qui est arrivé conclut-elle en secouant la tête.

– Non, Maître Shepperd avait consommé une grande quantité d'alcool, il était sous le coup d'un retrait de permis... c'est pour cette raison qu'il a voulu éviter le contrôle de police... vous n'y êtes pour rien, croyez-moi !

– Il n’empêche qu’il s’est sans doute mis à boire à cause de moi ! rétorqua-t-elle.

– Vous n’auriez rien pu faire pour lui, il était violent, un jour ou l’autre il aurait cogné plus fort.

Samantha regarda le policier. Il devait voir des femmes battues plus souvent qu’à son tour et cherchait à la reconforter.

Il imprima la déposition, lui demanda de la relire et de signer.

Elle apposa sa signature et se leva pour prendre congé.

– Merci pour votre gentillesse, lieutenant.

Elle serra la main du policier et quitta le poste de police. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que quelque part, elle avait une part de responsabilité dans cet accident.

Elle retourna au bureau, le Procureur l'attendait pour la mise en accusation d'un revendeur de drogue.

Aussitôt arrivée, Debby vint la trouver l'air navré :

– Mon Dieu, j'ai vu les

informations ce matin, c'est affreux !

Samantha se laissa tomber derrière sa table de travail. Elle allait avoir de nombreux coups de fil. Sa liaison avec Shepperd avait fait grand bruit à l'époque.

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées. Elle décrocha. C'était son patron.

– Bonjour, Sam, vous voulez bien venir dans mon bureau, s'il vous plaît ?

– Bonjour, patron, j'arrive.

Elle fronça les sourcils, ça

commençait. Qu'allait-il lui annoncer ? Ils devaient requérir dès le lendemain à la Cour devant la juge Milicent Davis. Elle aussi avait dû voir le journal.

Ce n'était pas bon pour le bureau du Procureur, cette histoire. Elle en était consciente. Elle toqua à la porte de Sandoval, entra et vit à son air consterné que c'était bien pire que ce à quoi elle s'attendait.

— Asseyez-vous, Sam, je viens d'avoir la Juge Davis, elle souhaite que vous ne participiez pas aux audiences du procès Hoyt ; dit-il sans même lui demander comment



elle allait.

Samantha fixa son patron, partagée entre la colère et la résignation.

– Et bien ça n'a pas tardé ! s'exclamat-elle. On me met sur la touche alors que je ne suis pas responsable de la situation.

– Je le sais, Sam, je n'ai rien pu dire pour la convaincre... rentrez chez vous, prenez un congé jusqu'à lundi... Lowell vous remplacera.

Elle allait répliquer, mais elle savait qu'inévitablement l'avocat

de la défense mettrait cette affaire sur le tapis pour discréditer les services du Procureur.

Elle hocha la tête, furieuse malgré tout, salua Sandoval et regagna son bureau. On était jeudi matin, cela lui laissait quatre jours à ne rien faire.

Elle remit son manteau, passa la tête dans le bureau de sa secrétaire.

– Debby, je pars jusqu’à lundi, ordre du patron... voyez avec lui pour les dossiers en cours, merci.

Elle quitta le bâtiment en proie au plus profond désarroi. Elle resta

plantée un bon moment sur le trottoir, puis avisant un van de la télévision, elle s'engouffra dans un taxi avant que les journalistes n'aient pu l'approcher.

Elle ne savait que faire, puis prise d'une inspiration soudaine, elle demanda au chauffeur de la déposer à Central Park.

Pourquoi ne pas profiter du beau temps pour flâner un peu.

Elle régla sa course et s'engagea dans le parc, marchant au hasard. Elle alla s'asseoir sur un banc, regarda les mères de famille surveiller leur progéniture. Des

joggers couraient casque que les oreilles.

Elle resta un bon moment à rêvasser, les yeux clos. Les images de l'accident lui revinrent brusquement en mémoire, mettant fin à cet intermède agréable.

Elle se saisit de son portable, appela Susan. Son amie était libre pour le déjeuner, elles se donnèrent rendez-vous dans un bistrot tout près du bureau de l'avocate. Ne voyant pas de taxi libre, elle décida de s'y rendre à pieds, après tout ce n'était qu'à quelques blocs de là.

Susan était abasourdie. Comment

la juge avait-elle pu demander à son amie de ne pas assister au procès en cours ?

– C'est désavouer le travail du Procureur et de son service ! s'exclamat-elle en colère.

– Oui, le pire c'est que mon patron a l'air de trouver cela normal !

– Quel faux-cul celui-là !

– Il défend sa carrière !

– Et la tienne, il s'en moque ! ajouta Susan. Il mériterait que tu ailles bosser ailleurs.

– Je pourrais me faire embaucher dans un cabinet d’avocats, mais défendre des violeurs et des assassins, ce n’est pas mon truc ! A changer d’orientation, je préférerais me lancer dans le stylisme, tiens.

– C’est une excellent idée, tu es douée ! Il n’y a qu’à voir les robes de soirée que tu as dessinées.

– Oui mais je n’ai pas fait d’école pour ça... il faut être diplômé pour travailler dans une grande maison de couture.

– Crée ta propre griffe ! rétorqua Susan, certaine que son amie aurait du succès.

– Là, ce sont les fonds qui manquent.

Elles terminèrent leur repas en devisant gaiement, se séparèrent à quatorze heures.

Samantha décida de se faire un cinéma, cela faisait des mois qu'elle n'avait pas vu un film.

A dix huit heures, elle rentra chez elle. Le lieutenant Cahill lui avait laissé un message.

Il désirait la voir pour lui poser d'autres questions.

Elle le rappela et lui demanda de

passer à son appartement.

– Je serai là dans une trentaine de minutes.

Elle prévint le portier, se servit une vodka. Elle alluma la télévision, ne sachant que faire en attendant le policier. L'interphone émit un bip, le portier lui annonça qu'il faisait monter le policier.

– Merci, Harry.

L'ascenseur stoppa dans le hall d'entrée. Cahill en sortit légèrement impressionné.

Il tendit la main à la jeune femme.



– Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il pour s'excuser.

– Pas de souci, lieutenant.

Elle le fit entrer ; Cahill jeta un coup d'œil circulaire au salon chinois.

Samantha avait recréé une ambiance orientale avec des meubles importés de Chine, de véritables vases d'époque trônaient sur une desserte en bois laqué.

Le policier s'assit sur une banquette en soie brodée.

– Je vous offre un verre ?

– Merci, je suis en service.

– Une bière sans alcool, peut-être ?

Cahilla accepta et pendant que la jeune femme se rendait dans la cuisine, il en profita pour jeter un coup d'œil sur Central Park.

Samantha revint et tendit une bouteille au policier.

– Bien, que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle en prenant place face à Cahill.

– Auriez-vous entendu un coup

de feu juste avant l'accident ?

Surprise, elle resta silencieuse quelques minutes avant de demander :

– Vous voulez dire qu'on aurait tiré sur Allan ?

– Nos experts ont trouvé une balle dans une roue arrière de la Porsche, en effet.

Samantha laissa l'information faire son chemin dans son esprit. Qui pouvait bien en vouloir à ce point à l'avocat ? Certes il n'avait pas gagné tous ses procès, mais de là à vouloir le tuer ?

Le policier sembla lire dans les pensées de son hôtesse, car il dit :

– Ce pourrait être l'œuvre d'un déséquilibré ou une balle perdue ou quelqu'un qui en voulait particulièrement à Shepperd.

– Très franchement, lieutenant, je n'ai pas souvenir d'avoir entendu tirer !

Puis soudain elle fixa le policier et demanda :

– Vous ne me soupçonneriez pas ?

Elle ne termina pas sa phrase.

– Non, non, bien sûr que non ! Le tireur devait se trouver sur le trottoir opposé à votre sens de roulement.

Elle secoua la tête, certaine de ne pas avoir entendu de coup de feu.

Le policier lui posa deux ou trois autres questions avant de prendre congé.

Dans quel guêpier Allan était-il allé se fourrer ?

Elle réfléchit un moment, durant leur liaison elle avait découvert qu'il se droguait.

Ce pourrait-il qu'il ait repris ses mauvaises habitudes ? Il devait peut-être de l'argent à un dealer ?

Samantha chercha la carte du lieutenant et l'appela.

– Je viens de me souvenir de quelque chose, lieutenant, à l'époque où nous vivions ensemble, Allan était accro à l'héroïne... il a sans doute replongé !

– Merci pour le tuyau, je vais voir de ce côté. Bonsoir.

Le coup de feu n'était peut-être qu'un avertissement. Mais cela avait méchamment dérapé.

Parvenu au poste, le policier fit signe à un de ses collègues.

– Je viens d'apprendre que Shepperd avait des problèmes de drogue, demain matin tu chercheras dans cette direction. Salut je rentre.

Il éteignit son PC, il était sur la brèche depuis deux jours. Il avait hâte de rentrer chez lui et de dormir un peu.

# 11

Dans la journée du vendredi, Samantha décida finalement de se rendre en taxi à l'inauguration de l'expo russe. Elle laissa un message à la secrétaire de Sandoval, il n'était pas encore rentré de la Cour.

Le soir venu, elle choisit une longue robe bustier en satin moiré noir, elle la portait avec des mancherons et un tour de cou en dentelle. Elle avait passé une guêpière et des bas. Elle chaussa des escarpins à très hauts talons. Ainsi vêtue, elle se regarda dans le miroir en pied.

Satisfaite de son reflet dans la glace, elle mit une touche finale à son maquillage et se parfuma. Elle



avait choisi une fragrance française, capiteuse à souhait.

Elle enfila un manteau en fourrure et quitta son appartement, prête à affronter le froid.

Le portier héla un taxi et tout en lui ouvrant la portière, dit :

– Vous êtes splendide, miss, si je puis me permettre.

Elle lui adressa un sourire en remerciement et prit place sur la banquette.

Le taxi s'arracha en douceur du trottoir. Dans le rétroviseur, elle surprit à plusieurs reprises le

regard concupiscent du chauffeur posé sur elle.

Elle détourna les yeux. La circulation était une fois de plus infernale.

Il leur fallut une trentaine de minutes pour parvenir devant le Met ; des limousines déposaient leurs passagers sans interruption. Le taxi s'arrêta entre deux voitures de luxe, elle tendit un billet au chauffeur, le salua d'un signe de tête et grimpa les marches.

A l'intérieur, un vestiaire avait été installé dans le hall d'entrée. Elle y déposa son manteau et leva

les yeux vers le premier étage.

Le vice ministre Romanov accueillait les invités en compagnie du conservateur. Les deux hommes la saluèrent chaleureusement.

– Je suis enchanté que vous ayez décidé de venir, miss McAlistair ; fit le Russe en s'inclinant sur la main de la jeune femme.

– Je suis honorée de votre invitation, Monsieur le Ministre.

Fairbanks prit les mains de Samantha dans les siennes.

– Vous êtes un ravissement pour les yeux, ma chère !

– Vous allez me faire rougir, Edward !

Un couple montait les marches ; elle en profita pour s'éclipser.

Les yeux de Romanov la déshabillaient littéralement. Elle se dirigea vers la première salle à droite de l'escalier. Un brouhaha s'en échappait.

De nombreuses personnalités discutaient vivement, coupe de Champagne à la main.

Samantha repéra le Procureur Sandoval et son épouse en compagnie de la Juge Davis et d'un

haut magistrat de la Cour Suprême. Elle se détourna juste à l'instant où Sandoval la vit. Elle prit une coupe de Champagne rosé, salua des connaissances ça et là.

Nulle part, elle ne vit le Consul.

Elle but une gorgée et aperçut un homme qui lui faisait signe. Elle reconnut le chef de cabinet du Maire, se fraya un passage entre les convives déjà nombreux.

Le maire de New York parlait avec un couple en costume traditionnel africain. Il se retourna pour la saluer et s'excusant auprès de ses interlocuteurs, prit le bras de

la jeune femme.

– Quel drame, cet accident survenu à Maître Shepperd ! En savez-vous plus sur cette tragédie ?

– Pas vraiment, en tout cas rien que vous ne sachiez déjà, Monsieur le Maire.

– Je l'avais rencontré à plusieurs reprises sur un parcours de golf, c'était un excellent joueur.

– Oui, j'ai eu l'occasion de l'accompagner deux ou trois fois, mais je ne pratique pas.

Le Maire salua de la main un homme dont le visage n'était pas

inconnu à Samantha.

– C'est le nouveau Président de la First National Bank, Lewis Murray ; dit le Maire.

Elle se souvint avoir vu sa photo dans un journal financier. A cet instant, le conservateur frappa dans les mains, réclamant le silence.

Le vice ministre s'approcha du micro, promit de faire court. Il dit quelques mots, présenta l'exposition, remercia la Ville de New York de l'avoir si bien accueilli. Puis il serra la main de Fairbanks.

Les convives applaudirent poliment et se dispersèrent dans les salles enfin ouvertes.

Samantha tomba en admiration devant les robes richement brodées de pierres précieuses de la Grande Catherine de Russie. Dans une vitrine, les diadèmes, couronnes et autres bijoux valaient à eux seuls une véritable fortune.

Fascinée par de telles beautés, elle ne vit pas Dimitrievitch s'approcher d'elle. Elle sursauta lorsqu'il se pencha à son oreille.

– Vous êtes la beauté faite femme ; murmura-t-il.



Ses lèvres l'avaient à peine effleurée et un frisson intense l'avait parcourue. Elle voulut s'éloigner de lui, la main droite du Consul se posa sur sa taille, la forçant à l'immobilité. Il se tenait tout contre elle, saisit la main gauche de la jeune femme, la porta à ses lèvres et y déposa un long baiser. Elle chercha à échapper à son étreinte ; il la tint plus fermement encore.

Sentant ses jambes se dérober, elle tenta de reprendre ses esprits.

Elle avait la gorge sèche, son cœur cognait à tout rompre.

Il sentit sa proie faiblir, accentua la pression de sa main sur la jeune femme puis il l'embrassa dans le cou, juste à la racine des cheveux.

Samantha gémit, se cramponna à la vitrine pour ne pas défaillir. Soudain il la lâcha et tourna les talons, laissant la jeune femme en proie au plus grand trouble qu'elle n'eut jamais ressenti.

Elle resta de longues minutes appuyée à la vitrine avant de se diriger vers la sortie de la pièce. Au bout du couloir, elle pénétra dans les toilettes. Deux femmes discutaient tout en ajustant leurs

coiffures.

Elles s'interrompirent en voyant le visage livide de la jeune femme.

– Vous ne vous sentez pas bien ? demanda la plus âgée.

– Ce n'est rien, un peu d'hypoglycémie, sans doute ; répondit Samantha, désireuse de couper court à la conversation.

Les deux femmes la dévisageaient, visiblement inquiètes.

– Mon mari est médecin, voulez-vous que je le fasse venir ? proposa la même femme gentiment.

Samantha réussit à sourire, refusa l'offre et se passa un peu d'eau froide sur la nuque.

Elles sortirent enfin, la laissant appuyée au lavabo. La jeune femme se regarda dans le miroir, elle était pâle comme un linge.

Que lui avait-il fait pour la plonger dans un tel état ? Elle n'avait jamais éprouvé pareille sensation.

On frappa discrètement à la porte. Un homme entra, accompagné du conservateur.

— Samantha, dit celui-ci en

scrutant le visage de la jeune femme ; il paraît que vous ne vous sentez pas bien ?

– Un petit malaise, ça va passer ; répondit-elle en se forçant à se redresser.

– Je suis médecin, dit l'homme en prenant le pouls de Samantha.

Il leva un sourcil.

– Vous avez des problèmes cardiaques ? demanda-t-il intrigué.

– Pas que je sache, pourquoi ?

– Votre cœur bat à plus de cent trente pulsations !

– On va vous conduire dans mon bureau ! décida le conservateur.

Les deux hommes la prirent chacun par un bras et sortirent des toilettes. Au bout du couloir, deux hommes devisaient tout en surveillant la porte.

– Tu devrais relâcher la pression, Alexei, fit le vice ministre ; sinon ils vont appeler une ambulance et la faire hospitaliser.

– Tu as raison, répondit Dimitrievitch.

Il ferma les yeux quelques secondes.

Le conservateur fit asseoir la jeune femme sur un Chesterfield en cuir vert sapin.

Elle lui sourit et tout à coup, ne ressentit plus aucun malaise.

Le médecin se frotta le menton, intrigué.

– Je n’y comprends rien, c’est bien la première fois que je suis confronté à un cas de ce genre !

Samantha remercia les deux hommes, se leva et constata qu’elle avait entièrement récupéré ses facultés. Ils sortirent du bureau, le médecin lui fit promettre de

consulter son praticien pour plus de sécurité.

Elle promet, sachant que l'origine de ce mal- être soudain se trouvait non loin de là. Elle jeta un coup d'œil à sa montre, tôt pour rentrer mais elle ne tenait pas à croiser à nouveau le Consul.

Elle se faufila entre les invités, chercha des yeux le Russe. Il était invisible.

Elle descendit rapidement les escaliers, récupéra son manteau et allait sortir du musée lorsqu'une main lui attrapa le bras.



– Samantha, vous n’allez pas partir comme ça !

Elle se retourna vivement, planta un regard furieux dans les yeux bleu acier du Consul.

Elle comprit immédiatement son erreur, sentit le malaise la reprendre.

Elle aurait voulu échapper au regard envoûtant, mais il ne la lâchait pas.

– Chut, vous n’avez pas à avoir peur de moi, lui murmura-t-il à l’oreille.

La poigne de fer qui lui enserrait le bras se fit plus légère, elle chercha de l'aide dans le hall, mais ils étaient seuls.

Le regard bleu acier se fit plus brûlant, elle se sentit défaillir à nouveau.

– Arrêtez ça, s'il vous plaît !  
parvint-elle à articuler non sans mal.

Il l'entraîna alors vers la lourde porte et ils sortirent sur le perron.

La limousine du Consulat stationnait devant le bâtiment. Le chauffeur vint ouvrir la portière.

Elle monta à l'intérieur, incapable de résister.

Le lourd véhicule démarra en douceur. Dimitrievitch n'avait pas lâché le bras de la jeune femme. Il se pencha sur elle, s'empara de sa bouche. Ils échangèrent un long baiser. Samantha sentit monter en elle comme des coulées de lave.

Le Consul avait une emprise totale sur elle. Son subconscient cherchait à le repousser mais son corps refusait d'obéir.

Lorsqu'il rompit le contact, elle était au bord de l'évanouissement. Elle ferma les yeux, le cœur à

nouveau au bord de la rupture.

Ils n'avaient pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté le Met.

Dimitrievitch servit deux verres de vodka frappée. Elle accepta, espérant que l'alcool lui donnerait la force de réagir.

Lorsque le véhicule s'arrêta devant la Van Meer Tower, le portier se tenait à l'entrée de l'immeuble. Il vint à la rencontre de la jeune femme, jeta un coup d'œil à l'homme qui l'accompagnait.

Hector l'avait rarement vue ramener des hommes chez elle.

Il salua le Russe, dévisagea la jeune femme.

– Tout va bien, Miss ? demanda-t-il soudain inquiet.

– Oui, merci, Hector, un peu de fatigue.

Il ouvrit la porte de l'immeuble, s'effaça pour laisser entrer le couple, appela l'ascenseur. Il se referma sur Samantha et le Consul sous le regard perplexe du portier.

Dimitrievitch avait lâché la jeune femme. Elle s'appuya à la paroi, les yeux obstinément fermés. Elle ne voulait pas croiser son regard.

La cabine s'immobilisa au dernier étage. Samantha se dirigea sans un mot vers la porte du penthouse.

Elle ouvrit et pénétra dans l'appartement, le Consul sur les talons. Il l'aida à ôter son manteau et soudain l'attira à lui.

Impuissante, elle répondit à son baiser. Il dégrafa la robe, la fit glisser sur ses hanches. Ses caresses se firent plus insistantes. Elle gémit lorsque sa bouche descendit entre ses cuisses.

Il la coucha sur une banquette en soie chinoise. Tout à sa merci, elle

plongea dans un abîme de plaisir jusqu'alors inconnu.

Allongée dans le lit, Samantha essayait de reprendre son souffle. Ils étaient rentrés depuis plus de deux heures, et le Consul lui avait fait l'amour, la prenant et la reprenant sans cesse.

Des pensées contradictoires se bousculaient dans son esprit. Elle se rendait compte qu'elle était totalement sous sa coupe, incapable de le repousser.

Dimitrievitch remua dans le lit,

se rapprocha d'elle. Il lui caressa le visage, sa main descendit le long de son corps, suivant le dessin du tatouage.

– Tu es magnifique, murmura-t-il à son oreille déclenchant un nouveau frisson.

La main se fit plus insistante, tandis que la bouche mordillait un mamelon.

Samantha ferma les yeux, l'esprit balayé par une véritable déferlante. Une fois encore, elle s'abandonna aux caresses du Russe qui semblait de pas connaître de limite.



Ils finirent par s'endormir au petit matin.

# 12

Le bruit de la circulation réveilla Samantha. Elle ouvrit péniblement un œil, regarda le réveil qui indiquait dix heures. Elle était seule dans le lit, prêta l'oreille. Des sons étouffés lui parvinrent de la cuisine.

Elle se leva, passa dans la salle de bains et se regarda dans le miroir. Elle avait une de ces têtes ! Elle se glissa sous la douche, laissant couler l'eau longuement sur son corps.

Le manque de sommeil se faisait sentir, mais elle avait besoin de

prendre l'air.

Elle se sécha rapidement, enfila sa tenue de jogging.

Puis elle se rendit à la cuisine.

Dimitrievitch se retourna vers elle, sourire aux lèvres. Samantha n'avait vraiment pas envie de le voir et encore moins de poursuivre cette relation.

Même si elle avait passé une nuit fabuleuse, elle ne se sentait pas prête pour une telle liaison.

Le Russe était un amant hors pair, mais la façon dont il arrivait à la manipuler lui déplaisait

énormément.

– Je sors courir une petite heure, dit-elle d'emblée ; je veux que vous soyez parti à mon retour.

Elle n'attendit pas la réponse et sortit rapidement de la pièce.

– Samantha ! Samantha !!!

La voix furieuse du Consul l'appelait. Elle l'ignora espérant qu'elle pourrait prendre l'ascenseur avant qu'il ne la rattrape. L'appareil était resté à l'étage. Elle poussa un soupir de soulagement lorsque la porte se referma sur elle, s'appuya à la paroi. Elle savait

qu'il n'abandonnerait pas facilement. Elle ne pouvait se permettre un autre scandale. Avec la mort brutale d'Allan, les médias allaient s'intéresser de nouveau à elle.

Sa carrière dépendait de sa vie privée et compter sur le Procureur pour la soutenir relevait de l'utopie. Elle venait d'en avoir un exemple flagrant.

Elle quitta son immeuble au petit trot, se dirigea vers Central Park.

Elle était furieuse après elle-même. Elle n'aurait jamais dû aller à cette soirée. Elle était consciente

de s'être mise toute seule dans cette situation.

Elle manqua se faire renverser en traversant la rue, ignora le concert de klaxons et entra dans le parc. Elle mit les écouteurs sur les oreilles, elle avait besoin de se vider la tête. Quelques centaines de mètres plus tard, elle stoppa. Son cœur battait trop vite ; elle fit quelques mouvements de respiration, cherchant son souffle.

L'angoisse lui étreignait l'estomac, elle ne savait que faire pour se sortir de ce pétrin.

Elle finit par regagner son

immeuble.

Le portier lui tendit son courrier, et l'accompagna jusqu'à l'ascenseur.

– Vous allez bien, miss ? s'inquiéta-t-il en voyant son air fatigué.

– Je crois que j'ai trop présumé de mes forces ce matin !

Il hocha la tête. La jeune femme était une de ses habitantes préférées, toujours aimable, toujours un sourire ou un mot gentil pour sa femme. Contrairement aux pimbêches qui le prenaient de haut.

Elle lui sourit et enfonça la touche du dernier étage. Arrivée devant sa porte, elle hésita longuement. Cette sensation d'oppression ne l'avait pas quittée.

Elle tourna la clé, ouvrit le battant et pénétra dans le penthouse. Elle se dirigea lentement vers la pièce principale ; la porte était grande ouverte.

Elle entra et resta figée sur place, anéantie.

La pièce semblait avoir été balayée par un cyclone. Les chaises étaient renversées, les vases précieux étaient éparpillés sur le



sol, en mille morceaux.

Ses vases Ming, achetés pour une fortune, brisés !

Les banquettes chinoises, recouvertes de soie brodée étaient éventrées. Les verres en cristal jonchaient le sol devant ce qui restait d'une desserte en bois laqué.

Les murs eux-mêmes perdaient leur crépi et le plafond tombait en lambeaux.

Toute la pièce était sens dessus dessous.

Elle tourna sur elle-même, incrédule. Comment avait-il pu

faire autant de dégâts ?

La sonnerie du téléphone la fit sursauter, elle laissa le répondeur s'enclencher. Elle alla faire le tour des chambres, seuls des cadres avaient chuté.

La colère la gagnait petit à petit. Que pouvait-elle faire ? Elle l'avait ramené chez elle et allait devoir en payer les conséquences.

Téléphoner à la police était hors de question. Il était protégé par son immunité diplomatique.

Elle retourna dans le salon, regarda la lumière du répondeur qui

clignotait. Elle enfonça la touche de lecture.

– Samantha... fit la voix du Consul ; je suis désolé... j'ai perdu la tête... je paierai pour les dégâts... il faut que nous parlions... je pars ce soir pour Moscou, jusqu'à mercredi, je t'appellerai... je t'embrasse.

Elle resta un long moment devant l'appareil. Il avait du culot ! Après avoir mis son appartement à sac, il croyait qu'elle accepterait de le rencontrer à nouveau ?

Sachant ce dont il était capable, elle serait folle de le revoir.

Et pourtant, tout au fond d'elle, elle ressentait le besoin impérieux d'être à nouveau dans ses bras.

Elle devait aller voir un psy. Voilà qu'elle devenait irrationnelle !

Elle erra dans l'appartement ; se demandant qui elle pouvait bien contacter. Elle avait besoin d'aide, mais de qui ?

Elle saisit brusquement son portable, appela Robert Malory.

– Désolée de te déranger un

samedi matin, j'ai un souci, peux-tu passer chez moi ?

Elle entendit une voix de femme, comme étouffée par les couvertures.

– Tu n'es pas seul ! Excuses-moi.

– Sam, je serai là dans une heure, ok ? fit-il, soucieux au ton de la voix de la jeune femme.

– Merci, Robert.

Elle raccrocha, alla prendre une douche et se changer.

Après quoi, elle prépara des vêtements, il n'était pas question de rester là.

Elle irait à l'hôtel, le temps de faire remettre la pièce principale en état.

La sonnerie de l'interphone retentit une bonne heure plus tard. Elle n'avait touché à rien.

Lorsque l'agent du FBI pénétra dans la pièce, il s'arrêta net, abasourdi. Puis se tournant vers Samantha : – Il y a eu un ouragan à New York ? Je ne m'en étais pas aperçu... que s'est-il passé ?

Elle lui raconta une partie des événements de la soirée et lorsqu'elle se tut, il la fixa le front barré d'une ride profonde.

– C'est qui ce type, et depuis quand ramènes-tu des inconnus chez toi ?

– Ce n'est pas un inconnu.

Malory la scruta attentivement, cherchant à déceler sur son visage ce qu'elle ne lui disait pas.

Elle souffla profondément, elle ne voulait pas tout lui révéler.

– Te dire son nom ne servirait à rien, on ne peut rien faire contre lui.

– Comment ça ? Tu vas porter plainte.

– Non ! le coupa-t-elle ; il

bénéficiaire de l'immunité diplomatique...

Il resta silencieux quelques secondes puis demanda :

– Un diplomate ? Un diplomate a mis ton appartement à sac ? Je ne le crois pas ! Donne-moi son nom !

Samantha haussa les épaules, têtue. Elle l'avait appelé au secours et il ne la lâcherait pas tant qu'il ne saurait pas le nom du responsable d'un tel gâchis.

– Tu voulais mon aide, Samantha, je veux savoir son nom !

Elle céda :



– Alexei Dimitrievitch.

– Le Consul de Russie ! s'exclamat-il incrédule... tu couches avec le Consul russe ? Tu sais qu'il a déjà eu des problèmes ? Tu es au courant pour ce mannequin qu'il a frappé ?

– Je sais, là il ne s'en est pas pris à moi...

– Il saccage ton appartement, c'est mieux ?

Il déambula en réfléchissant. Avec son immunité, il ne risquait rien, le « salopard » et il le savait.

Il se retourna vers la jeune

femme.

– Tu n’as pas l’intention de le revoir ?

Une nouvelle fois, elle ne répondit pas.

– Sam ?

Malory se rapprocha de son amie, lui prit le menton et l’obligea à le regarder.

– Tu aimes ce type ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas ; répliqua-t-elle en tentant de lui échapper.

Malory secoua la tête,

décidément il ne comprendrait jamais les femmes.

– Je vais aller lui parler ! !  
décida-t-il soudain.

– Non ! De toute façon il part pour Moscou.

Elle faillit lui parler du coup de fil.

– Que me caches-tu d'autre ? fit-il alerté par son expression.

– Rien...

– A d'autres Sam, tu oublies qui je suis ?

Elle sourit, elle connaissait ses

capacités à juger les gens au premier coup d'œil. C'était un excellent agent de terrain, probablement un des meilleurs profilers que le Fbi ait eu. Jusqu'à ce qu'une grave blessure par balle l'oblige à rester plus souvent dans un bureau.

Depuis il dirigeait de main de maître une équipe d'enquêteurs hors pair.

– Il m'a laissé un message pour s'excuser.

– Sur ton fixe ? demanda-t-il en désignant le téléphone du menton.

– Oui...

Il se dirigea d'autorité vers l'appareil, enfonça la touche de lecture et écouta le message sans broncher.

Puis :

– Il ne doute de rien, celui-là ! Pour qui se prend-il ? Tu dois couper les ponts, Sam ?

Il lut la réponse sur le visage de la jeune femme.

– Sam, ce type est malade ! Il est dangereux, c'est un psychopathe ! Je connais ce genre de bonhomme tu peux me croire !

Elle savait qu'il avait raison, comme elle savait qu'elle lui cèderait à nouveau.

Malory secoua la tête et demanda :

– Où comptes-tu t'installer en attendant de remettre de l'ordre ici ?

– Au « Four Seasons » j'ai préparé quelques affaires. Il faut que je trouve un artisan pour faire les travaux.

– Je connais quelqu'un qui ne posera pas de question, tu veux que je le contacte ?

– D'accord.

Elle passa dans la chambre, récupérer ses valises.

Après un dernier coup d'œil à son appartement dévasté, ils sortirent de chez elle.

Ils ne prononcèrent pas un mot dans l'ascenseur.

Malory décida de faire une enquête discrète sur le Consul.

Il déposa la jeune femme devant l'hôtel. Dans la circulation intense, il n'avait pas repéré la berline grise qui les avait suivis depuis la Van Meer Tower. Sur la vitre arrière de

la voiture, était collé un macaron du  
Consulat de Russie.



# 13

Samantha se plongea dans le travail, désireuse d'oublier les événements du week-end. Elle se sentait profondément perturbée.

La réaction violente du Consul lui faisait peur et en même temps, elle était irrémédiablement attirée par lui. Ce qu'elle avait éprouvé en faisant l'amour avec lui, allait au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Jamais un homme ne l'avait amenée à un tel degré de

jouissance.

Il suffisait qu'il pose la main sur lui pour qu'elle « perde les pédales », que ses sens s'affolent, son cœur s'emballé et que le vertige la conduise au bord de l'évanouissement.

Elle ferma les yeux, elle avait un réquisitoire à écrire. Elle ne pouvait se permettre de se laisser aller.

Elle passa la journée au bureau, sursautant à la moindre sonnerie de téléphone.

Elle avait mis son portable sur vibreur, l'éteignit complètement le soir venu.

Malory l'appela le mercredi pour lui donner rendez-vous à son appartement.

Elle s'y rendit en taxi après dix-huit heures.

Ils prirent place dans l'ascenseur et lorsque l'artisan pénétra dans la pièce dévastée, il émit un long sifflement.

– Et ben; murmura-t-il en se retournant vers l'agent du FBI.

Malory ne lui avait dit que le

strict nécessaire. L'homme ne posa pas de question. Il fit le tour de la pièce, constata les dégâts causés aux murs et prit des mesures.

– Je vais vous arranger ça, dit-il enfin. Pas de problème.

– J'aimerais que cela soit fait le plus rapidement possible.

– J'attaque lundi matin, ça vous ira ?

Samantha hocha la tête, lui donna un double des clés et prévint le gardien.

Puis elle accepta d'aller boire un verre avec Malory. Elle n'avait pas

très envie de se retrouver seule dans sa chambre d'hôtel.

Ils dînèrent ensemble et lorsque l'agent la ramena, la berline grise les suivait toujours.

Une fois dans sa chambre, elle ralluma son portable. Elle avait trois appels en absence. Tous de Dimitrievitch. Elle les ignora, il n'avait pas laissé de message.

Elle remit le téléphone sur vibreur, s'installa devant la télévision. Incapable de se concentrer, elle prit un somnifère et

se coucha.

Le jeudi passa sans qu'elle ne s'en rende compte. A dix-huit heures, elle quitta son bureau, sortit sur le perron de la Cour et resta clouée sur place. Devant le trottoir, attendait la limousine du Consul narguant le panneau de stationnement interdit.

Samantha fit demi tour, traversa rapidement le bâtiment et s'engouffra dans un petit couloir connu des seuls personnels travaillant à la Cour.

Elle descendit un escalier étroit et se retrouva dehors de l'autre côté

de l'immeuble.

Elle fit signe à un taxi et monta dans le véhicule, craignant de voir apparaître la voiture de Dimitrievitch.

Arrivée à son hôtel, elle poussa un soupir de soulagement. Elle se mit à l'aise, enfila une brassière et un pantalon en coton noir. Elle ouvrit le portable. Elle avait encore plusieurs appels auxquels elle n'avait pas répondu.

Mais cette fois, le Consul avait laissé un message. Elle l'écouta ; sa voix avait une intonation bizarre. Il était visiblement en colère.

– Samantha, rappelle-moi... ne joue pas à ce petit jeu avec moi... j'attends ton coup de fil !

Elle referma l'appareil, souffla lentement. Heureusement, il ne savait où la trouver. Elle commanda à dîner dans la chambre, se remit au travail. Elle avait ramené un épais dossier du bureau. Elle ralluma son PC.

A neuf heures, elle fit une pause.

On frappa soudain à la porte. Elle se releva pour aller ouvrir et resta tétanisée.

Alexei Dimitrievitch se tenait sur



le seuil de la chambre.

– Je peux entrer ? demanda-t-il en pénétrant dans la pièce sans attendre de réponse.

Il ôta son manteau, le déposa sur une chaise et se tourna vers Samantha.

Elle revint à pas lents, comment l'avait-il trouvée ? Elle n'avait dit à personne qu'elle logeait à l'hôtel, en dehors de Malory.

– Je t'ai appelée plusieurs fois, je t'ai même laissé un message !

– Mon portable est éteint, répondit-elle. J'ai beaucoup de

travail.

Elle désigna le dossier ouvert sur la table de salon. Il la fixait, cherchant à lire ses pensées. Elle reprit place devant la table, assise à même le sol.

Il vint s'asseoir sur le canapé, jeta un coup d'œil sur le texte qu'elle tapait. Elle se sentait mal à l'aise, tout d'un coup.

Elle sentit le regard insistant du Consul sur sa nuque. Il se pencha soudain, l'embrassa dans le cou. Un frisson la parcourut, entièrement.

– Je dois finir de taper ce

réquisitoire ; dit-elle d'une voix altérée.

– Je peux me servir à boire ?

– Le bar est juste là ; fit-elle en désignant le mini réfrigérateur.

– Je te sers une vodka ? proposait-il.

– Merci, pas pour l'instant.

Elle se remit à taper, les doigts tremblant.

Il revint se poser sur le canapé. Samantha essayait de gagner du temps, mais elle arrivait au bout de son brouillon. Elle termina son

texte, le sauvegarda et referma le PC.

Elle rangea ensuite les documents dans sa mallette.

Le Consul sirotait son verre, attendant patiemment qu'elle ait terminé.

– Viens près de moi ; dit-il enfin en lui prenant le bras.

Elle se releva, s'assit à côté de lui, évitant son regard.

Dimitrievitch posa le verre sur la table, l'attira à lui. Impuissante, elle le laissa faire. Il lui prit la taille, la força à s'asseoir à

califourchon sur ses genoux.

Lui attrapant le visage à deux mains, il l'embrassa avidement.

Une nouvelle fois, elle s'abandonna à lui. Entièrement. Il lui fit l'amour toute la nuit. Infatigable, insatiable.

Lorsqu'elle se réveilla à six heures, il était parti. Elle resta de longues minutes allongée dans le lit aux draps froissés.

Elle ne l'avait pas entendu quitter la chambre. Elle se leva, passa dans la salle de bains. Sur le rebord de la vasque, elle trouva une

boîte carrée.

Elle l'ouvrit, découvrant une paire de clous d'oreille. Deux magnifiques brillants.

Une carte de visite accompagnait le cadeau. Elle lut le message, secoua la tête.

Il avait dû les payer une petit fortune.

Samantha passa sous la douche, totalement indécise quant à ce qu'elle devait faire. Elle se prépara, déjeuna le regard perdu dans le vide.

Elle était attendue à la Cour pour

neuf heures.

Debby lui tendit ses messages. Elle la regardait en coin, hésitant à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Samantha s'en aperçut, et demanda :

– Quelque chose ne va pas ?

– Non... vous avez l'air différent ce matin.

– Tout va très bien, Debby, je vous assure.

Sa secrétaire hocha la tête, pas convaincue.

Samantha édita le réquisitoire, alla le montrer à son patron. Il le lut rapidement, confiant en son assistante et ils partirent pour la salle d'audience. On y jugeait un petit proxénète accusé d'avoir étranglé une de ses filles.

Lors de la suspension d'audience à midi, elle ralluma son portable. Elle avait un message de Dimitrievitch.

– Sam, mon ange, j'ai dû partir tôt, mais on se voit ce soir ? Je t'embrasse... envoie-moi un message dès que tu es libre.

Elle soupira en refermant le



téléphone. Sandoval l'attendait pour aller déjeuner.

Ils choisirent un petit restaurant tout près de là. La salle était bondée, c'était le rendez-vous des avocats et des juges.

Tout en mangeant son plat de pâtes, Sandoval scrutait le visage de son assistante. Elle avait quelque chose de changé dans le regard. Il lui fit par de ses interrogations.

— Décidément, qu'est-ce que vous avez tous ce matin, je vais très bien !

Le Procureur leva les mains en signe de protestation.

– Je n’ai pas dit le contraire, je vous trouve radieuse, vous ne seriez pas amoureuse ? demanda-t-il guettant sa réaction.

Samantha ne répondit pas tout de suite, elle le regarda droit dans les yeux puis : – Qu’est-ce qui vous fait penser ça ?

– Je ne saurais le dire, une impression ; répondit-il en souriant. J’en serais ravi pour vous, avec ce que vous avez vécu par le passé, vous méritez amplement d’être heureuse !

Elle laissa son regard planer sur les autres tables ; elle n'avait pas envie de parler de sa vie privée à son patron.

– Je préférerais que nous parlions d'autre chose.

– Ok, pas de problème.

Ils terminèrent leur repas en silence et retournèrent à la Cour. Les débats furent plus longs que prévu, et à dix-huit heures trente le juge annonça la suspension du procès pour le week-end.

Elle regagna son bureau, enferma les dossiers dans une armoire et sortit du bâtiment, en proie à une excitation toute nouvelle.

Dire qu'il y a quelques jours à peine, elle se moquait de son amie Susan. Voilà qu'elle agissait de la même façon !

Elle allait ouvrir son portable lorsque la voiture du Consul s'approcha du trottoir.

Elle se dirigea vers le véhicule, la vitre arrière s'abaissa.

– Tu passes à ton hôtel te changer, je te récupère dans une

heure.

– Euh ...d'accord, où allons-nous ?

– C'est une surprise, mets une robe de soirée, nous irons dans un endroit très sélect.

– Dans ce cas, je vais passer chez moi.

– Je passe te prendre là-bas, alors.

Elle fit signe à un taxi tandis que la limousine s'éloignait. Elle donna son adresse au chauffeur, elle avait peu de temps pour se préparer. Avec la circulation du vendredi,

elle allait être juste en temps.

Dès qu'elle pénétra dans le penthouse, elle laissa ses vêtements tomber sur le sol, se doucha rapidement et se remaquilla.

Après quoi, elle choisit une robe qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de porter. Le haut du corps et les manches étaient fait de dentelle, les seins cachés par un bandeau de satin noir ; le bas de jupe en satin, également, bruissait à chaque pas. Chaussée d'escarpins à hauts talons, elle enfila un manteau en zibeline.

Le portier lui annonça par

l'interphone qu'elle était attendue dans le hall.

Elle était prête et quasiment à l'heure.

# 14

Elle appela l'ascenseur et rejoignit le Consul. Il saisit la main gantée de la jeune femme, y déposa un baiser.

– Tu es merveilleuse, mon ange.

Elle lui adressa un sourire forcé avant de monter dans la limousine. Ils quittèrent New York, se dirigèrent vers un aérodrome privé. La voiture s'immobilisa quarante minutes plus tard dans un hangar. Un Jet les attendait, moteurs en



marche.

Ils prirent place à bord et l'appareil roula jusqu'à la piste d'envol. Une demi heure à peine de vol et ils se posaient sur une île privée. Une limousine les conduisit jusqu'à leur destination finale.

Un portier en livrée rouge et or vint leur ouvrir la portière. Samantha jeta un coup d'œil au fronton du palace.

Le Consul lui prit le bras et l'entraîna à l'intérieur d'un hall gigantesque.

Il avait réservé une suite pour le

week-end.

Elle découvrait chaque jour une face cachée du Russe.

Ils se dirigèrent vers la salle à manger, le préposé au vestiaire se chargea des manteaux.

Dimitrievitch eut l'impression que son cœur ratait un battement. La robe en dentelle eut l'effet escompté par la jeune femme. Le silence se fit lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle. Toutes les têtes s'étaient tournées vers Samantha.

Le maître d'hôtel les conduisit à leur table.

La jeune femme vit quelques dames lui lancer des regards courroucés. La robe dévoilait ses courbes, admirablement.

Ils s'assirent et le Consul murmura par dessus la table :

– Tu veux me faire mourir d'un infarctus ?

– Tu ne seras sans doute pas le seul dans ce cas ! répliqua-t-elle en jetant un coup d'œil circulaire.

Il sentait le désir monter en lui. Serait-il capable de se maîtriser jusqu'au dessert ?

Le sommelier leur porta une

bouteille de Champagne, versa le breuvage dans des flûtes en cristal.

Il évitait soigneusement de regarder la jeune femme, visiblement troublé.

Samantha s'amusait de voir les serveurs très stylés jeter des coups d'œil furtifs à leur table.

Dimitrievitch semblait s'en amuser lui aussi...

Sitôt le repas terminé, il l'entraîna vers l'ascenseur.

Un groom, lui aussi en livrée rouge et or leur ouvrit la grille finement ciselée. Et pénétra dans la

cabine avant de demander : – Quel étage, je vous prie ?

Dimitrievitch le lui indiqua et l'appareil s'éleva en douceur. Le parfum de la jeune femme emplissait la cabine d'effluves capiteux.

La porte s'ouvrit enfin, le groom s'effaça pour laisser passer le couple et reprit l'ascenseur en sens inverse.

Le Consul déverrouilla la porte de la suite, il avait hâte de se retrouver seul avec Samantha. Sitôt le lourd battant refermé, il la prit dans les bras et l'embrassa,

incapable de résister.

Il souleva le bas de la robe, caressa la peau douce au dessus des bas. N'y tenant plus, il la pénétra debout contre la porte.

Elle se cramponna aux épaules viriles. Il lui fit l'amour sans ménagement, reprenant son souffle, elle dit : – Ce doit être cela l'amour à la Cosaque !

Il lui décocha un sourire de prédateur.

– Cette robe est un véritable appel au viol, murmura-t-il à son oreille.

Ils se regardèrent de longues minutes sans un mot. Puis il lui prit le visage à deux mains.

– Tu me rends complètement... comment disentils les jeunes ? « raide dingue » ?

Ils finirent par abandonner leur position inconfortable.

Samantha dégrafa la précieuse robe, la déposa sur un fauteuil. Dessous elle ne portait qu'un slip en dentelle et des bas noirs.

Dimitrievitch avait déjà ôté ses vêtements, ils basculèrent sur le lit XXL. Cette fois, il prit le temps de

la caresser des doigts et des lèvres. Sa bouche parcourait le corps de se partenaire, tantôt douce, tantôt mordante.

Ils firent l'amour jusqu'au matin, s'endormirent épuisés et repus l'un de l'autre.

La sonnerie d'un téléphone résonnait dans la chambre. Le Consul émergea le premier, tendit le bras.

– Da ? fit-il en russe.

Il se redressa, reconnaissant la voix du Président Golovine ; il passa dans le salon attenant.



Samantha remua dans le lit, un peu tôt pour un samedi matin, ce coup de fil.

Dimitrievitch revint dans la chambre, l'air contrarié.

– Un problème ?

– C'était le Président, le Ministre Koutsenkov a eu une attaque cérébrale, je suis convoqué à Moscou...

Il lui parla de la possibilité d'être nommé au poste de Ministre de la Justice. Elle ne dit rien, les infos de Susan s'avéraient exactes.

– Nous sommes trois sur la liste

du Président, il fera son choix après nous avoir reçus.

Il lui prit le menton, l'obligea à le regarder. Il plongea son regard bleu acier dans les yeux verts de la jeune femme.

– Sam, mon ange, si je rentre en Russie, j'aimerais que tu viennes avec moi.

Elle resta sans voix de longues minutes. Elle ne pouvait prendre une telle décision si vite. Il lut dans ses pensées, car il reprit : – Tu n'es pas obligée de me répondre tout de suite, mais réfléchis-y tu veux bien ?

– D'accord.

Il lui caressa les cheveux. Il savait par Romanov que ce moment arriverait. Il avait juste espéré que ce serait bien plus tard.

Samantha passa dans la salle de bains, y trouva des produits de beauté et des vêtements de rechange. Elle sourit, il pensait décidément à tout.

Après s'être habillée, elle regagna le salon. Dimitrievitch avait commandé à déjeuner. Il se tourna vers elle, même après avoir fait l'amour toute la nuit, elle était

extrêmement belle.

– Il nous faut rentrer à New York.

Vingt minutes plus tard, ils étaient dans la limousine. Ils ne dirent mot pendant une bonne partie du vol. Samantha avait besoin de réfléchir.

Elle songea à Susan, elle qui avait tellement peur du départ de son amoureux.

Dimitrievitch avait fermé les yeux, des questions se bouscullaient dans son esprit. Il prit la main de la jeune femme, la porta à ses lèvres.

– Je suis prêt à renoncer à ce poste, si tu préfères rester aux Etats-Unis ; dit-il enfin.

Elle le regarda, surprise, s'entendit répondre :

– Non, tu ne peux pas refuser une telle opportunité... il me faudra quelques jours pour mettre mon remplaçant au courant des dossiers en cours et régler des problèmes de logistique mais je viens avec toi.

Le Consul l'attira à lui, l'embrassa. Il avait presque les larmes aux yeux. C'était la première fois qu'elle le voyait aussi vulnérable.

– Je suis le plus heureux des hommes... murmura-t-il.

Le Jet se posa en douceur, ils reprirent la voiture du Consulat et il la déposa devant son hôtel.

Elle regagna sa chambre, se mit à tourner en rond comme une lionne en cage.

Dire qu'il y a quelques jours à peine, elle faisait tout pour éviter cet homme ! Et voilà qu'aujourd'hui elle était « accro ».

Totalement. Comme une addiction à la drogue, elle ne pouvait plus se passer de lui.

Elle enfila son manteau, elle avait besoin de bouger. Elle demanda un taxi, donna l'adresse du Met.

En chemin, elle appela Susan, tomba sur sa messagerie.

Elle allait pénétrer dans le musée lorsque son portable bipa.

– Salut Suz, on peut se voir ?

– Tu veux qu'on prenne un verre quelque part ?

Elles se donnèrent rendez-vous dans un bistrot non loin de là. Samantha s'y rendit à pieds, s'installa sur une banquette

moelleuse et commanda. Son amie en avait pour un bon quart d'heure. Elle sirota sa vodka tout en observant les clients attablés.

Susan entra enfin, elles s'embrassèrent, et lorsque son amie fut installée elle demanda tout de go : – Tu en as où avec ton chéri ?

Susan ne répondit pas tout de suite, intriguée.

– Tout va bien, pourquoi cette question ?

Samantha lui raconta sa petite escapade avec Dimitrievitch, sans omettre aucun détail.



Son amie siffla, ébahie.

– Et moi qui pensais que tu le détestais !

– Je n'ai jamais dit ça ! C'est juste qu'il avait une façon de me regarder !

– Et maintenant, il te regarde comment ?

– Je dirais comme un homme amoureux, et même fou amoureux.

Puis elle lui parla du probable départ du Consul pour la Russie.

– Il m'a demandé de partir avec lui.

Susan attendit la suite, patiemment.

– J’ai dit oui.

Son amie ouvrit la bouche, la referma de surprise.

Elle la dévisagea avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

– Grigori va partir avec lui ?

– Nous n’en avons pas parlé ; Alexei prend l’avion pour Moscou dans quelques heures. Il a rendez-vous avec Golovine, ça devrait se

décider très vite...

Susan secoua la tête lentement, le regard perdu, les lèvres pincées.

– Je pense que tu pourrais venir, tu ne serais pas seule du coup !

Son amie sourit tristement, et si Grigori en profitait pour rompre ? Elle deviendrait folle, assurément. Elles discutèrent de choses et d'autres, allèrent dîner dans un restaurant italien. Puis elles se séparèrent et Samantha rentra à son hôtel. Elle ralluma son portable, elle avait un appel en absence. Dimitrievitch. Elle le rappela, tomba sur sa messagerie. Il devait

être dans l'avion.

Elle sortit le dossier du proxénète, relut les comptes-rendus d'audience. Le jury était réuni depuis deux jours et n'arrivait pas à se mettre d'accord sur le verdict.

Elle referma l'épaisse chemise, l'esprit ailleurs.

Elle allait prendre une douche quand la sonnerie de son portable retentit. C'était le Consul. Elle sourit et dit : – Et bien, on ne peut plus se passer de moi ?

Il éluda la question, lui souhaita bonne nuit et raccrocha.

# 15

Le Consul Dimitrievitch avait pris place dans l'avion en partance pour Moscou. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il serait six heures du matin lorsqu'il atterrirait sur le sol russe.

Il avait emporté les journaux du soir, essaya de s'intéresser aux dernières nouvelles. Mais ses pensées dérivèrent inmanquablement vers Samantha. Il ferma les yeux, se remémora le corps tatoué de l'Américaine. Elle était diaboliquement belle. Il chassa avec difficulté l'image de la jeune

femme.

Il voulait profiter du vol pour préparer son entretien avec le Président Golovine. Une hôtesse vint un moment plus tard avec les plateaux repas.

Dans la cabine luxe, ils n'étaient qu'une dizaine d'hommes. Après dîner, il bascula son siège. Le vol était long, autant essayer de dormir.

Il se réveilla à plusieurs reprises, se leva finalement pour se dégourdir les jambes.

Les hommes d'affaires ronflaient bruyamment. Il descendit à la

recherche d'une hôtesse, en trouva une dans le carré.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur le Consul ? demanda-t-elle en reconnaissant Dimitrievitch.

– Auriez-vous quelque chose pour dormir ?

– Je vais vous trouver ça.

Elle ouvrit un placard, lui tendit deux comprimés et une bouteille d'eau. Il la remercia et regagna l'étage sous le regard désolé de l'hôtesse. Il y avait des choses bien plus intéressantes à faire pendant un vol de plus de onze heures, se dit-

elle.

Dimitrievitch plongea dans un sommeil lourd.

Deux heures plus tard, il fut réveillé par une secousse brutale. La chef de cabine demanda aux passagers de boucler leur ceinture.

– Nous sommes entrés dans une zone de turbulences, leur expliqua-t-elle. Elle redescendit et s'attacha à son tour.

Le Consul releva le store qui obstruait le hublot, on n'y voyait goutte. Une nouvelle secousse plus violente balança l'avion de gauche



à droite. L'appareil piqua du nez pendant quelques minutes, puis le pilote réussit à reprendre le contrôle.

Durant un temps qui lui parut interminable, ils furent malmenés par les éléments. Un orage éclata brusquement. L'avion fut ballotté comme un fétu de paille. Le calme revint enfin, le pilote s'excusa pour les désagréments causés et remercia les passagers de leur confiance.

Dimitrievitch poussa un soupir de soulagement. Il lui tardait de poser le pied sur la terre ferme.

Lorsqu' enfin ils se posèrent, il

bénit le ciel. Il n'avait pas envie de mourir si jeune et encore moins dans un crash d'avion. Il patienta pendant l'escale, en lisant les journaux. Le vol reprit beaucoup plus calme. Ils atterrirent enfin à Moscou.

Un chauffeur l'attendait dans l'aérogare, il présenta sa carte officielle aux policiers de l'air en faction devant le guichet des arrivées. Il s'engouffra dans la limousine envoyée par le Président.

Il faisait un froid glacial, la neige était tombée en quantité. Le chauffeur le déposa enfin dans la

cour du Kremlin.

Le Président lui avait réservé un des appartements de fonction ; il ne lui restait qu'à essayer de récupérer un peu avant son entretien de onze heures.

Il se déshabilla rapidement, se mit au lit et s'endormit aussitôt.

A onze heures tapantes, le secrétaire du Président l'introduisit dans le salon d'attente attenant au bureau de Golovine.

Dimitrievitch y était venu à plusieurs reprises, les deux hommes étaient amis de longue date.

Le Président vint l'accueillir et lui serra la main, chaleureusement.

– Bonjour, mon ami, je suis heureux de te voir même si les circonstances ne sont pas réjouissantes, dit-il en s'asseyant sur un canapé en cuir.

Dimitrievitch y prit place à son tour.

– Je peux t'offrir un café ?

– Avec plaisir, le voyage a été agité.

Ils discutèrent de tout et de rien en attendant qu'on leur apporte le café. On frappa à la porte, une

femme en tailleur gris entra portant un plateau en argent chargé d'une cafetière et de tasses en porcelaine.

Elle servit les deux hommes avant de se retirer sans bruit. Ils restèrent silencieux pendant un moment, savourant le breuvage brûlant.

Puis le Consul demanda des nouvelles de Koutsenkov.

– Les médecins sont pessimistes, il ne passera probablement pas la nuit, soupira Golovine. Je me suis laissé dire que tu avais rencontré quelqu'un à New York ?

Dimitrievitch leva un sourcil et secoua la tête.

– Romanov ? demanda-t-il en souriant.

– Il ne m’a dit que du bien de cette personne... en particulier que c’est une belle femme.

– C’est exact, elle est aussi très intelligente et cultivée.

– Est-elle au courant pour ton retour éventuel en Russie ? s’informa Golovine en reposant sa tasse.

– Oui, nous en avons parlé et elle est prête à venir vivre ici.

Le Président sembla satisfait de la réponse car il ajouta :

– Donc rien ne s’oppose à ta nomination ?

– Non, rien. Elle a fait plusieurs voyages à Moscou et St Petersburg ... elle s’intéresse beaucoup à l’Histoire de notre pays.

Golovine hocha la tête, il devait rencontrer les deux autres candidats mais sa décision était déjà prise. Ils discutèrent encore du poste de Ministre de la Justice, des responsabilités engendrées par la

fonction, des avantages aussi.

Puis le Président libéra son ami et tout en lui serrant la main :

– Tu auras ma décision définitive dans l'après-midi.

Les deux hommes se séparèrent.

Le Consul regagna l'appartement, il avait quelques heures à tuer. Il décida d'aller faire un tour dans les boutiques de luxe. Il déjeuna dans un petit restaurant qui ne payait pas de mine mais où le chef accomplissait de véritables prouesses avec des mets tout simples.



A quinze heures, la sonnerie de son téléphone retentit. Il décrocha, écouta le Président lui annoncer qu'il le nommait Ministre de la Justice.

— Quand peux-tu prendre tes fonctions ? demanda Golovine.

— Le temps de mettre mon remplaçant au courant de quelques dossiers en cours quatre ou cinq jours ?

— Bien, je vais nommer Arkady Tchernenko à ton poste.

— C'est un excellent choix, monsieur le Président ; répondit

Dimitrievitch.

– J’aimerais que tu passes à mon bureau, disons vers dix huit heures. Nous aurons un entretien avec le premier ministre Nesterov et nous dînerons ensemble.

– Bien à ce soir, Vladimir, et encore merci pour ta confiance.

Le Président raccrocha. Le futur Ministre respira un bon coup. C’était un grand honneur pour lui, qui avait toujours servi la Russie avec ferveur.

Il saisit son portable, changea d’avis. Il préférait annoncer la

nouvelle à Samantha de vive voix. Cela pouvait attendre un jour ou deux.

Il fit quelques achats dans une boutique du Goum, trouva une superbe robe de soirée rouge chez un grand couturier français. Puis il regagna le Kremlin en proie à une certaine excitation.

Il se doucha, se changea et se prépara à aller chez le Président. Un peu avant dix-huit heures, il se présenta au bureau de Golovine. Le secrétaire l'introduisit dans la grande pièce où le Président avait installé sa table de travail.

Le premier ministre se leva pour accueillir son futur collègue.

– Monsieur le Premier Ministre, salua Dimitrievitch en serrant la main tendue.

– Alexei, je suis heureux que vous vous joignez à nous, j'espère que nous ferons du bon travail ensemble.

Les trois hommes prirent place sur les canapés, Golovine servit de la vodka. Ils trinquèrent à l'avenir de la Russie ; tout compte fait Dimitrievitch se félicita d'avoir accepté un tel poste. Il se sentait bien dans son pays. Le fait que

Samantha vienne avec lui y était pour beaucoup. Il n'aurait jamais pu envisager un tel avenir s'il avait dû rentrer seul.

Ils dînèrent dans un salon attenant au bureau du Président ; l'alcool aidant ils passèrent une soirée très animée et Dimitrievitch quitta les deux hommes fort tard.

Il avait prévu de prendre le prochain vol pour New York, c'est-à-dire à peine trois heures plus tard. Il refit son bagage, avala un demi-litre de café. Puis il se fit conduire à Sheremetyevo, espérant que la neige n'empêcherait pas son

vol de décoller.

Une fois dans l'appareil, il demanda des boules Quiès et un masque à l'hôtesse. La classe luxe était quasiment complète. Il allongea son siège sitôt après le décollage et sombra dans le sommeil, en priant que des turbulences ne viennent le perturber.

Le vol se déroula sans anicroche et lorsque l'appareil se posa sur l'aéroport JFK, il se sentait en pleine forme et prêt à passer une nuit de folie avec Samantha.

Il montra son passeport

diplomatique, passa les contrôles en un temps record. Sa limousine attendait le long du trottoir. Il donna l'adresse du « Four Seasons » au chauffeur et se plongea dans la lecture des journaux. Le véhicule s'immobilisa enfin devant l'hôtel. A la réception il apprit que Miss McAlistair n'était pas rentrée.

– Je serai au bar, dit-il à la réceptionniste. Soyez gentille de l'en informer dès qu'elle arrivera.

– Bien, monsieur le Consul.

Il alla prendre place sur une banquette, commanda une vodka. Au bout d'une heure, il prit son

téléphone et appela Samantha, tomba sur sa messagerie.

– Sam, je suis rentré, je t’attends à ton hôtel.

Quelques minutes plus tard, son portable vibra.

– Bonsoir, je suis à mon appartement, je devais voir l’entrepreneur. Je te rejoins dans une demi-heure, ça va ?

– Oui, très bien.

Il raccrocha ; elle était optimiste, avec la circulation, elle ne serait certainement pas là dans l’heure. Contre toute attente, elle pénétra



dans le bar trente cinq minutes plus tard. Il se leva pour aller la rejoindre, l'embrassa sur la joue en lui prenant le bras.

– On dînera dans la chambre, tu veux bien ?

Elle le regarda en souriant. Le décalage horaire ne semblait avoir aucun effet sur lui. D'un autre côté, cela n'avait rien d'étonnant. Elle était persuadée qu'il possédait des « pouvoirs » dont elle n'avait même pas idée.

Sitôt la porte de la chambre refermée, il la prit dans les bras et l'embrassa avidement.

– Et bien, dit-elle en reprenant son souffle ; tu es certain d’avoir fait l’aller– retour New York–Moscou en si peu de temps ?

– Tout à fait, je suis un homme plein de ressources, tu devrais le savoir, maintenant.

Il l’entraîna sur le lit, la fit basculer et remonta sa jupe. Il aimait sentir sa peau au– dessus des bas. Il avait une sainte horreur de ces collants que portent la plupart des femmes. Comme les pantalons, cela n’avait rien de sexy.

Il déboutonna son chemisier,

mordilla un sein à travers la dentelle du soutien-gorge. Elle entreprit de le déshabiller, fébrile. Leurs vêtements atterrirent sur le sol, comme un vieux tas de chiffons.

Ils firent l'amour comme deux affamés, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des semaines.

Lorsqu'ils furent momentanément rassasiés, Dimitrievitch lui annonça sa nomination au poste de Koutsenkov.

– Tu viens toujours avec moi ?

– Oui.

– Bien, demain il faudra remplir

ta demande de visa. Tu pourras passer au Consulat dans la journée ?

– Plutôt vers dix-huit heures, après la séance à la Cour.

– D'accord, je t'enverrai la voiture.

# 16

Le verdict tomba en fin d'après-midi. Le jury avait refusé les circonstances atténuantes au proxénète.

Le Procureur Sandoval serra le poing, se retourna vers son assistante.

— Yes, on a fini par l'avoir, celui-là !

— Beau travail, monsieur ! rétorqua-t-elle en refermant le

dossier.

– Merci pour votre aide, Sam, que ferais-je sans vous ?

Samantha le regarda, elle ne lui avait pas encore parlé de son prochain départ.

– J’ai un rendez-vous important, commença-t-elle, mais je dois vous parler de quelque chose.

Un pressentiment saisit le Procureur.

– De quoi s’agit-il ?

– Nous en discuterons demain, si vous le voulez bien.

Elle enfila son manteau, salua son patron et sortit de la salle d'audience.

La limousine du Consulat stationnait devant le bâtiment. Samantha se dirigea vers la voiture. Sandoval la regarda monter dans le véhicule, perplexe.

Son assistante avait-elle fini par céder aux avances du Consul ? Il descendit les marches à son tour. Se pouvait-il qu'elle ait décidé de quitter son travail ? Il regagna sa voiture, monta dans le véhicule, intrigué.

La limousine se glissa non sans

mal dans le flot ininterrompu de véhicules qui roulaient pare-choc contre pare-choc.

Samantha s'adossa confortablement au dossier en cuir. La journée avait été longue. Elle ferma les yeux.

Lorsqu'ils parvinrent enfin dans la cour du Consulat, il s'était remis à neiger.

Grigori Kirilenko vint l'accueillir.

— Bonsoir, miss McAlistair, monsieur le Consul vous attend dans son bureau.



Elle le suivit à l'intérieur, admira la fresque qui ornait la montée d'escalier.

Ils prirent place dans l'ascenseur jusqu'au premier étage. Kirilenko frappa à une porte richement sculptée et fit entrer la jeune femme dans une pièce magnifique.

Un feu crépitait dans la cheminée monumentale. Le Consul se leva et l'invita à s'asseoir sur le canapé en cuir fauve.

Kirilenko s'était retiré, discrètement.

— Bonsoir, mon ange ; fit

Dimitrievitch en l'aidant à ôter son manteau. Il l'embrassa délicatement sur les lèvres, servit à boire et prit place à ses côtés. Il lui avait pris la main et comme à chaque fois, elle ressentit une sorte de bouillonnement intense.

On aurait dit qu'une fièvre de cheval l'habitait.

Elle rompit enfin le silence :

– Tu dois prendre tes fonctions à partir de quand ?

– Officiellement, en fin de semaine prochaine, tout dépend de l'état de santé de Koutsenkov.

– Et officieusement ?

– Je partirai probablement dimanche.

– Déjà ! s'exclamat-elle la voix enrouée par l'émotion.

Le Consul lui caressa le visage.

– Je sais, c'est précipité mais le Président a besoin de moi...

Elle hocha la tête, les évènements s'accéléraient. Elle but une gorgée de vodka, histoire de se donner contenance.

Dimitrievitch reposa son verre sur la table basse, l'attira à lui. Il

avait envie de la caresser, de sentir son corps vibrer sous le sien.

Il l'embrassa d'abord avec douceur, puis le baiser se fit plus intense, plus possessif.

Elle adorait ce mélange de tendresse et de violence. Ils firent l'amour sur le canapé, oubliant le monde extérieur ; restèrent de longues minutes, enlacés, le souffle court.

– Je me demande comment mon cœur n'a pas encore explosé ! fit-il en souriant.

– Je suis certaine qu’il est bien trop solide pour ça !

Ils se regardèrent un moment sans parler. Le Consul finit par dire : – Tu vas signer ta demande de visa, après nous irons dîner ; tu as pris ton passeport ?

– Oui.

Elle se leva chercher le document dans son sac pendant qu’il se rajustait, le lui tendit.

Il prit place derrière son bureau, saisit l’imprimé et nota le numéro de passeport avant de le photocopier. Puis il lui tendit

l'imprimé à signer.

– Demande de visa permanent ?  
s'étonna-t-elle.

Dimitrievitch leva un regard éberlué.

– Tu lis le russe ? demanda-t-il  
en contournant sa table de travail.

– Euh... oui.

Elle baissa les yeux sur le document, il se tenait tout près d'elle.

– Tu ne m'as jamais dit que tu parlais russe !

– Tu ne me l'as jamais demandé !

répliqua-t-elle. Je parle aussi français, espagnol et un peu japonais.

Décidément, elle l'étonnait chaque jour un peu plus.

Elle termina sa lecture, apposa la date et sa signature puis lui rendit les feuillets.

– Bien, nous allons dîner ?

Il rangea le précieux document dans sa mallette.

– Le dîner peut attendre.

Et il la renversa sur son bureau...

Dans la salle à manger, la table avait été dressée avec soin. Des bougies brûlaient dans des photophores ciselés. Le service en porcelaine blanche et or étincelait.

Samantha fit le tour de la table, admira les verres en cristal de Bohême.

Dimitrievitch servit du Champagne français.

On frappa discrètement à la porte. Une femme d'une soixantaine d'années, les cheveux tirés en un chignon strict entra.

– Merci, Magda. Samantha, je te



présente mon intendante, Magda Kourlikova, Samantha McAlistair.

La Russe salua la jeune femme, réservée.

– Je suis enchantée ; dit-elle dans un anglais approximatif.

L'Américaine répondit en russe, eut droit à un regard surpris.

Puis un sourire se dessina sur le visage de l'intendante. Elle fixa Samantha dans les yeux. Son patron aurait-il fait le bon choix, cette fois-ci ?

Elle jeta un coup d'œil au Consul, le salua et sortit de la

pièce. Dimitrievitch souleva le couvercle de la soupière, un délicieux fumet s'en échappa. Il servit une soupe épaisse.

– Une spécialité russe ?

– Non, une création de Magda.

Il lui raconta comment il avait engagé l'intendante, une dizaine d'années auparavant. Depuis elle l'avait suivi dans tous ses déménagements. Elle rentrerait en Russie avec lui.

Après le repas, ils s'installèrent dans un salon digne des plus grands palais russes. De riches tapis

d'Orient recouvraient le sol, des tables en bois précieux portaient une collection d'œufs de Fabergé, des matriochkas finement peintes. Une bibliothèque en merisier renfermait une collection de livres rares.

Dimitrievitch semblait avoir des goûts de luxe. Samantha jeta un coup d'œil aux livres exposés. Un ouvrage en particulier attira son attention. C'était un gros livre en cuir, une biographie de Catherine II de Russie.

Le Consul observait la jeune femme. Elle semblait

particulièrement intéressée par l'Histoire.

— C'était une femme extraordinaire, dit-elle en reposant l'ouvrage délicatement.

— Oui, une maîtresse femme.

Elle vint s'asseoir sur le canapé, il lui avait servi du thé, un parfum de fleurs s'échappait de la théière en fonte.

Elle se laissa aller contre le dossier, envahie par une douce torpeur. Ils burent en silence. Sandoval avait raison, Dimitrievitch était un homme

raffiné, intelligent ...

Il glissa une main sous la robe, faisant naître un frisson délicieux. Il l'attira à lui, l'embrassa avidement.

Comment faisait-il pour ne ressentir aucune fatigue, aucune baisse de régime ?

– Je suis fait ainsi, murmura-t-il à son oreille.

– Tu lis encore dans mes pensées, dit-elle d'un ton mécontent.

– Je suis désolé, mon ange.

– Tu peux lire dans l'esprit de

tout le monde en permanence ?

– Non, il faut que je me « connecte » sur la personne ; expliqua-t-il en dessinant des guillemets avec les doigts.

Elle le regarda, furieuse.

– Alors arrête de te « connecter » sur moi !

– Sam, je ne peux pas. C'est assez compliqué à expliquer...

– Essaie toujours, lui intimat-elle

Il prit une inspiration et se lança :

– Je peux lire les pensées des

gens à demande, si tu veux, je peux ne pas le faire. En ce qui te concerne, dès l'instant où un lien émotionnel s'est créé entre nous, j'ai été comme qui dirait « connecté » à toi.

Elle hocha la tête, cette « connexion » permanente la gênait. Enormément.

– Et tu lis dans mes pensées même si je suis loin de toi ?

– Non, il faut que nous soyons ensemble.

Cela ne lui plaisait pas du tout.

– J'aimerais rentrer à mon hôtel.

Elle se leva brusquement, sous le regard contrarié.

– Tu pourrais passer la nuit ici ; proposa-t-il.

– J’ai besoin de rester seule.

– Je vais te faire ramener.

Ils se séparèrent sur le perron du Consulat. Dimitrievitch avait l’air particulièrement mécontent. Elle monta dans la limousine, fit signe au chauffeur de rouler, sans un regard pour le Consul.



# 17

Une fois revenue dans sa chambre d'hôtel, Samantha se fit couler un bain. Elle avait besoin de réfléchir. Ce qu'elle venait d'apprendre sur Dimitrievitch la perturbait profondément.

Ses sentiments à son égard étaient contradictoires. Les « pouvoirs » du Consul la gênaient. Comment vivre avec un homme capable de lire la moindre de vos pensées, de deviner le moindre de

vos fantasmes ?

Elle se glissa dans l'eau chaude et parfumée, ferma les yeux. Un bruit la fit sursauter, elle prêta l'oreille, rien. Elle sortit néanmoins de la baignoire, enfila le peignoir de l'hôtel et fit le tour de la chambre.

Elle se coucha, voilà qu'elle entendait des bruits imaginaires !!!

Elle s'étira et s'endormit aussitôt.

Une main s'était faufilée entre ses cuisses. Dans son rêve, un inconnu la caressait doucement.

Elle remua dans son sommeil, se retourna et se heurta à quelqu'un. Complètement éveillée, elle laissa échapper un cri de surprise.

– Alexei, que fais-tu dans mon lit ?

– Mon ange, je pars dans quatre jours, mon successeur arrive demain, je n'aurais guère de temps à te consacrer.

Elle marmonna, prête à se rendormir. Il l'attira à lui, chercha sa bouche. Sa main se fit plus audacieuse, elle s'abandonna à la caresse.

Elle se réveilla à six heures du matin, il était parti. Elle jeta l'oreiller à travers la pièce dans un geste rageur. Elle devrait voir un thérapeute ; sa faiblesse vis à vis de lui, sa « dépendance » l'agaçaient. Elle avait toujours été maîtresse de sa vie, de ses sentiments. Aujourd'hui, elle ne dirigeait plus rien.

Elle se prépara en ruminant, commanda son petit-déjeuner. La Une du journal attira son attention :  
*« Un groupe de danseurs américains pris à partie à la fermeture d'une discothèque »*

*parisienne.* » Elle lut l'article, son visage se décomposait au fur et à mesure. Il y avait deux morts et deux blessés graves. Deux jeunes hommes mis à la porte de l'établissement étaient revenus pour tirer sur les Américains. Le nom des victimes n'était pas indiqué.

Elle saisit son portable, avait-elle conservé le numéro de ce policier français rencontré à Paris ? Elle fit défiler le répertoire, trouva ce qu'elle cherchait et appela la capitale française malgré l'heure. Les sonneries retentirent de l'autre côté de l'Atlantique.

On décrocha enfin.

– Jean ? Samantha McAlistair, désolée de vous réveiller.

– Ah mon Américaine préférée ! fit la voix endormie. Que puis-je pour vous ?

Elle lui parla de la fusillade, sentit ses jambes se dérober en entendant le nom des deux danseurs morts. Bobby était l'un d'eux.

Mourir pour avoir simplement dansé avec une fille. Et qui plus est dans un pays où la législation sur les armes à feu était draconienne !

Elle remercia le policier, coupa

la communication et alla accrocher la pancarte « ne pas déranger » à la porte. Elle appela sa secrétaire, elle irait au bureau plus tard, la mort de Bobby l'avait remuée. Ils avaient passé de supers moments ensemble.

Son portable vibra, elle jeta un coup d'œil au nom de l'appelant. Dimitrievitch, il n'avait qu'à laisser un message. Le bip de la messagerie retentit justement. Encore le Consul. Elle écouta, il organisait une petite réception le vendredi soir pour présenter son successeur. Il la « voulait » à ses

côtés.

Le mot « vouloir » lui déplut. Beaucoup. Elle décida de l'ignorer. A onze heures elle se prépara à sortir, le portable sonna à nouveau. Cette fois elle prit l'appel.

– Oui, Debby ?

– Monsieur le Procureur aimerait savoir si vous comptez venir ? demanda la secrétaire, inquiète.

– Je suis en route.

Elle raccrocha, le regard perdu sur le flot de véhicule incessant. Ils



étaient coincés dans un embouteillage monstre, elle décida de terminer à pieds, acheta une salade au snack du coin.

Sandoval discutait dans le couloir. La silhouette de son interlocuteur lui était familière. L'homme se retourna, lui adressa un sourire.

– Samantha, dit Sandoval en serrant la main de son assistante, Monsieur le Consul est passé nous inviter à sa réception de départ.

– Je ne savais pas le téléphone en panne à New York ! répliqua-t-elle.

Dimitrievitch la regarda fixement.

– En fait, j’avais à faire dans le quartier.

Le Procureur jeta un regard surpris à la jeune femme, quelle mouche l’avait piquée ?

– Je dois vous laisser, dit-il en abandonnant le couple.

– On peut parler dans ton bureau ?

Elle lui tourna le dos, passa la tête dans le bureau de sa secrétaire.

– Debby, soyez gentille, ne me

ne passez pas de communication pendant dix minutes.

– Bien, miss.

Samantha ouvrit la porte de son bureau, ôta son manteau sans un mot.

– Dix minutes ! C'est tout ce que tu m'accordes ? demanda le Consul l'air contrarié.

Elle lui fit face, le regard bleu acier la fixait. Elle chercha à détourner les yeux, elle se sentait comme un poisson pris au piège d'un filet. Il s'approcha enfin d'elle.

– Je ne voulais pas te réveiller ce matin ; fit-il en lui prenant le menton.

Il l’embrassa avec délicatesse.

– J’ai lu le journal, je suis désolé pour tes amis.

Il n’en dit pas plus. Le malaise qui l’avait saisie se dissipait.

– Merci.

Dimitrievitch hocha la tête.

– Tu as écouté mon message ?

– Oui.

– Et ?

– J’ai bien aimé le « je te veux à mes côtés » ; rétorqua-t-elle ironique.

– J’ai mal choisi mes mots, on dirait.

Elle garda le silence.

– Miss McAlistair, je serais très honoré de vous accueillir vendredi soir au Consulat.

Nettement mieux, pensa-t-elle.

– Si nous déjeunions ensemble ? proposa-t-il.

Elle jeta un coup d’œil à sa montre.

– J’ai une audience à quatorze heures.

– Je te ramènerai avant.

– Entendu.

Voilà qu’elle lui céda à nouveau.

Ils quittèrent le bâtiment de la Cour. Samantha l’entraîna dans un petit bistrot qui ne payait pas de mine. Une fois à l’intérieur, il fut agréablement surpris. L’ambiance était très cosy. Ils grimpèrent un escalier en colimaçon, la pièce du haut était encore déserte. Ils prirent place à une table en retrait, propice

aux têtes à tête.

Dimitrievitch lui prit la main par dessus la table.

– Je suis désolé si j’ai pu te froisser.

Elle le regarda sans mot dire, sa réaction n’était-elle pas excessive ?

Un serveur vint troubler leur quiétude, prit la commande et s’éclipsa. Samantha secoua la tête, elle avait déjà été confrontée à un homme macho jusqu’au bout des ongles. Elle ne tenait pas à retomber dans le même genre de situation.

– J’ai parfois du mal à ne pas donner d’ordre, s’excusait-il. Des réminiscences du temps où je commandais des troupes.

– Je ne suis pas ton soldat, encore moins ta chose ! Je refuse d’être considérée comme un objet ou une propriété !

Il sourit, embrassa la main qu’il tenait toujours.

– Tu n’es pas un objet, mon ange...ou alors, un très bel objet !

Elle le fusilla du regard, mais ses yeux souriaient.

Lorsqu’il la raccompagna, il était



treize heures à peine – Il n’y aurait pas un endroit où nous pourrions être un peu seuls ?

Elle fronça les sourcils, un câlin entre deux portes ?

Il y avait bien une pièce où les prévenus pouvaient se changer. Pas très confortable, mais à l’abri des regards. Elle prit les clés dans un tiroir.

– Suis-moi.

Elle l’entraîna dans le couloir, ils descendirent l’escalier menant à l’arrière du bâtiment. Le couloir était heureusement désert à cette

heure. Ils pénétrèrent dans une pièce sommairement meublée d'une table, de quatre chaises et d'une armoire. Elle tira le verrou. Le Consul l'attira à lui, s'empara de ses lèvres. Tels deux collégiens ils firent l'amour en vitesse, craignant d'être découverts. Ils rirent devant l'image qu'ils donneraient à toute personne pénétrant dans la pièce. Elle, la jupe retroussée à mi-cuisses, lui, le pantalon sur les chevilles.

Les médias s'en donneraient à cœur joie ; qu'un journaliste vienne à prendre en photo le Consul de

Russie en train de batifoler avec l'assistante du Procureur et c'était le scandale assuré.

Ils se rajustèrent en silence. Samantha déverrouilla la porte, risqua un coup d'œil dans le couloir. Personne. Ils sortirent rapidement et s'engagèrent dans l'étroit passage. Un bruit de voix les fit sursauter. Un avocat venait dans leur direction, accompagné de son client.

L'avocat salua le couple, se retourna sur son passage, intrigué.

– Ouf, on a eu chaud ! fit remarquer Dimitrievitch.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Ils se séparèrent devant la porte de son bureau ; il l'embrassa sur la joue et quitta l'immeuble.

Samantha remit de l'ordre dans sa chevelure, il lui restait un bon quart d'heure avant l'audience. Elle le mit à profit pour relire ses notes.

Ensuite elle rejoignit Sandoval ; il lui jeta un regard perplexe.

Elle semblait en colère après le Consul et une heure plus tard, elle était tout sourire.

Décidément, il avait une influence très particulière sur la

jeune femme.

Il se demanda s'ils n'avaient pas commis quelque acte que la morale réproouve dans un coin sombre. Il secoua la tête, il se faisait des films. Il imaginait mal le Consul en train de faire l'amour dans un recoin.

Si seulement il avait su...

# 18

La séance à la Cour se termina très tard. Samantha avait un message de l'entrepreneur ; il avait terminé de remettre à neuf la salle de séjour. Le magasin de meubles avait livré son nouveau mobilier.

Il était temps de regagner son appartement.

En sortant du bâtiment, elle héla un taxi, elle devait passer au « Four Seasons » Elle récupéra ses bagages, régla sa note et reprit le

taxi, impatiente de rentrer.

Le portier la salua avec un grand sourire.

– C'est un plaisir de vous revoir, miss.

Elle lui sourit, entra dans l'ascenseur. Elle n'avait remis les pieds chez elle qu'une seule fois depuis le « pétage de plombs » du Consul. Elle fit le tour de la pièce, les meubles avaient été montés et installés. Plus aucune trace de « l'ouragan ».

C'était moins chic mais tout aussi fonctionnel. Et de toute façon, elle

allait partir.

Elle défit ses bagages, téléphona à Susan.

– Je suis rentrée chez moi, lui dit-elle en se servant à boire. Tu es libre ce soir ?

– Oui, on se fait un chinois ?

– Si je passais chez « monsieur CHO » et je viens chez toi ?

– Ok, je t'attends.

Samantha raccrocha, tenta de joindre le Consul ; son téléphone était sur messagerie. Elle verrait plus tard.



Elle arriva chez son amie une heure plus tard. Elles s'installèrent sur le canapé pour dîner, discutèrent tout en dégustant la délicieuse cuisine chinoise.

Susan possédait un appartement dans Greenwich Village ; elle vivait là depuis la fin de ses études de droit. Samantha lui parla du Consul, de sa manière un peu cavalière de disparaître au milieu de la nuit.

Susan fit la moue, il se comportait plutôt en mufle.

– Et avec Grigori, ça se passe comment ?

– Quand il vient, il reste toute la nuit !

Samantha fit la grimace, elles se mirent à rire. Cela faisait du bien de se retrouver entre filles. Le portable de Samantha sonna. Elle l'ouvrit. Trois appels en absence.

– Aïe, je connais quelqu'un qui ne doit pas être content !

– Le Consul ? demanda Susan. Rappelle-le.

– Non, je ne suis pas à la disposition de Monsieur !

Elle jeta un coup d'œil à sa

montre, vingt deux heures.

– Je vais rentrer.

Elles s’embrassèrent et Samantha quitta l’appartement à la recherche d’un taxi. Elle s’emmitoufla dans son manteau, il faisait un froid glacial. Elle dut patienter de longues minutes avant d’en trouver un libre. A l’intérieur, le chauffage tournait à fond. Elle baissa la vitre. Un indien en turban baragouinait à la radio dans une langue inconnue. Il la déposa devant la Van Meer Tower une heure plus tard.

Hector, le portier, vint lui ouvrir la porte.

– Monsieur le Consul est passé plus tôt dans la soirée.

– Merci, Hector, a-t-il laissé un message ?

– Non, il est reparti assez mécontent.

Elle s'en doutait un peu. Elle le salua et pénétra dans l'ascenseur. Décidément, il avait le chic pour appeler quand elle n'était pas disponible.

Le voyant du répondeur clignotait, elle enfonça la touche de lecture.

– Samantha, je suis passé à ton hôtel, tu aurais pu m'avertir de ton départ... Rappelle-moi à n'importe quelle heure.

Clac, il avait raccroché. Elle souffla, elle mourrait d'envie de se coucher. Elle ôta ses vêtements, passa sous la douche. Au même instant, la sonnerie de l'interphone retentit dans l'entrée.

Elle s'enroula dans un drap de bains, laissa des traces humides sur le sol marbré.

– Oui, Hector ?

– Monsieur le Consul est dans

l'ascenseur ; fit le portier visiblement ennuyé.

– Merci.

Elle déverrouilla la porte, retourna sous la douche.

Le battant se referma avec bruit ; elle fit la grimace. Dimitrievitch pénétra dans la salle de bains, la vue du corps nu et ruisselant fit retomber une partie de sa colère.

Cette femme le rendait fou.

Il se déshabilla rapidement, se glissa dans la cabine de douche, les reins en feu. Il lui prit les hanches, la plaqua contre lui.

– Tu aurais pu prendre mes appels, fit-il d’une voix sèche.

– J’avais coupé mon portable, j’étais chez Susan. De toute façon, je ne pensais pas devoir être à ta disposition vingt quatre heures sur vingt quatre.

Une main quitta ses hanches, lui prit le cou et l’obligea à se contorsionner. Il plongea son regard dans les yeux verts. Le bleu acier était en train de virer au gris orage. Elle soutint le regard furieux ; ils se toisèrent en silence. Puis il s’adoucit, conscient qu’elle n’avait pas tout à fait tort.

– Je t’aime trop ! dit-il.

Elle resta muette ; il lui prit les lèvres dans un baiser passionné. Ils firent l’amour dans la cabine, appuyés à la paroi. Puis ils gagnèrent la chambre, enlacés.

Dimitrievitch quitta l’appartement à six heures du matin. Une dure journée attendait Samantha. Le procès d’un violeur multirécidiviste commençait.

Elle arriva tôt au bureau. Debby préparait le café pour le Procureur.

– Vous allez mieux, aujourd’hui ? demanda-t-elle en dévisageant



l'assistante.

– Oui, merci. Monsieur le Procureur est arrivé ?

– Pas encore.

Samantha pénétra dans son bureau, ôta son manteau et prit place derrière sa table de travail.

Debby entra à son tour, elle portait une tasse de thé brûlant. Elle déposa une dizaine de post-it sur le bureau et s'apprêtait à sortir.

– Dès que le patron sera là, prévenez-moi, je dois lui parler.

– Entendu.

Dix minutes plus tard, la sonnerie du téléphone retentit. Sandoval était arrivé.

Samantha alla frapper à sa porte. Il l'accueillit avec un sourire bienveillant.

– Je suis ravi de voir que vous allez mieux.

Il lui proposa un siège, elle prit place face à lui avant de dire : – Je vais prendre un congé sans solde.

Il accusa le coup, il avait vu juste.

– Vous comptez arrêter de travailler à quelle date ?

– D’ici quelques jours, le temps de mettre mon remplaçant au courant des dossiers en cours.

– Vous pensez reprendre votre poste un jour ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. Alexei m’a demandé de partir en Russie avec lui. J’ai accepté.

Sandoval scruta le visage de la jeune femme. Elle avait l’air vraiment très amoureuse. Il était désappointé par ce départ soudain mais d’un autre côté il était heureux pour elle.

– Je le rejoindrai à Moscou dès

que j'aurai mon visa, reprit-elle. Je pensais à Lowell comme remplaçant.

– C'est un excellent juriste, en effet. Je vais lui demander de venir vous voir.

Elle regagna son bureau, au passage elle informa Debby de son départ prochain. La secrétaire en eut les larmes aux yeux, elle aimait bien travailler avec l'assistante.

– Vous allez me manquer.

Samantha passa deux coups de fil. Un à l'avocat d'un petit dealer. Le jeune homme voulait bien

donner le nom de son fournisseur contre un allègement de sa peine. Le second à Maître Swanson, un vieux loup du barreau. Celui-ci défendait un type qui avait tiré sur un commerçant pour le dévaliser. Fort heureusement, l'épicier n'avait été que légèrement blessé.

Il voulait faire requalifier le chef d'accusation.

Samantha lui fixa un rendez-vous pour le lendemain matin. Elle voulait boucler ce dossier avant son départ.

A neuf heures, elle rejoignit le Procureur, ils étaient attendus à la Cour.

L'audience du jour s'annonçait particulièrement pénible. Le prévenu avait violé plusieurs fillettes d'une dizaine d'années.

Quelques années auparavant, il avait été condamné pour des attouchements sur mineures. Libéré pour bonne conduite, il était passé au viol.

Samantha avait horreur de ces dossiers.

# 19

Pendant les deux jours suivant, Samantha n'eut guère le loisir de souffler. La première journée d'audience avait été particulièrement pénible. La lecture de l'acte d'accusation avait fait frémir la salle.

Elle n'avait pas eu de nouvelles du Consul, son remplaçant avait dû arriver. Elle regagna son appartement le vendredi en milieu d'après-midi.

Dimitrievitch lui avait laissé un message sur son fixe, il lui enverrait la voiture à dix sept heures. Elle se changerait au Consulat.

Elle se doucha, se remaquilla avec soin ; puis attendit le chauffeur.

Le départ de Dimitrievitch approchait. Une sorte d'angoisse l'avait saisie.

Le portier l'informa de l'arrivée de la limousine ; elle prit l'ascenseur, salua Harry et sortit dans le froid.



Le chauffeur tenait la portière ouverte, elle se glissa sur la banquette, stressée.

La circulation était infernale, une fois de plus. Samantha se plongea dans la contemplation des immeubles, songeant que dans quelques jours elle ne les verrait plus. Elle adorait New York. Cette ville ne dormait jamais.

La limousine parvint enfin dans la cour du Consulat. Magda vint l'accueillir, sourire aux lèvres.

– Bonsoir, miss. C'est un plaisir

de vous revoir.

– Merci, Magda.

Les deux femmes prirent l'ascenseur, l'appartement privé occupait le second étage.

L'intendante la fit entrer dans une chambre somptueuse. Dimitrievitch vint à sa rencontre en smoking et nœud papillon, l'embrassa sur la joue. Il désigna un mannequin sur lequel attendait une magnifique robe rouge.

– Prépares-toi, mon ange, les invités ne vont pas tarder.

Il la laissa en compagnie de

Magda.

– Désirez-vous un peu d'aide ?

– Volontiers.

La jeune femme s'approcha du modèle en bois. La robe était faite d'un patchwork de tulle et de satin. Le buste était en satin et incrustations de dentelle, rouge également.

Elle l'enfila, prenant garde à ne pas poser les pieds sur le précieux tissu. On l'aurait dit faite pour elle.

Magda lui jeta un coup d'œil, admiratrice.

– Vous êtes magnifique, miss. Si je puis me permettre.

– La robe y est pour beaucoup.

Elle se parfuma, mit les clous en diamant et se prépara à rejoindre le Consul. C'était sa première soirée officielle avec lui. Elle sortit de l'ascenseur. Dimitrievitch reçut un coup au cœur. Il lui prit la main, murmura à son oreille : – Pour un peu, j'annulerais la réception pour t'avoir tout à moi !

Elle lui sourit, les premiers invités arrivaient. Le Maire de New York et son épouse serrèrent chaleureusement la main du Consul,

le premier magistrat de la ville embrassa la jeune femme sur la joue.

– Le rouge vous va à ravir, ma chère ; dit-il le regard coquin.

Le Procureur suivait, accompagné de madame. Il se pencha à l'oreille de Dimitrievitch, lui dit quelques mots de façon à n'être entendu de lui seul.

Lorsque tous les invités furent arrivés, le Consul prit Samantha par le bras, l'entraîna vers la salle à manger.

– Que t-a-t-il dit ? demanda-t-

elle curieuse.

– C'est une affaire entre lui et moi.

Il réclama le silence, présenta son successeur.

– New York me manquera, dit-il en conclusion. J'ai pu apprécier au cours de ces trois années, la totale collaboration avec les différents services de la Ville. Je souhaite que vous réserviez le même accueil à Monsieur Tchnernenko.

Le nouveau Consul prononça quelques mots. Il n'avait pas la

prestance de Dimitrievitch,  
néanmoins il avait l'air  
sympathique.

Les convives s'égayèrent dans la  
pièce, bavardant avec animation.  
Sandoval s'approcha de son  
assistante.

— Vous formez un très beau  
couple ; dit-il en lui prenant le bras.

— Qu'avez-vous dit au Consul,  
tout à l'heure ?

— Rien de spécial.

Elle le regarda, soupçonneuse.

— Je vous souhaite d'être

heureuse avec lui.

– Merci.

Il saisit deux flûtes de Champagne sur un plateau, trinqua avec la jeune femme. Il allait la regretter, au fil des années, il avait pu apprécier sa compétence, sa gentillesse et son sourire.

Les invités prirent place autour de la table. Samantha se retrouva en bout, face au Consul.

Dimitrievitch se leva, coupe de Champagne à la main

– J’aimerais porter un toast. Comme vous le savez, le Président



Golovine m'a nommé Ministre de la Justice. C'est un grand honneur pour moi. Mais je n'aurais jamais pris ce poste si une personne présente à cette table n'avait accepté de partir en Russie avec moi.

Il fixa Samantha dans les yeux, leva sa coupe et dit :

– Je souhaiterais remercier du fond du cœur Miss McAlistair.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle ; elle se sentit rougir, se leva à son tour et adressa un signe de tête au Consul.

Les conversations reprirent. Dimitrievitch lançait de fréquents coups d'œil à la jeune femme. Son voisin de table, un député d'un certain âge, l'avait accaparée. La fin du repas la sauva de ses bavardages.

Elle avait eu droit à ses parties de chasse avec un ancien président, à ses crises de goutte, sans compter ses nombreux mariages et divorces.

Le Consul vint la prendre par le bras, curieux de connaître la teneur de leur conversation ; d'ailleurs à sens unique.

Dans le grand salon, les serveurs

apportèrent café, thé et digestifs.

Samantha prit place à côté de la femme de Sandoval.

– J’ai appris dernièrement que vous étiez d’origine russe ?

– Oui, mon père était en effet de Moscou.

– Vous retournez souvent là-bas ?

– Hélas non, je n’ai plus guère de relation avec ma famille et mon mari est un homme très pris par son travail, comme vous le savez.

Elles discutèrent de la Russie, de la politique du Président Golovine.

Les premiers invités partirent vers onze heures. Dimitrievitch avait hâte de se retrouver avec Samantha.

Enfin seuls, il lui prit la main et l'entraîna dans la chambre. Il lui ôta la robe avec délicatesse. Dessous, elle portait une de ces guêpières en dentelle dont elle semblait raffoler et des bas sans porte-jarretelles.

Il la poussa doucement sur le lit, la retourna et l'obligea à s'agenouiller. Il la saisit par les hanches, écarta la dentelle du slip

et s'introduisit en elle.

Samantha laissa échapper un gémissement. Ils s'effondrèrent sur le lit, le souffle court.

Vers une heure du matin, alors qu'elle s'était endormie, il recommença à la caresser, insatiable. Sa main glissa sous les fesses de la jeune femme, cherchant son chemin dans l'étroit passage. Il prit un préservatif, l'enfila avant de la retourner sur le ventre.

– J'ai envie de toi comme ça ; murmura-t-il à son oreille.

Elle hocha la tête, le pria de faire

doucement.

Il l'embrassa dans le cou, tout en s'introduisant lentement, d'abord ; puis au fur à et à mesure que le muscle céda, il poussa plus fort, insensible aux suppliques de sa partenaire.

Une onde de jouissance parcourut leur corps à la vitesse de la lumière, les laissant sans voix pendant de longues minutes.

Samantha ferma les yeux, savourant ce plaisir intense. Pour leur dernière nuit ensemble avant son départ pour la Russie, il semblait décidé à ne lui laisser

aucun repos.

Ils se séparèrent enfin pour mieux se retrouver sous la douche.

– Tu n'en as jamais assez ?  
demanda-t-elle d'un air faussement irrité.

Le Consul eut ce sourire de carnassier, prêt à fondre sur une proie longtemps désirée.

– Non, pas quand je suis avec toi.

– Tu sais que tu vas devoir faire abstinence pendant quelques jours ?

– Oh oui, mais tu ne perds rien

pour attendre !

Ils firent à nouveau l'amour dans la cabine de douche, accrochés l'un à l'autre comme à une bouée de sauvetage.

Ils finirent par se rendormir. Il était quatre heures du matin.

Un bruit de moteur réveilla Samantha. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Six heures. Elle se frotta les yeux, il ne pouvait être si tôt.

Elle enfila un kimono en soie et se dirigea vers la fenêtre.

Un gros camion de déménagement manoeuvrait dans la



cour. Dimitrievitch discutait avec son chef de la sécurité. Les énormes caisses contenant les meubles précieux attendaient sur la terrasse.

Samantha se détourna, la tristesse lui étreignait le cœur. Dans quelques heures, il serait en route pour Moscou. Elle se recoucha, cherchant le sommeil. La fatigue eut finalement raison d'elle.

Elle se réveilla vers midi. Dimitrievitch était assis au bord du lit.

– Bonjour, mon ange ; dit-il en

déposant un baiser sur le front de la jeune femme. Tu veux déjeuner ?

Elle se rendit compte qu'elle mourrait de faim, s'étira en frôlant sa cuisse. L'invite était claire mais il devait régler quelques affaires courantes avant de prendre l'avion.

Il se pencha pour l'embrasser.

– Je dois te laisser, Magda va te servir dans la salle à manger. Passe à mon bureau avant de partir.

Elle acquiesça, le regarda sortir de la chambre, le cœur serré.

Une heure plus tard, ils se faisaient leurs adieux.

La limousine attendait devant le perron. Samantha grimpa à l'intérieur et quitta le Consulat après un dernier signe de la main.

## 20

Samantha regardait son appartement. Depuis qu'elle était rentrée, elle tournait en rond, désœuvrée. La sonnerie de son portable la sortit de sa torpeur. Le lieutenant Cahill s'excusa de la déranger le week-end.

– Nos experts ont découvert une empreinte dans l'appartement de Maller. Est-ce que le nom de Zuccharelli vous dit quelque chose ?

Elle réfléchit un instant, elle avait déjà vu ce nom, sans parvenir à se souvenir où.

– Vaguement, mais je ne sais plus trop...

– On va tâcher de mettre la main sur lui, je vous tiens au courant.

– Merci, lieutenant.

Elle raccrocha, pensive. Ce nom lui était familier. Elle ressortit le dossier Bartoli, le feuilleta. Elle allait abandonner lorsqu'un mémo attira son attention.

Quelqu'un avait noté le témoignage d'une serveuse de bar. Il y était question d'un certain Tony Zuccharelli. Elle saisit son portable, composa le numéro du policier.

– Je crois que je tiens quelque chose, dit-elle sans préambule. Elle lui parla du mémo, lui donna le nom de la fille ainsi que l'adresse du bar où elle travaillait.

– Merci, je vais aller la voir.

Samantha décida de reprendre ses notes, relut les résumés d'audience. Elle avait pu laisser passer autre chose.

Au bout d'une heure, elle dut se rendre à l'évidence. Rien.

Découragée, elle referma l'épais dossier.

Elle n'avait pas eu de nouvelles de Malory, lui passa un coup de fil.

– Agent Malory.

– Robert, c'est Sam.

– Salut la belle, je n'ai encore rien trouvé, fit l'agent. Tous ceux sur qui j'ai enquêté sont cleans. Il me reste Debby Duncan, Arthur Lowell et toi !

– Debby ? Elle travaille avec

moi depuis des années !

– Justement, elle est au courant de tous tes dossiers. Je vais commencer par elle.

Samantha réfléchissait. Debby avait-elle besoin d'argent ? Elle ne pouvait imaginer sa secrétaire en train de vendre des informations à cette pourriture de Bartoli. Pas elle !

Quant à Lowell, il n'avait jamais travaillé sur ce dossier, ni eu accès à un quelconque document s'y rapportant.

Et toi ? avait dit Malory ? Il ne



manquait pas d'humour celui-là. Elle avait beau y penser, elle ne voyait pas Debby dans le rôle de la taupe. En tout cas, elle priait pour que ce ne soit elle.

Elle finit par abandonner le dossier, le rangea dans sa mallette. Puis elle décida d'aller faire un tour au Met. En route, elle téléphona à Susan, tomba sur sa messagerie.

– Salut la belle, tu es libre ce soir ? On pourrait se faire une soirée entre filles ? Rappelle-moi.

Elle raccrocha ; elle n'avait pas envie de rester seule à déprimer.

Dans le musée régnait un brouhaha inhabituel. Elle déambula au hasard des salles, finit par renoncer.

Elle sortit sur le trottoir. Son portable bipa. Susan.

– Oui ? tu as des projets pour ce soir ?

– Non, Grigori doit rester au Consulat. On pourrait aller en boîte ? On dîne chinois d'abord ?

– Entendu, on se retrouve aux « Trois Mandarins »?

– Ok, on dit dix neuf heures ? Je m'occupe de réserver.

Samantha jeta un coup d'œil à sa montre. Elle avait du temps à tuer. Elle décida d'aller faire les boutiques. Sur la 5<sup>e</sup> Avenue, elle acheta une robe en dentelle noire, quasi transparente.

Puis se souvint d'un magasin de dessous coquins, non loin de là. Elle trouva une robe en cuir, sexy en diable. A réserver aux soirées privées.

Chez un chausseur italien, elle dénicha une paire de cuissardes en cuir, aux talons vertigineux.

Idéales pour porter avec la robe.

Elle sortit de la boutique ravie de ses emplettes et fit signe à un taxi. Elle devait encore passer chez elle. Le véhicule la déposa devant son immeuble vingt minutes plus tard. Elle s'engouffra dans l'ascenseur. Arrivée dans le penthouse, elle déposa ses encombrants paquets et fila sous la douche. Elle venait à peine d'enfiler son peignoir que la sonnerie de l'interphone résonnait dans l'entrée.

Harry, le portier de jour, s'excusa.

– Désolé de vous déranger, Monsieur le Consul est en train de monter.

– Merci.

Elle déverrouilla la porte blindée, surprise. Elle ne s'attendait pas à le revoir avant son départ. Elle s'effaça pour le laisser entrer.

– J'avais envie de te voir avant mon vol ; dit-il sourire aux lèvres.

– Tu décolles à quelle heure ?

– Quatre heures.

Elle fit la moue, il n'allait pas

rester longtemps. Il la plaqua contre le battant de chêne, l'embrassa.

Le Consul dénoua la ceinture du peignoir, caressa ce corps qui le mettait dans tous ses états. Ils firent l'amour debout ; elle, cramponnée aux épaules viriles, lui, le pantalon sur les chevilles. Ils restèrent de longues minutes ainsi, les yeux clos, le cœur battant à tout rompre.

Dimitrievitch aurait voulu ne jamais rompre cette étreinte. Il se retira doucement, déposa un baiser sur la joue de la jeune femme.

– Je dois partir, j'ai un repas ce soir et je dois voir certains dossiers

avec mon successeur.

Elle hocha la tête, elle avait horreur des adieux.

Il lui prit le visage à deux mains.

– Je m’occupe de ton visa dès lundi ; Ça ne devrait pas être long. Je t’appelle dans la semaine.

Il quitta l’appartement après un dernier baiser. Le portable de Samantha sonnait. Elle décrocha. Susan.

– Je serai un peu en retard, lui dit-elle.

– Pas de problème, la table est

réservée. Bises.

Samantha retourna sous la douche, les larmes aux yeux. Elle se prépara rapidement, passa une robe et des bottes.

La visite éclair du Consul l'avait perturbée. Elle aurait préféré rester sur leur nuit d'amour au Consulat. Elle quitta enfin l'immeuble sous le regard curieux du portier. Harry héla un taxi, scrutant la jeune femme. Elle a un air bizarre ; se dit-il en ouvrant la portière. Le Consul était reparti un quart d'heure après son arrivée. Une dispute ? Il regagna son comptoir. Ces deux-là



avaient une drôle de relation.

Samantha arriva aux «Trois Mandarins » avec une bonne demi heure de retard.

– Et bien, toi qui es toujours ponctuelle !

– J’ai eu une visite impromptue, désolée.

Susan hocha la tête.

– Un dernier petit coup avant de partir ?

– Suz ! s’indigna son amie en riant. Tu as de ces expressions !

– Quoi ? Il faut appeler un chat,

un chat, non ?

Samantha haussa les épaules. Son amie pouvait parfois utiliser un vocabulaire trivial peu en accord avec son statut de grande avocate.

– Et ce n'était pas ça ? Insista Susan.

– Si, répliqua Samantha en soupirant.

Elles trinquèrent aux célibataires d'un soir, commandèrent leur dîner en devisant gaiement, en songeant à leurs hommes. Au destin qui avait mis les deux Russes sur leur route.

Elles restèrent silencieuses

pendant quelques minutes, chacune perdue dans ses pensées.

– Dans combien de temps penses-tu avoir ton visa ? demanda l’avocate en revenant sur terre.

– Une huitaine de jours, Alexei le fera certainement signer au Président Golovine. Ils sont très amis.

– Tu vas me manquer, soupira son amie.

– Grigori ne part pas ? S’étonna Samantha en fronçant les sourcils.

– Pas dans l’immédiat.

Les deux femmes se regardèrent en silence.

– Dans un sens, c'est bien pour toi.

– Et toi, ça ne te fait pas peur de partir vivre en Russie ? demanda Susan.

– Non, je connais déjà le pays, j'en parle la langue. C'est vrai que j'aurai moins de mal à m'y adapter que toi.

Susan hocha la tête, elle avait bien l'intention de convaincre Grigori de renoncer à quitter à New York.

Elles terminèrent leur repas en devisant de choses et d'autres, réglèrent la note et sortirent à la recherche d'un taxi. Elles avaient décidé de se rendre au «Stardhust » une nouvelle boîte banchée. Susan avait défendu le propriétaire accusé d'avoir versé des pots de vin pour obtenir l'autorisation d'ouvrir.

Le patron avait été innocenté et depuis avait proposé à Susan d'entrer gratuitement. Un videur bodybuildé leur adressa un grand sourire avant de leur ouvrir une porte peinte en rouge.

La musique assourdissante les

saisit dès le palier, elles laissèrent leurs manteaux au vestiaire, descendirent un escalier recouvert de moquette également rouge.

Des jeunes se trémoussaient au son de Rihanna. Elles se frayèrent un chemin jusqu'au bar. La boîte était bondée. Elles renoncèrent à trouver une table et s'installèrent sur des tabourets au comptoir.

Le propriétaire vint saluer l'avocate, serra la main de Samantha, un peu trop longtemps à son goût. L'homme ne lui plaisait pas, elle se demanda s'il n'avait pas réellement versé les fameux

pots de vin.

Déformation professionnelle ! se dit-elle. Je vois le mal partout !

Elle gagna la piste de danse, laissant Susan aux prises avec son client. Elle se mêla aux danseurs, pensant soudain à Bobby. Elle avait envoyé ses condoléances à sa mère, avait préféré ne pas se rendre aux obsèques.

Susan la rejoignit enfin.

– Ouf ! J’ai réussi à m’en débarrasser ! cria-t-elle pour couvrir la musique.

– Il ne me plaît pas ton type !

rétorqua Samantha en faisant la grimace.

– A moi non plus ! C’est juste un client.

Elles dansèrent jusqu’à l’aube, prises par l’ambiance survoltée. Au petit matin, Samantha lui proposa de venir dormir chez elle. Elles prirent un taxi, rentrèrent à la Van Meer Tower et s’effondrèrent tout habillées sur le lit. D’où elles émergèrent à midi, la bouche pâteuse.

– Je crois qu’un bon café ne me ferait pas de mal ! fit Susan.



– D’abord une bonne douche et je m’occupe de ton café.

Samantha passa dans la salle de bains, ôta ses vêtements avant de se glisser sous l’eau chaude. Elle savoura la caresse de l’eau sur son corps. Le visage de Dimitrievitch se matérialisa. Elle sentit ses mains sur sa peau, ferma les yeux un instant puis le chassa de son esprit. A cette heure, il devait être très loin de New York.

Elle passa un peignoir, laissa la place à Susan, et se rendit dans la cuisine.

Dans le réfrigérateur, elle trouva

de quoi faire une grosse salade, sortit des steaks du congélateur. Elles déjeunèrent dans la cuisine puis Susan quitta l'appartement. Elle avait hâte de retrouver Kirilenko.

Samantha, restée seule, s'installa devant la télévision. Elle se dit qu'elle pourrait aller faire un tour dans Central Park. Ce serait sans doute mieux que de se morfondre dans son appartement.

# 21

Le lundi matin, Samantha arriva tôt au bureau. Elle voulait boucler certains dossiers avant son départ.

Sitôt passé le palier du deuxième étage, elle fut saisie d'un pressentiment. Un policier se tenait devant la porte menant aux services du Procureur.

– On ne passe pas ; fit-il en levant une main.

– C'est bon, sergent, miss

McAlistair peut entrer.

Le lieutenant Cahill vint serrer la main de la jeune femme.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète.

– Suivez-moi.

Le policier conduisit la jeune femme jusqu'au bureau de sa secrétaire. Des agents en uniforme fouillaient la pièce. Debby était absente.

– J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, votre secrétaire a été assassinée dans son appartement.

Samantha s'appuya à la paroi vitrée, abasourdie. Elle respirait lentement, blanche comme un linge.

– Ça va aller ? demanda Cahill.

Elle secoua la tête.

– Comment est-elle morte ?

– Deux balles dans la tête, ça ressemble fort à une exécution.

Samantha repensa à sa dernière conversation avec l'agent Malory. Devait-elle parler de son enquête au policier ?

– Voulez-vous venir dans mon bureau ? demanda-t-elle à Cahill.

Ils pénétrèrent dans la pièce ; elle lui parla des soupçons qui portaient sur l'équipe de Sandoval. Des recherches entreprises par l'agent du FBI. Cahill hocha la tête, la piste de la secrétaire semblait être la bonne.

Samantha n'y croyait pas et pourtant les derniers événements allaient dans ce sens.

– Je vais contacter mon ami au FBI, voir s'il a pu apprendre quelque chose qui confirme cette hypothèse.

– Je suis désolé pour votre secrétaire. Le Procureur a été

prévenu, il ne devrait pas tarder.

– Vous avez des pistes ?

– Pas encore, les experts de la police scientifique sont en train de passer son appartement au peigne fin.

Samantha pensa soudain au petit Jack.

– Et son fils ?

– Il va bien, il dormait dans sa chambre. Les services sociaux se sont occupés de lui, elle avait une sœur, je l'ai contactée.

Ils se serrèrent la main. Samantha

s'assit derrière son bureau, les yeux dans le vide. Elle finit par se reprendre, appela l'agent Malory.

– Salut, c'est Sam. Tu avais raison au sujet de Debby, elle a été tuée cette nuit chez elle, de deux balles.

Elle entendit l'agent souffler.

– Je comptais te téléphoner, j'ai découvert un compte épargne au nom de Jack Duncan.

– C'est son fils, il a dix huit mois ! il y a beaucoup sur ce compte ?

– A peu près cinquante mille dollars ! des versements en



espèces, intraquables.

Samantha fixa le ciel, qui aurait pu imaginer une telle chose. Debby?

– Je te remercie, Robert. Je n'en reviens pas, comme quoi on croit connaître les gens !

– Désolé ma belle, tu me dois un dîner !

– Faudra voir ça rapidement, je pars en Russie d'ici quelques jours.

Malory resta silencieux quelques secondes, le temps de digérer l'information.

– Sam, tu es sûre de ce que tu fais ? Ce type n'est pas net !

– T'inquiète, tout va bien.

Elle le remercia à nouveau, raccrocha.

Si tu savais ! se dit-elle.

Le Procureur était arrivé. Elle le rejoignit dans son bureau. Il était consterné. Il leva les yeux sur son assistante, secoua la tête.

– Vous y croyez vous à cette histoire ?

Elle lui relata sa conversation avec l'agent du FBI. Aucun doute

n'était permis.

– Tout de même, reprit Sandoval. Je n'aurais jamais pensé à elle ! Elle avait besoin d'argent ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Debby ne s'était jamais confiée à elle, elle ne lui avait jamais posé de questions.

Les policiers avaient fini d'emballer les affaires personnelles de Debby dans un carton. Ils quittèrent les lieux, le lieutenant Cahill salua le Procureur tout en lui promettant de faire son possible pour retrouver l'assassin de la jeune femme.

Sandoval réunit le reste de son équipe et les informa de la situation. Ils eurent tous la même réaction incrédule.

Samantha convoqua son remplaçant dans son bureau, elle voulait en terminer au plus vite.

– Je suis désolé pour votre secrétaire, dit-il en s’asseyant face à elle. Je ne la connaissais pas bien, elle avait l’air sympa.

– Oui, comme quoi.

Ella avait dressé la liste des dossiers en cours. Ils les passèrent en revue. Elle avait gardé celui de

Bartoli pour la fin.

– Freddy Bartoli, fit-elle en tendant l'épaisse chemise à Lowell. Trafic de drogue, proxénétisme, corruption, meurtre. Toute la panoplie. Debby était sa taupe apparemment. Il pourrait avoir commandité son meurtre. Maintenant c'est à vous de jouer...

Le nouvel assistant du Procureur saisit le dossier, le regarda avec dégoût. Il allait avoir du pain sur la planche.

– Merci du cadeau ! fit-il en soupirant.

– J’espère que vous le coincerez, ce salaud ! Bon courage.

Après le départ de Lowell, Samantha se mit à emballer ses affaires personnelles. La fin d’après-midi lui apporta une nouvelle intéressante. Les balles qui avaient tuées Debby correspondaient à celles trouvées dans le corps de Maller.

Restait à prouver qu’elles avaient été tirées par la même arme et mettre la main sur le tueur.

Un coursier apporta le dossier établi par l’agent Malory ; elle le porta directement à Sandoval.

Désormais tout cela ne la concernait plus.

– Je crois que j’ai besoin d’un verre, fit-elle en s’asseyant.

– Moi aussi.

Le Procureur ouvrit un mini bar et sortit une bouteille de vodka.

Elle le regarda surprise.

– J’ai cru comprendre que vous aimiez ça ? Moi j’y trouve un drôle de goût.

Il la servit, se versa une rasade de whisky.

– Avez-vous fixé votre date de

départ ?

– J’attends mon visa, c’est une affaire de quelques jours.

Sandoval hocha la tête.

– Vous allez me manquer, Sam. J’ai vraiment apprécié notre collaboration.

– Merci, patron, moi aussi.

Ils burent en silence puis la sonnerie du téléphone retentit. Samantha quitta le Procureur. Elle allait rentrer chez elle et commencer ses bagages. Elle ne pouvait rien faire de plus au bureau.



Harry, le portier de jour vint au devant d'elle, affolé.

– Miss McAlistair, vous déménagez ?

– Effectivement, pourquoi ?

– Un camion de déménagement a livré d'énormes caisses métalliques, je les ai fait descendre au sous-sol.

Il lui tendit une enveloppe.

– Il y avait ceci avec.

Elle décacheta le pli, en sortit une carte de visite au nom de Alexei Vladimir Dimitrievitch, et

lut le message en cyrillique.

Elle sourit sous le regard intrigué du portier.

– Descendons voir ces malles.

Ils prirent le monte-charge ; dans un box vide, elle découvrit une douzaine d'énormes malles kaki portant des inscriptions en russe.

Le portier n'osait poser la question qui lui brûlait les lèvres. Elle eut pitié de lui, dit : – Je pars en Russie.

Harry ouvrit la bouche, le referma.

– Vous partez avec Monsieur le Consul ?

– Il est déjà à Moscou, je le rejoindrai dans quelques jours.

– Et bien pour une surprise ! Je vais vous regretter, vous étiez une habitante adorable, miss.

– Merci, vous me manquerez aussi.

Elle regagna le penthouse, relut la carte. Le visa était signé, il le faisait passer par la valise diplomatique. Un avion cargo serait à sa disposition le vendredi matin. Les malles seraient chargées à bord

d'un camion le jeudi très tôt. La voiture du Consulat la conduirait directement au hangar où stationnerait l'avion. Il s'était arrangé pour qu'elle ne passe pas par l'embarquement normal.

Elle ouvrit son dressing, finalement les douze caisses ne seraient pas de trop.

La sonnerie de son portable interrompit ses réflexions. Un avocat avait vu son annonce sur le site Internet du Ministère de la Justice, était intéressé par l'appartement. Elle lui proposa de venir immédiatement.

– Je peux être chez vous dans une demi-heure.

– Parfait je vous attends.

Les évènements se précipitaient. Il lui faudrait bien deux jours pour tout emballer, elle appellerait le bureau pour prévenir de son absence.

Lorsqu'elle ouvrit à l'avocat, elle le trouva d'emblée sympathique. Il fit le tour du penthouse, demanda à quelle date il serait disponible.

– Dès samedi.

– Bien, c'est parfait pour moi.

Pouvons-nous régler les formalités dès aujourd'hui ?

Il ne discuta pas le loyer, versa le chèque de caution. Samantha lui offrit un verre.

– C'est un très bel appartement, vraiment.

– Je vais vous laisser un double des clés, je laisserai l'autre trousseau au concierge.

Ils se serrèrent la main. Lui restait à tenir son engagement auprès de l'agent Malory. Elle l'appela.

– Tu es libre ce soir ? demanda-

t-elle dès qu'elle l'eut au bout du fil.

– Je suis à Washington.

– Dommage, je pars vendredi.

– Je ne serai pas rentré. Tant pis, ce sera pour une autre fois.. Fais attention à toi, là-bas.

Ils raccrochèrent. Elle se fit livrer des plats chinois, s'attaqua au rangement de ses vêtements. Dimitrievitch lui manquait déjà. Quatre jours de séparation, ce n'était pourtant pas le bout du monde. Elle avait hâte d'être à vendredi, comme une collégienne

amoureuse pour la première fois.

Elle sortit ses croquis du placard, regarda ses robes, rebutée par la tâche.

Le téléphone sonna.  
Dimitrievitch.

– Tu passeras au Consulat avec ton passeport, j’ai prévenu Grigori.

– J’irai demain, je suppose que j’ai bénéficié d’un traitement de faveur ? demanda-t-elle.

– Oui, et ça va te coûter très cher, tu peux me croire ! répliqua-t-il en riant.



– Je l’espère bien !

– Je t’attends avec impatience,  
mon ange ! Je t’embrasse.

Ils raccrochèrent. Samantha regardait son appareil sans le voir.

Elle se coucha enfin, demain la journée serait longue. Elle prit un somnifère et sombra dans un sommeil sans rêve.

## 22

Un coursier livra une enveloppe à son bureau, deux jours plus tard. Elle la décacheta, fébrile, en sortit le précieux visa. Il était signé de la main du Président Golovine en personne.

Elle devait se présenter au Consulat avec son passeport. Elle enfila son manteau, prévint le Procureur qu'elle s'absentait deux heures.

Un taxi déposait un client devant

la Cour, elle s'engouffra à l'intérieur. Elle tremblait d'excitation. Le chauffeur stoppa une demi-heure plus tard devant le perron du Consulat russe. Grigori Kirilenko valida le document, tamponna son passeport et lui conseilla de toujours les garder ensemble.

– Je vous souhaite de vous plaire en Russie.

Elle le remercia et quitta le bâtiment, le cœur battant.

Sitôt rentrée à son bureau, elle alla trouver son patron.

– Je dois m’absenter pour le reste de la journée ; mes affaires partent jeudi matin, je dois faire mes malles.

Sandoval soupira. Son assistante était sur le départ. Et impatiente, apparemment.

– Bien, je ne pense pas avoir besoin de vous.

Elle le salua d’un signe de tête, jeta un dernier coup d’œil à sa table de travail. Demain serait sans doute la journée la plus difficile.

Elle héla un taxi, s’adossa à la

banquette. Son cœur battait la chamade. Arrivée dans son immeuble, elle s'adressa au portier.

– Voulez-vous bien mettre les malles dans le monte-charge, s'il vous plaît, Harry.

– C'est bientôt le départ, miss ?

– Vendredi.

– Je m'en occupe tout de suite.

Lorsque toutes les cantines furent dans son appartement, elle ouvrit grand les portes du dressing et s'attela à la tâche. Elle fit une pause à dix neuf heures, se prépara un sachet de nouilles chinoises et un

thé. Puis elle se remit au travail. La fatigue la gagnait. Elle soupira, ce n'était pas le moment de faiblir.

A onze heures du soir, elle finit par abandonner et se coucha.

Un téléphone sonnait, elle grogna. C'était sans doute un rêve. La sonnerie insistait ; elle ouvrit un œil. Trois heures du matin. Elle finit par décrocher, prête à incendier le malotru qui l'appelait en pleine nuit.

— Sam, mon ange, désolé de te réveiller ; fit la voix de Dimitrievitch.

– As-tu une idée de l’heure qu’il est ici ?

– A peu près trois heures ?

Elle ne répondit pas ; se cala dans les oreillers, parfaitement réveillée.

– Je dois m’absenter de Moscou, j’ai quelques instructions à te donner, mon ange.

– Ok, je t’écoute.

– La voiture du Consulat passera te prendre à six heures, vendredi matin. Elle te conduira directement à La Guardia.

Elle s'étonna de ne pas décoller de JFK.

– C'est un avion cargo militaire, pas très confortable, je le reconnais. Tes malles voyageront avec toi.

– Je ne passe pas par l'embarquement normal ?

– Non, il y aura une dizaine de soldats à bord, le voyage risque d'être bruyant ; je me suis arrangé pour que l'on rajoute un siège pour toi.

Elle apprécia sa sollicitude, demanda :



– Comment as-tu fait ?

– Un ami me devait un service.

– Bien, quel temps fait-il à Moscou ?

– Très froid, il a beaucoup neigé. Je dois y aller, je t’embrasse ; à vendredi soir.

– Entendu.

Il avait raccroché. Elle regarda son réveil, elle ne se rendormirait plus, maintenant. Elle se leva, erra dans l’appartement. Le camion venait chercher les malles à huit heures. Elle fit un dernier tour dans le dressing. Il était vide.

A l'heure pile, le gros véhicule se gara devant la Van Meer Tower.

Le portier déverrouilla le monte-charge. Une heure plus tard, ils en avaient terminé avec le chargement. Le camion repartit.

Samantha se fit du thé, déjeuna l'angoisse au ventre.

A dix heures, elle pénétra pour la dernière fois dans son bureau. Elle avait prévu de faire du classement et de passer le relais à Lowell. Elle téléphona au lieutenant Cahill, il n'avait rien de nouveau. Elle l'informa de son départ – Contactez Arthur Lowell pour tous mes

dossiers, désormais.

– Bien.

Ils raccrochèrent. Samantha se rendit dans le bureau du Procureur.

– Bonjour, Sam, comment allez-vous ?

– Bonjour, patron, ça va. Je prends l'avion demain matin.

Il ouvrit la bouche ; la referma de surprise.

– Déjà !

– Cela s'est fait plus vite que prévu.

Il hocha la tête ; ce Dimitrievitch était un homme pressé, décidément.

– Vous allez me manquer ; j’espère sincèrement que vous serez heureuse.

– Merci. Je viens d’appeler Cahill, ils n’ont toujours pas mis la main sur ce Zuccharrelli.

– Je me demande si j’arriverai un jour à boucler le dossier Bartoli ; soupira Sandoval.

– Je le souhaite de tout cœur, patron.

La sonnerie du téléphone les interrompit; Sam regagna son

bureau. Elle avait emballé ses affaires personnelles. Il lui restait quelques documents inutiles à détruire, ce qu'elle fit.

Dans l'après-midi, elle alla faire un tour au Met, saluer le conservateur.

— Samantha, vous partez en Russie ? S'étonna Fairbanks ; c'est une agréable surprise !

— Oui, je n'aurais pas imaginé un tel dénouement.

Ils s'embrassèrent comme deux vieux amis. Elle sortit du musée avec un pincement au cœur. Elle

adorait déambuler dans ses salles d'exposition. Le Metropolitan était son préféré.

Elle fit mentalement le tour de ses obligations avant de quitter New York ; elle voulait faire un petit pot de départ.

Elle se fit conduire chez un caviste, commanda du Champagne français et des petits fours.

L'homme lui promit de livrer le tout au bureau du Procureur pour dix sept heures.

Lorsqu'elle revint à son bureau,

Lowell était assis à sa table de travail.

– Euh, je suis navré, Monsieur le Procureur m'a dit que je pouvais m'installer ici.

– Pas de problème, je vais dans le bureau de Debby, si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Elle s'assit derrière le bureau vide, les affaires de la jeune femme avaient été remises à sa sœur. Cette dernière avait déposé une demande d'adoption pour le petit Jack. Sandoval s'était chargé d'appeler le Juge des familles afin de faire accélérer la procédure.

A dix sept heures, la table était dressée dans la salle de réunion. Sandoval prononça quelques mots et remit un paquet à la jeune femme. Elle secoua la tête, l'ouvrit et éclata de rire.

– Une chapka en fourrure ! Cela va m'être très utile, il paraît qu'il a beaucoup neigé à Moscou.

Elle enfila le chapeau, avec ses mèches blondes, on aurait pu la prendre pour une Russe.

Ils trinquèrent, Sandoval avait la larme à l'œil. Elle le remercia une nouvelle fois pour ces années où



elle avait tant appris. Il avait été un patron formidable.

A dix huit heures, elle s'éclipsa discrètement, elle avait horreur des adieux.

Elle passa sa dernière soirée à New York avec Susan.

Elles s'étaient donné rendez-vous chez « Monsieur Cho » Susan était tout émue, elle pleura durant une bonne partie du dîner.

– Arrêtes un peu, je ne pars pas au bout du monde. Et puis, vous viendrez nous voir.

– Je le sais bien !

Samantha secoua la tête, son amie était une indécrottable sentimentale. Elles terminèrent leur repas, sortirent du restaurant. Les passants regardaient ces deux femmes enlacées sur le trottoir, surpris.

Elles se séparèrent enfin. Susan monta dans un taxi, les yeux rouges. Samantha regagna la Van Meer Tower pour sa dernière nuit.

Hector vint à sa rencontre.

– J’ai appris que vous partiez demain matin ?

– C'est exact.

– Vous me manquerez, Miss.

– Vous aussi, Hector, bonsoir ;  
portez-vous bien.

Elle lui serra la main, elle n'avait eu qu'à se féliciter des bonnes relations avec les deux portiers de l'immeuble. Elle pénétra dans le penthouse, la vue sur Central Park allait lui manquer. Elle fit un dernier tour d'horizon, alla se coucher et mit le réveil à trois heures du matin.

Elle dormit peu, angoissée et excitée à la fois. Lorsque le

carillon de l'interphone résonna dans l'entrée, elle bondit sur ses pieds, se précipita à la porte.

– Oui, Harry ?

– Un chauffeur du Consulat vous attend, miss.

– Je descends.

Elle enfila son manteau en fourrure, saisit son sac de voyage et coupa les compteurs. Elle sortit de l'appartement sans se retourner.

– Voici les clefs, fit-elle au portier. Maître Duvall passera les prendre dans la journée.

– Bien, faites bon voyage et bonne chance pour votre nouvelle vie.

– Merci, Harry ; prenez soin de vous.

Elle serra la main du portier, tendit son bagage au chauffeur et le suivit dans le froid.

La limousine démarra en douceur.

Fin d'une vie, se dit-elle en s'appuyant au repose-tête.

## 23

L'aéroport de La Guardia apparut soudain à ses yeux. La voiture se dirigea vers les hangars privés. Un énorme appareil de l'armée russe stationnait devant l'un d'eux.

Samantha descendit de la limousine. Un pilote en uniforme vint l'accueillir. La porte arrière de la soute était ouverte sur le ventre de l'avion.

– Capitaine Youri Popov, dit-il en tendant une main gantée.

Bienvenue à bord, Miss McAlistair.

Elle le remercia, grimpa à bord. Un groupe de soldats dormait dans des sacs de couchage. Elle vit ses malles sanglées en plein milieu. Le pilote la conduisit vers l'avant, un siège avait été installé tout près du poste de pilotage.

– Vous avez des couvertures dans la caisse ; dit le pilote en désignant une malle en fer. Il va faire froid en vol.

– Merci, capitaine.

– Je vous ai fait préparer du thé.

– C'est gentil à vous.

Elle ôta le manteau en fourrure, avait prévu une grosse veste en polaire. Elle prit place sur le fauteuil, boucla sa ceinture.

Quelques minutes plus tard, les moteurs se mirent en route. Bruyamment. L'avion se mit à rouler sur le tarmac. Samantha ferma les yeux, elle abandonnait une vie bien rangée pour l'inconnu.

L'appareil décolla enfin, laissant derrière lui la ville illuminée.

Elle abaissa le dossier, s'enroula dans les couvertures et s'endormit.

Samantha ouvrit brusquement les



yeux, le pilote était en train de remonter les couvertures sur elle.

– Je suis désolé, je vous ai réveillée.

– Non, capitaine, c'est le froid.

Elle lui sourit, il s'assit en face d'elle.

– Vous parlez très bien le russe, fit-il remarquer.

– Je l'ai appris à l'université, mon professeur était d'origine russe, ça aide.

Il hocha la tête, on lui avait demandé de traiter sa passagère en

VIP, il se demandait qui elle était exactement.

– Vous êtes dans quelle branche ?

– Assistante du Procureur de New York.

Il fit la moue, impressionné. Ministère de la Justice, donc. Elle ne semblait pas disposée à lui en dire plus. Il s'excusa, regagna le cockpit et demanda à son collègue s'il avait une quelconque idée de ce qu'allait faire à Moscou une juriste américaine.

– Pas la moindre, mon vieux ; répondit son ami.

Samantha fit quelques pas, s'approcha du poste de pilotage, gênée. Le capitaine se tourna vers elle, l'air interrogateur.

– Il y a des toilettes à bord ?  
demanda-t-elle.

– Suivez-moi.

Il l'entraîna vers l'arrière de l'appareil. Les soldats sifflèrent sur son passage, le capitaine les tança vertement. Des rires éclatèrent dans leur dos. Il ouvrit une porte métallique, désigna un réduit minuscule.

– Désolé, je n'ai pas mieux à

vous offrir.

– Merci.

Elle s'enferma dans le cagibi ; un lavabo, une cuvette de w.c dans le coin et un miroir, le tout en miniature. Vu la taille de l'avion, on aurait pu faire mieux.

Elle ressortir de la cabine, se dirigea vers l'avant. Les soldats la saluèrent. Le pilote avait dû les sermonner. Elle répondit en russe sous l'œil étonné du co-pilote. Le capitaine lui tendit un plateau-repas et des barres chocolatées. Ils étaient en vol depuis six heures déjà, en avaient encore autant à

faire.

Elle se plongea dans la lecture des magazines qu'elle avait pris la précaution d'emporter. Contrairement à un vol commercial, il n'y avait rien d'autre à faire. Elle finit par se rendormir, bercée par le ronronnement des moteurs.

Une main la secouait doucement. Le pilote était penché sur elle.

– Nous allons bientôt atterrir.

Elle entendit une voix donner des instructions ; apparemment ils allaient se poser sur une base

aérienne non loin de la capitale russe. Elle redressa le dossier.

Comment Dimitrievitch s'y était-il pris pour la faire voyager en avion militaire ? Certes c'était un ancien colonel. Mais il avait quitté l'armée depuis plus de trois ans.

Elle enfila les bottes fourrées. La radio venait d'annoncer une température de moins quinze degrés au sol. Elle espérait que les pistes avaient été dégelées !

Les pilotes entamèrent les manœuvres d'approche. Le ciel était tellement pris qu'on n'y voyait goutte.

Elle boucla sa ceinture et soupira. Dans quelques minutes, elle poserait le pied sur le sol russe.

Au sol, le Ministre de la Justice se frottait les mains. L'avion avait une demi-heure de retard. Il faisait les cent pas dans la tour de contrôle.

— L'appareil est en approche, mon colonel ; fit le jeune soldat devant son écran radar.

Dimitrievitch salua les hommes, se retrouva dans le froid. Un bruit de moteurs lui fit lever les yeux, les

feux de l'appareil percèrent les nuages. Il suivit l'avion du regard lorsqu'il se posa ; le regarda faire demi tour et rouler jusqu'au hangar.

Il se dirigea vers lui, impatient. La soute s'ouvrit enfin, laissant le passage aux soldats, paquetage à l'épaule.

Suivait Samantha accompagnée du pilote. Le Ministre s'arrêta au pied de l'appareil, lui prit le visage et l'embrassa longuement sur les lèvres, sous le regard ébahi du capitaine. Ce dernier se détourna ; cette Américaine était bien plus



qu'une simple VIP. Il n'en revenait pas, la petite amie du Ministre de la Justice était américaine ?

Il supervisa le déchargement des malles, les fit charger à l'arrière d'un camion militaire.

– Il fait froid dans ton pays ; dit-elle en frissonnant malgré le manteau en fourrure.

– Vas te mettre au chaud dans la voiture.

Une limousine noire attendait moteur en marche; elle s'installa dans le véhicule. Une douceur chaleur régnait à l'intérieur.

Dimitrievitch s'adressa au pilote.

– Merci, capitaine.

– A votre service, Monsieur.

Le Ministre monta à son tour dans la voiture. Le véhicule démarra, suivi par le camion bâché.

– Comment se fait-il que j'ais voyagé en avion militaire ? demanda-t-elle.

– Un ami me devait un service.

– Un ami du temps où tu étais colonel?

Il la regarda en souriant ; il ne lui avait jamais parlé de son passé

dans l'armée.

– Oui, de ce temps-là.

Elle hocha la tête ; ils quittèrent la base aérienne, direction Moscou, à une trentaine de kilomètres. Les routes avaient été déneigées mais le froid intense les avait recouvertes d'une couche de verglas.

Il leur fallut une bonne heure pour parvenir devant l'entrée de l'immeuble réservé aux logements de fonction.

Magda vint accueillir le couple.

– Bonsoir, miss McAlistair, c'est un plaisir de vous revoir.

– Merci, Magda.

L'intendante donna des ordres pour que les malles soient stockées dans une pièce vide.

Dimitrievitch entraîna la jeune femme dans une salle à manger où la table avait été dressée. Un feu crépitait dans une immense cheminée. Samantha s'approcha de l'âtre, tendant les mains vers les flammes.

Le Ministre s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras.

– Ça fait du bien de t'avoir près de moi ; dit-il en l'embrassant.

Elle s'appuya contre lui, les yeux fermés.

On frappa discrètement à la porte, ils se séparèrent à regret.

– Je vous ai préparé de la soupe, dit l'intendante en déposant une soupière en porcelaine blanche et or sur la table.

– Je servirai, Magda.

– Je vous apporte la viande froide.

Elle revint quelques minutes plus tard, portant un plateau chargé d'un plat de viande, d'un pot d'énormes cornichons et de sauces aux

couleurs acidulées.

– Je vous souhaite un bon appétit.

Elle quitta la pièce, sourire aux lèvres. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait vu son patron aussi heureux. Elle l'avait accompagné pendant la maladie de son épouse ; le réconfortant du mieux qu'elle pouvait.

Avec l'Américaine, il avait retrouvé sa joie de vivre.

Ils dînèrent rapidement, il avait une autre faim à satisfaire. Quatre jours d'abstinence c'était trop pour lui. Il l'entraîna dans le couloir, ouvrit une porte en chêne ouvragé et

la poussa vers un lit gigantesque. Il glissa la main sous la jupe longue, la remonta jusqu'aux hanches.

Malgré le froid, elle portait des bas. Un feu s'alluma au creux de ses reins. Il déboutonna le chemisier en soie, fit glisser la jupe au sol. Elle l'aida à se dévêtir, fébrile. Ils roulèrent sur le lit, enlacés, bouche contre bouche.

Samantha se redressa, le poussant à s'allonger. Assise sur ses cuisses, elle dégrafa son bustier en dentelle.

Dimitrievitch tendit la main vers un sein, interrompit son geste. Elle

s'était fait faire un nouveau tatouage, sur le côté du sein gauche, trois initiales en lettres gothiques. A.V.D.

Il caressa le dessin à l'encre noire.

– Il te plaît ? demanda-t-elle en penchant la tête de côté.

Pour toute réponse, il se redressa d'un coup de reins, la saisit par le cou et l'embrassa à pleine bouche. La vue de ses initiales dessinées sur la peau douce lui avait fait l'effet d'un coup de fouet.

Il lui fit l'amour presque



sauvagement, l'obligeant à demander grâce.

Il était plus de deux heures du matin lorsqu'il la laissa enfin s'endormir, totalement épuisée.

# 24

Une voix lointaine lui parlait. Dans son rêve, une main la secouait doucement. Elle grogna dans son sommeil, essaya de chasser l'importun.

– Sam, mon ange. Réveilles-toi, il est quinze heures.

– Mm...

Elle s'enroula dans la couette moelleuse, elle était si bien au chaud.

Une bouche se posa dans son cou ; elle remua, ouvrit un œil.

Dimitrievitch était assis au bord du lit, tout habillé.

– Que fais-tu debout au milieu de la nuit ? demanda-t-elle d'une voix pleine de sommeil.

– Il fait jour depuis longtemps, nous sommes en plein milieu de l'après-midi.

Elle fronça les sourcils, ils venaient juste de se mettre au lit ! Elle jeta un coup d'œil au réveil.

– Tu es sûr qu'il est à l'heure ?

Il sourit et allait répliquer lorsque son portable se mit à sonner.

Samantha se demanda qui pouvait bien déranger le Ministre un samedi. Elle le vit pâlir, refermer l'appareil.

– Je dois aller au Ministère, une urgence ; dit-il d'une voix sombre.

– Que se passe-t-il ?

– Je te le dirai plus tard.

Il déposa un baiser rapide sur l'épaule de la jeune femme, quitta la chambre comme s'il y avait eu le feu. Samantha repoussa la couette

alertée par des cris au dehors. Par la fenêtre, elle vit des policiers courir sur la Place Rouge. Des sirènes de police retentirent, assourdissantes.

Elle se dit que son séjour commençait bien. Elle passa dans la salle de bains, se prépara rapidement. Elle avait toutes les malles à défaire mais avant elle voulait savoir ce qui se passait.

En sortant de la chambre, elle se heurta à Magda.

– Vous savez ce qui est arrivé ?

– Oui, il y a eu un attentat dans un

centre commercial !des terroristes ont fait exploser une bombe ! Venez voir à la télévision.

L'intendante conduisit la jeune femme dans un salon, alluma un téléviseur XXL.

A l'écran, on voyait des pompiers arroser les décombres fumants de ce qui avait été un ensemble de boutiques.

Des policiers repoussaient les badauds, nombreux en ce samedi après-midi.

Des bâches en plastique noir recouvraient des corps ; les

ambulances décrivaient un véritable ballet macabre.

Samantha regarda l'écran, horrifiée. Les images du 11 septembre lui revinrent en mémoire. Elle secoua la tête ; jusqu'où la folie des hommes pouvait-elle les mener ?

Un journaliste officiel décrivait les scènes de panique qui avaient suivi l'explosion. Le bilan était pour l'instant provisoire, il y avait affluence dans le centre commercial.

Le Ministre n'était pas près de rentrer.

Samantha éteignit la télévision, elle en avait assez vu.

– Pourriez-vous me faire du thé, Magda, s'il vous plaît ?

– Avec plaisir, désirez-vous manger ?

– Faites-moi griller des toasts, merci.

Les deux femmes sortirent du salon, écoeurées par les images qu'elles venaient de voir. Elles gagnèrent la cuisine. Immense.

Samantha en fit le tour ; on se serait cru dans un restaurant. Un pan



de mur était réservé à la cuisson, moderne et suréquipé. Un piano de cuisson, des plaques en vitrocéramique et un plan de travail en inox occupaient la partie gauche de la pièce.

Sur la droite, un réfrigérateur plus grand encore que ceux qu'elle avait pu voir en Amérique, une batterie de cuisine en cuivre pendait à une crédence et au centre, une longue table en chêne avec des bancs.

Elle prit place à la table.

– Je vais vous servir dans la salle à manger, miss.

– Sûrement pas, je suis très bien ici ; répliqua Samantha en admirant les cuivres.

L'intendante fit griller du pain, déposa des pots de miel, de confitures de toutes sortes sur la table.

– Tout est fait maison, expliqua Magda en servant le thé.

– Vous n'êtes pas seule pour entretenir cet appartement, il a l'air immense ?

– Non, bien sûr, il y a deux femmes de ménage, un majordome, c'est son jour de congé, deux

chauffeurs et une cuisinière.

La jeune femme leva les sourcils. Quel train de maison ! Elle connaissait les goûts de luxe de Dimitrievitch en matière d'ameublement et de décoration, il aimait aussi se faire servir.

— Je vous ferai visiter l'appartement, reprit l'intendante. Il y a deux cent mètres carrés au bas mot.

Samantha se demanda ce qu'un homme seul pouvait bien faire d'une telle surface. Magda sembla lire dans ses pensées car elle dit : — Une partie est réservée aux

réceptions officielles.

Après s'être restaurée, la jeune femme s'attaqua au rangement de ses vêtements.

La Russe regardait éberluée le nombre de paires de chaussures et de bottes. Lorsqu'elles eurent terminé, elle sortit le carton à dessins qui contenait ses croquis.

– Pensez-vous que je pourrais disposer d'une pièce pour dessiner ? demanda-t-elle.

– Dites-moi ce dont vous avez besoin et je m'en occupe.

Samantha lui fit une liste de

matériel divers et de mobilier. En attendant, elle s'installa dans le salon. Il faisait nuit lorsqu'elle s'arrêta de dessiner.

Magda frappa à la porte du salon.

– J'ai fait arranger une pièce pour vous, si vous voulez bien me suivre.

Déjà ? se dit Samantha en emboîtant le pas de l'intendante. Elle ne lui avait certainement pas trouvé tout le matériel de dessin sans compter une table d'architecte en si peu de temps ?

En pénétrant dans la pièce, elle s'arrêta net. On se serait cru dans un cabinet d'architecte. Une table inclinée trônait devant la fenêtre ouverte sur la Place Rouge, un tabouret pivotant, des tables de travail et du matériel de dessin. Tout y était.

Samantha se retourna vers l'intendante.

– Comment avez-vous pu trouver cela aussi vite ?

– Il suffit de savoir où s'adresser ; s'il vous faut autre chose.

– Je crois que ça va aller ; merci.

Avez-vous eu des nouvelles de Monsieur le Ministre ?

– Pas encore.

La jeune femme fit le tour de la pièce. Elle n'en revenait pas. S'il lui suffisait de demander pour être exaucée !

Une sonnerie de téléphone retentit dans l'appartement. L'intendante s'excusa, revint quelques minutes plus tard.

– Monsieur reste au Ministère cette nuit, le Président a formé une cellule de crise, tout le monde est réquisitionné.

– Merci, je dînerai dans la cuisine, dans ce cas.

– Non, miss, ce n'est pas votre place.

Samantha dut se plier aux règles de la maison. L'intendante la servit dans la salle à manger. Après quoi, elle s'installa dans le salon. Elle avait envie de regarder la télévision américaine, se souvint qu'il y avait huit heures de décalage entre Moscou et New York. Elle zappa sur les infos russes ; on parlait encore de l'attentat.

Elle se promena dans l'appartement, découvrit la



bibliothèque et s'installa sur un canapé avec l'ouvrage sur Catherine de Russie, celui qu'elle avait feuilleté au Consulat.

A vingt deux heures, elle finit par aller se coucher. Elle dormait profondément lorsque Dimitrievitch entra sans bruit dans la chambre. Il s'assit sur le lit, caressa son visage.

Elle ouvrit les yeux.

– Bonsoir, mon ange.

– Tu es rentré ?

– Je ne reste pas, je suis juste venu prendre une douche et me changer.

Il se pencha, l'embrassa tendrement.

– On va se voir quand alors ? demanda-t-elle d'une petite voix.

– Je ne sais pas, mon ange, ton séjour débute mal, je suis désolé on se rattrapera, je te le promets.

Elle soupira, voulut se retourner. Il lui prit le visage, s'empara de sa bouche. Dimitrievitch ôta ses vêtements, se glissa dans le lit. La chaleur du corps presque nu fit monter le désir en lui, tel la lave d'un volcan. Il s'introduisit en elle, sans ménagement.

Une demi-heure plus tard, il était reparti, après s'être douché et changé.

Samantha se rendormit, frustrée.

Dans la matinée, elle regarda les informations. On dénombrait une soixantaine de morts, autant de blessés graves. Le Président Golovine apparut à l'écran. Il avait le visage fermé. Il avait décrété l'état d'urgence, déployé armée et police dans les rues de la capitale. Il demanda à ses concitoyens de rester chez eux dans la mesure du possible.

Des camions blindés

stationnaient sur la Place Rouge. Samantha les regardait par la fenêtre de son bureau. L'attentat fut revendiqué quelques heures plus tard. Un groupe d'indépendantistes tchéchènes demandait la libération de prisonniers politiques, sinon une seconde bombe exploserait.

Elle songea aux attentats du 11 septembre. Elle était dans la deuxième tour jumelle. Elle avait entendu les moteurs de l'avion, le fracas assourdissant quand il s'était encastré dans le bâtiment.

Elle s'était précipitée vers la baie vitrée, se demandant comment

l'appareil avait pu voler aussi bas.

Lorsque le second avion avait percuté la tour où elle se trouvait, elle avait refermé son PC, crié à son témoin : – Il faut sortir d'ici !

La femme restait tétanisée, incapable de dire un mot. Elle l'avait giflée et entraînée dans le couloir. Des gens se battaient pour prendre les ascenseurs. Elles avaient descendu les cinquante étages à pieds, dans la fumée, s'étaient retrouvées sur le trottoir sans trop savoir comment.

Samantha avait enfoui ses souvenirs dans un coin de sa

mémoire, jusqu'à aujourd'hui.

Elle retourna à sa table de travail, elle avait besoin de se changer les idées. Magda vint lui proposer du thé, jeta un coup d'œil aux croquis. Les robes étaient somptueuses.

– Vous devriez vous lancer dans la mode !

– Vous connaissez une maison de couture qui pourrait être intéressée ?

– J'ai une amie très branchée haute couture, je lui en parlerai ; dit l'intendante avant de se retirer.

Elle se retrouva seule à nouveau. Dimitrievitch n'avait pas appelé. Elle aurait aimé sortir, aller visiter la galerie Tretiakov ou faire les boutiques du Goum.

Elle devait aussi ouvrir un compte bancaire et faire transférer une partie de ses avoirs. Il lui restait quelques milliers de dollars à faire changer en roubles.

Elle se sentait prisonnière, même si c'était une prison dorée.

A treize heures, elle déjeuna dans la petite salle à manger. Puis elle alla s'asseoir dans le salon. Elle ouvrit son PC, envoya un mail à

Susan, elle le trouverait à son réveil.

Samantha venait à peine de se connecter sur Internet, lorsque la porte s'ouvrit sans bruit sur Dimitrievitch. Elle tournait le dos, il s'approcha et l'embrassa dans le cou. Elle poussa une exclamation de surprise, se retourna.

– Bonjour, mon ange, tu ne t'ennuies pas trop ?

– Salut, j'aurais peut-être dû rester à New York ! dit-elle moqueuse.

Il lui jeta un regard furieux, garda



le silence un moment avant de dire :  
– Tu crois que la situation m’amuse  
?

Sa voix était froide ; elle scruta son visage, les rides au coin des yeux semblaient s’être creusées.

– Je suis désolée, s’excusait-elle en lui caressant la joue. C’est juste que je me sens un peu comme en prison.

Le visage du Ministre se radoucit.

– Je le sais, c’est une affaire de trois, quatre jours s’il ne se produit pas d’autre attentat, je t’adjoindrai

un garde du corps et tu pourras aller en ville.

Elle fronça les sourcils ; un garde du corps ? Elle s'imaginait faire les boutiques affublée d'un type à la mine patibulaire.

Il lut dans ses pensées :

– Sam, une femme, ça t'ira ?

Cela risquait de ne pas être mieux.

– Je te promets qu'elle te plaira !

– D'accord, de toute façon je n'ai pas le choix ?

– Non, ensuite on s'occupera de

ton argent.

Elle s'en voulait d'avoir été désagréable. Le regard bleu acier se fit plus doux. Il aurait aimé que ses premiers jours en Russie se passent autrement.

Mais le destin en avait décidé d'une tout autre façon.

## 25

Samantha passa une nouvelle nuit seule. Au matin, elle alluma la télévision ; le bilan s'était alourdi. On en était à soixante quinze morts. Il y avait encore des personnes portées disparues. Les blindés patrouillaient dans Moscou. L'ultimatum arrivait à son terme.

Elle se demandait si les terroristes mettraient leur menace à exécution. Que pouvait-on attendre de gens qui plaçaient des bombes

dans un centre commercial plein à craquer ?

Pour Samantha, tous les terroristes du monde étaient des hommes sans foi, ni loi. Ils tuaient au nom d'une religion, d'une idéologie. Et reniaient les principes même de leur foi.

Une rafle dans le milieu des opposants au régime du Président Golovine permit d'obtenir une information capitale. La seconde bombe fut découverte dans la station de métro Komsomolskaïa.

Le Président fit une nouvelle allocution télévisée. Il loua les services de police qui avaient réussi à déjouer les plans des terroristes, déclara que ceux qui s'en étaient pris à la population, seraient traqués et châtiés comme il se doit.

Samantha préférait ne pas penser au châtiment promis par Golovine. Elle le savait froid, implacable. Il lui faisait une impression désagréable.

Elle ne doutait pas qu'elle serait amenée à le rencontrer un jour ou l'autre ; se demandait comment elle

réagirait face à lui.

Elle passa la matinée à dessiner, déjeuna dans la salle à manger, seule.

Elle s'ennuyait terriblement.

Magda lui fit du thé, la servit dans le salon. Elle jeta un coup d'œil à sa montre, quinze heures. Elle alluma le PC, elle avait un message de Susan.

Elle avait vu les informations, s'inquiétait pour elle. Elle la contacta sur MSN ; elles « chattèrent » pendant une bonne heure.

Son amie lui manquait. Lorsqu'elle se déconnecta, elle se sentait mieux. Elle retourna dans sa pièce de travail ; il fallait qu'elle s'occupe l'esprit. En milieu d'après-midi, elle abandonna ses croquis, alla s'installer dans la bibliothèque.

Les étagères regorgeaient d'éditions originales de Tolstoï, Dostoïevski. Elle en avait lu certaines, il y a longtemps. Elle avisa un dictionnaire Anglais-Russe, le posa à ses côtés.

Si elle parlait russe couramment, elle avait un peu plus de difficultés



à lire tout un ouvrage en cyrillique. Elle s'assit confortablement, le dos calé par les coussins.

L'après-midi passa finalement assez vite. Il faisait nuit lorsqu'elle referma le livre, se frotta les yeux.

Magda la trouva endormie. Le repas était prêt.

– Miss, il est tard, vous devriez venir dîner.

L'Américaine se redressa ; encore un repas à prendre seule. Charmante soirée en perspective.

– Je vous suis ; soupira-t-elle en se levant.

Un feu de cheminée brûlait dans l'âtre. Elle s'approcha de la table, découvrit deux couverts.

La porte s'ouvrit dans son dos.

Dimitrievitch.

Elle le regarda surprise ; il souriait.

– Tu as pu te libérer ?

Il la prit dans les bras, l'embrassa.

– Je ne reste qu'une heure ou deux, on dînera après ?

– Après quoi ? fit-elle mutine.

– Je vais te montrer.

Il l'entraîna dans la chambre, la fit basculer sur le lit. Il remonta le bas de la robe, caressa la cuisse au dessus de la dentelle du bas. Ses doigts se frayèrent un chemin sous le slip, vite remplacés par un sexe dur et tendu. Il lui fit l'amour tout habillé, pressé de jouir.

Ils restèrent enlacés, le cœur battant.

– J'avais tellement envie de toi ... , lui murmura-t-il à l'oreille.

– Tu avais ? ?

Le regard bleu acier souriait.

– Tu sais ce que je veux dire.

Elle fit la moue, entreprit de déboutonner sa chemise. Ses ongles caressèrent son dos, rallumant l'incendie au creux de ses reins. Il recommença à bouger en elle, prenant son temps. Il lui saisit les poignets, entremêla leurs doigts. Ils jouirent à nouveau, sans retenue.

Lorsqu'il se retira enfin, elle garda les yeux clos, savourant le plaisir extrême qu'il lui donnait à chaque fois. Ils regagnèrent la salle à manger.

Magda leur servit un ragoût de mouton absolument divin. Puis elle

s'éclipsa discrètement, sourire aux lèvres; ces deux-là venaient de faire l'amour, cela se voyait comme le nez au milieu du visage.

Après dîner, ils passèrent dans le salon. Il verrouilla la porte, s'assit au bord du canapé. Il fit glisser la robe au sol, révélant un bustier en dentelle rouge. Habitué à ses dessous noirs, il fronça les sourcils. Tel un taureau il chargea et la renversa sur le canapé.

Elle gémit.

– Eh, doucement !

– Désolé, mais ce rouge me fait

un effet !murmura-t-il en continuant d'aller et venir en elle. C'est encore plus sexy que le noir !!

Elle se demanda ce qu'elle pourrait porter pour qu'il ne la trouve pas sexy.

– Quoique tu aies sur le dos, tu me feras toujours bander !

Elle le regarda surprise. Il ne l'avait pas habituée à ce langage trivial.

– Un tel mot me surprend dans votre bouche, Monsieur le Ministre !

– Tu me fais perdre la raison,  
mon ange.

Il lui saisit la nuque, l’embrassa  
à pleine bouche.

– Je vais devoir repartir, dit-il  
soudain. J’ai pris rendez-vous avec  
une agence de sécurité.

– Je peux choisir mon garde du  
corps ?

– Elle te plaira, ne t’inquiètes  
pas.

Elle supposa qu’il la connaissait.

– Elle a toujours fait ça ?

– Non, c’est une ancienne

militaire.

Tiens donc ! Décidément il n'était entouré que d'ex-militaires.

– Quel genre ? insista-t-elle.

– Tu verras demain matin, à dix heures dans mon bureau.

Il l'embrassa une dernière fois et repartit à la cellule de crise.



## 26

A dix heures du matin, Samantha frappa à la porte du bureau de Dimitrievitch.

– Entre.

Elle pénétra dans la pièce ; une femme se leva et se tourna vers elle. Elle était très jolie avec de longs cheveux blonds, des yeux marron. Une trentaine d'années environ.

Les deux femmes se jaugèrent

pendant un instant, sous l'œil amusé de Dimitrievitch.

– Samantha McAlister, Natalia Sharapova.

L'Américaine s'avança, main tendue.

– Ravie de vous rencontrer, dit-elle.

– Egalelement.

La Russe avait une voix douce mais une poignée de mains digne d'un homme. Samantha avait du mal à l'imaginer en garde du corps, elle ressemblait plus à un top–model.

– Bien, fit le Ministre. Quand désires-tu aller en ville ?

– Vous êtes disponible immédiatement? demanda Samantha.

– Oui, bien sûr.

– Dans ce cas, on dit cet après-midi, quinze heures ?

Dimitrievitch tiqua. Il aurait préféré qu'elle attende encore un jour ou deux.

Samantha évitait son regard, certaine qu'il trouvait cette sortie anticipée.

– Très bien, dans ce cas, c'est d'accord.

La Russe lui serra à nouveau la main, se tourna vers Dimitrievitch.

– Mes respects, Monsieur le Ministre.

Elle quitta la pièce sous le regard curieux de Samantha.

Lorsque la porte se fut refermée, elle s'approcha du bureau.

– Depuis combien de temps est-elle garde du corps ?

– Trois ans ; Sam...

Elle leva la main pour le faire

taire.

– Pas question que je reste enfermée une journée de plus, Alexei je ne risque rien avec elle, non ?

Dimitrievitch soupira. Il savait qu'il ne parviendrait pas à la convaincre. Il céda.

– D'accord, mais fais attention à toi. Allez au Goum, mais évitez les quartiers chauds Elle sourit, se pencha par dessus le bureau pour l'embrasser.

– Merci, j'ai besoin de changer mes dollars, où puis-je aller ?

– Natalia te conduira à ma banque. Je dois retourner au Ministère, je ne rentrerai pas déjeuner.

Il se leva, enfila son manteau et déposa un baiser sur la bouche de la jeune femme.

Ignorant qu'il ne la reverrait pas de sitôt.

A quinze heures précises, Natalia Sharapova se présenta à l'appartement de fonction. Le majordome vint prévenir la jeune femme. Elle retrouva son garde du corps dans l'entrée, vêtue d'un manteau en fourrure, chaussée de

bottes en mouton retourné.

On aurait pu les prendre pour des jumelles, tant l'allure était identique.

Avec ses mèches blondes, Samantha aurait pu passer pour une Russe. Les deux femmes quittèrent l'immeuble comme de vieilles amies. Elles traversèrent la Place Rouge, passant devant deux jeunes qui réparaient un scooter. Sans leur prêter attention.

L'un d'eux était au téléphone ; il hocha la tête, mit son casque et grimpa sur le deux-roues. Son copain partit à pieds, derrière les

deux jeunes femmes.

Elles changèrent ses dollars et se rendirent au Goum. Samantha connaissait les boutiques de luxe qui y avaient ouvert. Dans la vitrine d'un couturier français, elle repéra une robe en tulle et satin noirs. Elle valait une petite fortune.

Natalia Sharapova faillit s'étrangler en jetant un coup d'œil à l'étiquette.

— Entrons, dit Samantha en poussant la porte vitrée.

Une femme d'un certain âge les accueillit, sourire commercial aux



lèvres. Samantha désigna la robe en vitrine, ôta son manteau et passa dans une cabine d'essayage.

Elle passa la robe, ressortit de la cabine, fit quelques pas sous le regard appréciateur de la vendeuse.

Elles restèrent une bonne heure dans la boutique. Samantha essaya des tenues de ville signées Saint Laurent.

– Désirez-vous que je vous fasse livrer ? proposa la directrice de la boutique.

– Très volontiers.

Samantha lui tendit une carte de

visite. La femme jeta un coup d'œil à l'adresse.

– Ce sera fait dans l'heure.

La jeune femme la remercia et elles quittèrent la boutique. Natalia jeta un coup d'œil à deux garçons qui discutaient non loin de là. Elle eut la certitude de les avoir déjà vus.

– Si nous allions prendre un thé ? proposa l'Américaine.

– Pourquoi pas.

Elles traversèrent la Moscova. Samantha se souvenait d'un bar situé sur une sorte d'île. Le Strelka

Bar.

— Vous avez l'air de bien connaître Moscou ; dit la Russe.

— J'y suis venue à plusieurs reprises. J'aime beaucoup votre pays.

— Vous connaissiez déjà Monsieur le Ministre ?

— Non, nous nous sommes rencontrés à New York, assez récemment.

Natalia hocha la tête ; son patron s'était renseigné sur l'Américaine, mais n'avait pas jugé utile de lui faire part des résultats.

Elles prirent place dans le café. Au dehors, deux garçons stoppèrent leur scooter près de la terrasse, allumèrent une cigarette.

Le portable de Samantha vibra sur la table.

Dimitrievitch.

– Oui, Alexei, je suis au Strelka Bar. D'accord, dans une demi-heure ?

Elle raccrocha, agacée. Pour sa première sortie depuis son arrivée à Moscou, il fallait qu'il sache où elle se trouvait. Elles terminèrent leur thé, se faufilèrent vers la

sortie. La nuit était tombée. Natalia décela trop tard une présence dans leur dos. Une matraque s'abattit sur son crâne tandis qu'un chiffon imbibé d'un liquide malodorant se posait sur la bouche de Samantha.

Les deux femmes s'effondrèrent en même temps.

Deux hommes vêtus de noir, cagoules sur le visage se saisirent de l'Américaine inanimée. Une embarcation rapide les attendait au bord du quai. Ils hissèrent leur fardeau à bord et le bateau prit le large dans un geyser d'eau.

Des voix affolées résonnaient

dans le cerveau de Natalia. Quelqu'un posa un linge mouillé sur son crâne douloureux.

Elle ouvrit péniblement un œil. Les serveurs du Strelka Bar l'entouraient. Elle voulut se lever, un éclair de douleur lui vrilla le crâne.

– Il faut prévenir la police, dit-elle d'une voix mal assurée.

– C'est déjà fait ; répliqua le patron du bar. Où est votre amie ?

Natalia jeta un coup d'œil alentour. L'Américaine avait disparu. Le Ministre allait être

furieux. Elle parvint à se relever, s'assit sur une chaise en fer.

Elle s'était fait avoir comme un bleu. Mauvais pour sa carrière.

Une sirène de police déchira la nuit, suivie de celle d'une ambulance. Les policiers écartèrent les badauds sans ménagement. Natalia montra sa carte professionnelle, parla de l'enlèvement probable de Samantha. Il fallait prévenir le Ministre. Un des policiers se dirigea vers sa voiture de patrouille. Il avait besoin d'instructions ; cette affaire était

bien trop importante pour lui.

Au standard de la police, on le mit en communication avec le grand patron, Oleg Karparov. Ce dernier jura. Manquait plus que ça.

– Sécurisez les lieux, que personne ne parte avant d’avoir été interrogé.

Il raccrocha, composa le numéro de Dimitrievitch.

Lorsqu’il l’eut en ligne, il l’informa de la disparition de Samantha.

– Passe me prendre ; répondit le Ministre d’une voix sourde.



La voiture du chef de la police stoppa dans un crissement de pneus. Un ambulancier avait posé une minerve à la garde du corps. Elle était allongée sur une civière, pâle comme un linge. Elle voulut se lever à l'approche des deux hommes, fut prise d'un vertige.

– Je suis désolée, Monsieur, je ne les ai pas vus arriver...

Dimitrievitch darda un regard glacial sur elle ; ses yeux bleu acier étaient en train de virer au gris orage. Il avait du mal à contenir sa fureur.

– Je veux un rapport complet de

ce qui s'est passé depuis votre départ du ministère jusqu'à votre sortie de ce bar, ordonna-t-il d'une voix cassante...

L'ambulancier se rapprocha de la jeune femme.

– Je dois vous conduire à l'hôpital, vous pouvez faire une hémorragie.

Dimitrievitch fixa l'homme quelques secondes, puis :

– Cela va attendre que je sache comment un garde du corps chevronné a bien pu se faire avoir de la sorte.

– Monsieur, commença le secouriste.

Il s'interrompt en voyant le regard du Ministre, s'éloigna de quelques pas.

Natalia parla des deux jeunes au scooter, en fit une description précise. Oleg Karparov s'était approché, il avait fini de donner ses ordres.

– Il y a des caméras de surveillance un peu partout, nous allons les visionner.

Dimitrievitch hocha la tête, se retourna vers la jeune femme : – Je

n'en ai pas fini avec vous.

Il fit signe aux ambulanciers de l'emmener.

Un policier en uniforme courait vers eux. Un témoin avait vu deux hommes portant une femme la déposer dans un hors-bord. Il n'y avait malheureusement pas d'inscription sur le flanc du bateau.

Dimitrievitch fixa l'eau comme si elle avait pu lui parler. Les deux hommes repartirent vers la voiture de Karparov. Son chauffeur avait récupéré les bandes de surveillance du café.

Le Ministre bouillait intérieurement. Samantha ne pouvait rester indéfiniment dans l'appartement, il le savait. Il maudissait Natalia Sharapova. Il l'avait engagée sur dossier, le regrettait amèrement. Il aurait dû choisir un homme.

La voiture de police pénétra dans la cour du Commissariat Central. Les images de surveillance étaient traitées dans ses services.

Oleg Karparov entraîna son ami dans une salle immense. Des dizaines d'écrans occupaient les murs de la pièce ; derrière, des

policiers analysaient la moindre image. Ils se levèrent à l'entrée des deux hommes.

– Repos, messieurs.

Karparov se pencha au dessus d'un jeune homme mâchouillant un crayon à papier.

– Igor, j'ai besoin de voir les bandes de surveillance de la Place Rouge, vers quinze heures ; celles du Goum et ensuite les environs du Strelka Bar, vers dix huit heures.

– Bien, patron.

Le garçon manipula son clavier, faisant apparaître à l'écran des vues de la place.

— Que cherchons-nous ? demanda-t-il en coinçant son crayon derrière l'oreille.

— Deux femmes blondes qui sortent du Ministère de la Justice.

Il hocha la tête, tapa sur son clavier.

Les deux femmes apparurent à l'écran, marchant d'un bon pas. Deux jeunes réparaient un scooter. Ils le virent partir de son côté, tandis que le second garçon

emboîtait le pas de Samantha. Dimitrievitch fixait le jeune, en blouson de cuir et jean. On ne voyait pas son visage. Ils passèrent ensuite aux bandes de la galerie marchande.

Les deux jeunes surveillaient la boutique où l'Américaine et son garde du corps étaient entrés.

Igor fit un arrêt sur image, imprima les photos des deux garçons. Sur un PC voisin, un policier visionnait les bandes du Strelka Bar.

– Monsieur ! fit-il à l'adresse de Karparov.



A l'écran, ils virent les deux femmes sortir du café. Deux types se faufilèrent derrière elles, ils étaient grands et costauds, sans aucune ressemblance avec les garçons au scooter. Une matraque s'abattit sur le crâne de Natalia Sharapova, tandis qu'une main gantée bâillonnait Samantha. La scène n'avait pris que quelques secondes ; ils avaient sans aucun doute à faire à des professionnels.

Karparov leva les yeux de l'écran, se tourna vers son ami.

– On n'a pas grand chose pour les identifier, regretta-t-il en

soupirant.

Dimitrievitch s'était fait la même réflexion.

– On va diffuser les photos des deux rabatteurs, ça donnera peut-être une piste. Si on chope ces deux-là, on pourra les faire parler.

– Tu me les laisseras ; dit le Ministre. Je m'occuperai personnellement d'eux.

Le chef de la police regarda son ami en souriant ; ils allaient passer un mauvais quart d'heure entre ses mains.

– Pas de problème. Je me

demande...

– Quoi donc ?

– Qui est au courant de la présence de Samantha à Moscou ? demanda Karaprov.

– Peu de gens encore, à quoi penses-tu ?

– Cet enlèvement n'est pas le fruit du hasard, elles étaient surveillées... ils s'en sont pas pris à ta compagne en sachant qui elle est. Réfléchis-y, quelqu'un a planifié ce rapt, il faut trouver qui et pourquoi.

Dimitrievitch fit le tour de ses

connaissances ; s'il s'agissait d'une vengeance, qui pouvait lui en vouloir au point de s'en prendre à Samantha ?

– Rentres chez toi, je te tiens au courant.

Le Ministre le remercia, il n'allait pas rester sans rien faire. Rentré à l'appartement de fonction, il s'enferma dans son bureau, saisit son portable et enfonça une touche. Des sonneries à l'autre bout du fil.

– Bonsoir, patron ; fit la voix de Kirilenko.

– Bonsoir, Grigori, j'ai besoin de

toi.

Il lui parla de l'enlèvement de Samantha.

– Je prends le premier avion, patron.

– Tu es sûr de pouvoir te libérer aussi vite ?

– Pas de problème. Je vous appelle pour vous donner mon heure d'arrivée.

– Merci.

Ils raccrochèrent. Si quelqu'un pouvait retrouver la jeune femme, c'était Kirilenko. Il n'avait pas

toujours été un enfant de cœur. Avant d'entrer dans l'armée, il avait eu maille à partir avec la justice. Il avait conservé des contacts avec la pègre. Dimitrievitch en était persuadé. Comme il était persuadé qu'il avait encore des contacts avec ses anciens camarades de chambrée.

Samantha émergea lentement, une douleur lui vrillait le cerveau.

Elle avait un goût amer dans la bouche. Elle voulut remuer, ses poignets et chevilles étaient entravés par des liens. Un bout de sparadrap était collé sur sa bouche.

Elle était allongée sur un matelas, sentait le sol bougeait sous elle. Elle tendit l'oreille, entendit un bruit de clapotis. Elle devait se trouver sur un bateau. Elle se

souvint être sortie du Strelka Bar en compagnie de Natalia, senti une odeur bizarre puis plus rien.

Où était Natalia, d'ailleurs ? Elle n'y voyait rien. On lui avait retiré son manteau, elle commençait à avoir froid.

Dimitrievitch devait être furieux après elle ; elle avait insisté pour sortir. Elle essaya de changer de position, bascula au sol ; renversant un bidon métallique. La porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer une lumière violente.

Un homme se pencha sur elle, la saisit sous les bras et la jeta sur le



matelas, sans un mot. L'obscurité revint ; elle avait à peine eu le temps de distinguer une coursive de bateau.

Un bruit de moteur emplit la cabine, dégageant une forte odeur de gas-oil. Le bateau se mit à avancer. Elle commença à paniquer. Les types qui l'avaient enlevée n'avaient pas prononcé un mot.

Elle ne savait depuis combien de temps elle était entre leurs mains. Ils ralentirent soudain, elle ressentit un choc puis entendit un bruit de frottement.

La porte de sa prison s'ouvrit à

nouveau. Un type en treillis militaire la souleva, la jeta sur son épaule comme un vulgaire sac.

Ils sortirent à l'air libre, il faisait noir. Elle distingua à peine une bâtisse. L'homme la porta jusqu'à un hangar. A l'intérieur, elle vit des hommes cagoulés et armés. On aurait dit des militaires. Celui qui la portait, ouvrit la porte d'une pièce aux cloisons obturées par du papier noir. Il la déposa sur un lit et referma derrière lui.

Pour l'instant, ils ne lui avaient fait aucun mal. Que lui voulaient-ils ? De l'argent ? Personne ne

connaissait son existence. Hormis le personnel de maison de Dimitrievitch.

La porte s'ouvrit, mettant fin à ses interrogations. Deux hommes l'empoignèrent sous les bras, la traînèrent dans un cagibi. Ils la firent asseoir sur une chaise, le mur derrière elle était constellé de taches sombres.

Face à elle, une caméra sur un trépied. Un grand type vint se placer dans son dos. Il s'adressa à l'homme à la caméra. Ils parlaient une langue inconnue d'elle. Probablement un dialecte régional.

Le type derrière elle lui tira les bras en arrière, lui arrachant un gémissement de douleur. Puis lui prenant le cou, il l'obligea à regarder la caméra. Un voyant rouge s'alluma, l'homme se mit à parler. Samantha saisit des noms de famille. Se put-il qu'il veuille l'échanger ?

Connaissant la politique du Président Golovine, elle ne se faisait guère d'illusion sur la réussite d'un tel échange.

Le voyant s'éteignit, l'homme la fit lever et la ramena dans le réduit. Il lui arracha son bâillon, attach

une longue chaîne à son poignet avant de la fixer au montant du lit.

– Jusqu’où crois-tu que ton Ministre soit prêt à aller pour toi ? demanda le type en russe. Elle le fixa les yeux pleins de colère.

– Vous savez très bien que Golovine ne vous donnera pas satisfaction ; cracha-telle.

– Tant pis pour toi ! ricana-t-il.

Il sortit, la laissant dans le noir total. Elle se recroquevilla sur le lit, finit par s’endormir. Le bruit d’une clé dans la serrure la fit

sursauter. Un homme se tenait au pied du lit, un morceau de pain à la main, lorgnant sans vergogne sur ses cuisses.

Samantha tenta de ramener les pans de sa robe sur ses jambes. Il s'assit au bord du lit, passa une main entre les cuisses de la jeune femme. Elle tenta de lui donner un coup de genou, il la gifla et introduisit un doigt dans son intimité.

Elle cria, espérant alerter le chef de la bande. Le type ricana en se couchant sur elle, commença à dégrafer son pantalon. De sa main

libre, elle essaya de le frapper à nouveau. Il la gifla plus fort, l'assommant presque. Il la pénétra brutalement, la bâillonnant d'une main pour l'empêcher de crier.

Lorsqu'il eut terminé, il se rajusta et quitta la pièce en riant.

Samantha resserra la robe autour de ses cuisses, en proie à une panique sans nom. Certaine que son calvaire ne faisait que commencer.

Elle mangea le pain, elle mourrait de faim. On lui avait retiré sa montre, elle n'avait aucune

notion de l'heure qu'il pouvait être.

La porte s'ouvrit à nouveau sur celui qu'elle supposait être le chef. Il la regarda d'un air goguenard.

– Tu fais moins la fière, l'Américaine ! dit-il en s'approchant du lit.

A travers les fentes de la cagoule, elle vit deux yeux bleus la détailler. Il s'assit sur le lit, son regard ne l'avait pas quittée.

– Quand on en aura fini avec toi, ton ministre ne te regardera même plus..

Elle se mordit les lèvres pour ne



pas répondre. Il posa une main sur elle, caressa ses seins. Il avait l'air d'apprécier.

L'homme se pencha soudain sur elle, se mit à genoux entre ses cuisses et baissa la braguette de son pantalon. Elle ferma les yeux, bien décidée à ne pas résister. Elle serra les dents lorsqu'il la pénétra, essayant de penser à autre chose.

Il jouit très vite et quitta la pièce sans un mot.

Ils défilèrent les uns après les autres, certains sentaient mauvais. Elle était au bord de l'écoeurement.

– Je veux parler à votre chef ;  
dit-elle à un de ses tortionnaires.

Il haussa les épaules avant de sortir. Elle se mit à crier jusqu'à ce que la porte s'ouvre à nouveau. L'homme aux yeux bleus s'approcha d'elle.

– Fermes-la ou je te bâillonne.

– J'ai besoin d'aller aux toilettes ;  
répliqua-t-elle en se redressant.

Il la toisa en silence puis la détacha. Il la prit par les cheveux, l'entraîna vers le fond du hangar. Il ouvrit une porte et la poussa dans

un cagibi. Il y avait un lavabo surmonté d'un miroir fendu, dans le coin, une cuvette de w.c pas très nette. Elle soupira, ça ferait l'affaire. Elle fit un brin de toilette, se sécha avec du papier. Un clou dépassait d'une étagère ; elle s'en saisit, le glissa dans sa botte. Il était rouillé et mesurait une dizaine de centimètres.

Il pourrait lui servir d'arme si l'occasion se présentait.

On frappa à la porte, elle sortit, évitant de regarder son geôlier.

Il la rattacha au lit. Sitôt seule, elle se releva et commença à gratter

le papier opaque qui recouvrait la cloison au dessus du lit. Elle parvint à dégager une petite surface, suffisante pour y glisser un œil.

Des hommes jouaient aux cartes en fumant. Elle en compta une dizaine, tous vêtus de treillis militaires.

Ils avaient ôté leurs cagoules certains devaient avoir une vingtaine d'années.

La chaîne l'empêchait de s'éloigner trop du lit ; elle réussit à gratter un peu plus loin, découvrant

une table, des bancs et des sacs de couchage.

Ils avaient l'air équipés pour rester longtemps. Il y avait des caisses de bières, des boîtes de conserve entassées sur la table.

Samantha se rassit au bord du lit. Ces types avaient-ils un rapport avec la bombe qui avait explosé en plein Moscou ? Si tel était le cas, elle ne donnait pas cher de sa vie.

Le type aux yeux bleus regarda sa montre. Il était temps d'envoyer un petit film au Ministre. Il glissa un DVD dans une enveloppe marron, inscrivit le nom de Dimitrievitch et

la lança à un des jeunes au scooter.

– Va et remets-la au premier garde du Ministère que tu verras.

– Bien, chef.

L'autre enfila son casque et démarra le deux-roues.

Il laisserait le Ministre regarder les images de l'Américaine, le ferait mariner un peu avant de lui téléphoner. Son commanditaire aurait sa vengeance.

– Porte-lui à manger ; dit-il à un des jeunes soldats.

Cette femme était sacrément

belle, ce salaud de Ministre avait trop de chance. Il prit le plateau des mains du jeune, le porta lui-même à sa prisonnière. Il referma à clé derrière lui ; il ne voulait pas être dérangé.

Samantha s'était redressée. Elle le regarda s'approcher du lit, poser le plateau sur une chaise en bois.

Il ôta sa cagoule à la grande surprise de la jeune femme.

Elle détailla son visage ; imprimant chaque trait dans sa mémoire. La bouche était bien dessinée, le bouc taillé à la dernière mode. Les yeux bleus se

posèrent sur sa poitrine. Il détacha la ceinture de la robe, écarta les pans de tissu. Il caressa les tatouages, glissa une main entre ses cuisses.

– Non !

Il sourit, lui prit les jambes, la tira sur le matelas, esquiva un coup de pied qui visait son bas-ventre. Il l'écrasa de tout son poids, maintenant ses mains au dessus de sa tête.

– Tu me plais beaucoup, tu sais ? fit-il en cherchant sa bouche.

Elle tenta d'échapper à l'étreinte,



son haleine sentait le tabac. Il posa une main sur son cou, l'obligea à le regarder. Lorsqu'il approcha ses lèvres des siennes, elle le mordit violemment. Il l'assomma d'un coup de poing, essuya le sang sur sa bouche.

– Salope ! jura-t-il entre ses dents avant de la violer une nouvelle fois.

Lorsqu'elle reprit conscience, une douleur atroce lui vrilla la tempe. Son œil droit la faisait souffrir, il avait gonflé. Elle eut du mal à l'ouvrir. Elle rajusta sa robe, serra les dents, refusant de pleurer.

Elle prit la bouteille d'eau, imbiba un pan de tissu et l'appliqua sur son œil gonflé. Puis elle mangea le pain et la viande séchée ; il fallait tenir le coup jusqu'à ce qu'on vienne la délivrer.

Dimitrievitch devait remuer ciel et terre pour la retrouver. Elle espérait juste ne pas être morte avant.

Elle finit par s'endormir.

Un bruit de ferraille la réveilla. On ouvrait la porte du hangar. Elle prêta l'oreille, entendit un bruit de scooter et glissa son œil valide par le trou dans le papier. L'image des

deux jeunes en scooter sur la Place Rouge lui revint en mémoire ; elle se souvint avoir vu le même deux-roues devant le Strelka Bar, quelques minutes avant de perdre connaissance.

Des idées confuses se bousculaient dans son esprit. Elles avaient été surveillées et suivies en sortant du Ministère. Aucun doute n'était permis. Son enlèvement n'était pas le fruit du hasard. Elle devait réfléchir. Qui était au courant de sa présence à Moscou ?

Dimitrievitch n'avait pas eu le temps de la présenter à ses amis.

La porte s'ouvrit à la volée, interrompant ses réflexions. L'homme aux yeux bleus la regarda, sa bouche était enflée.

– Ton ami le Ministre doit être en train de te regarder à l'heure qu'il est, j'espère qu'il va apprécier le spectacle !

Samantha le fixa, interloquée. Ils l'avaient filmée pour demander l'échange ; il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. L'homme sourit, visiblement amusé. Il leva une main vers la bouche d'aération derrière lui, enleva la grille de protection. Une caméra était braquée sur le lit,

voyant éteint.

– Je lui ai envoyé un joli petit film de toi en vedette, tu crois qu'il va apprécier ?

Elle se mordit les lèvres, des larmes coulèrent sur ses joues. Il sortit, la porte se referma bruyamment. Elle éclata en sanglots. Incontrôlables.

Pendant combien de temps avait-elle été filmée ?

Elle imagina sans peine la réaction de Dimitrievitch. A cet instant précis, elle eut envie de mourir. Elle saisit le clou, le

regarda à travers ses larmes. Elle avait envisagé de l'utiliser contre l'homme aux yeux bleus. Elle aurait voulu s'en servir contre elle, le cacha à nouveau sous le matelas.

Samantha s'efforça de respirer calmement ; elle devait trouver un moyen de s'échapper. Elle regarda la menotte, elle n'avait rien sous la main pour la déverrouiller. Elle resta assise au bord du lit, découragée. Elle entendit des rires. Elle haïssait ces hommes. Elle espérait qu'ils seraient tous tués.

Elle finit par se rendormir, le sommeil peuplé d'affreux

cauchemars.

On frappa à la porte du bureau de Dimitrievitch. Son secrétaire entra dans la pièce, une enveloppe marron à la main.

– Quelqu'un a déposé ceci au planton de garde, Monsieur le Ministre.

– Merci.

Dimitrievitch saisit le paquet. Son nom avait été tracé grossièrement. Il le décacheta, en



sortit un DVD. Il contourna son bureau en acajou et l'inséra dans le lecteur, alluma le téléviseur.

Une image floue apparut à l'écran. Samantha, assise sur une chaise, menottée et bâillonnée. Un homme en treillis la maintenait par le cou. L'homme parla, exigeant la libération de prisonniers tchéchènes, emprisonnés dans les geôles russes.

– Vous avez quarante huit heures, après quoi votre Américaine vous sera renvoyée par petits morceaux.

L'image s'arrêta sur le visage de la jeune femme. Puis le film

repartit. Dimitrievitch regarda Samantha allongée sur un lit, attachée par une chaîne.

Le regard bleu acier vira au gris orage, instantanément. Il vit des hommes en treillis entrer un à un dans la pièce et violer la jeune femme.

Puis l'image se fixa et l'écran redevint noir.

Dimitrievitch resta planté devant le téléviseur pendant plusieurs minutes. Il dut faire un effort pour décrocher son regard de l'écran.

Le téléphone sonna, le faisant

sursauter.

– Monsieur le Ministre, fit une voix inconnue. Vous avez aimé mon petit film ?

– Qui que vous soyez, je vous tuerai !

– Allons, ne faites pas de promesses que vous ne pourrez tenir. Libérez mes amis, ou je mets mes menaces à exécution.

L'homme raccrocha, laissant le Ministre en proie à une rage incontrôlable.

Il fit une copie du DVD, remit l'original dans l'enveloppe et enfila

son manteau. Il saisit son portable, appela le Président sur sa ligne personnelle. Golovine était en réunion, mais accepta de recevoir son ami en urgence.

Un quart d'heure plus tard, Dimitrievitch se présenta au secrétariat de la Présidence.

– Veuillez patienter, monsieur le Président ne va pas tarder.

Dimitrievitch se mit à faire les cent pas dans le hall. Golovine apparut enfin, tendit une main au Ministre avant de le faire entrer

dans son bureau.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il en proposant un siège à Dimitrievitch.

– Je viens de recevoir un film, tu as de quoi le visionner ?

Le Président russe se leva pour aller insérer le DVD dans un lecteur, alluma le téléviseur.

Au bout de quelques minutes, il mit en pause, il était blême.

Il se tourna vers son ami. Les deux hommes se regardèrent en silence de longues minutes.

Le Président Golovine prit enfin la parole :

– Tu connais ma politique vis à vis du chantage, dit-il d'une voix douce. Je n'ai pas besoin de te dire que si je cédaï à ce genre de demande, demain tous les malades du pays feraient pareil.

Dimitrievitch hocha la tête. Il savait Golovine inflexible. Le Président décrocha son téléphone, appela la ligne directe du chef de la police ?

– Oleg Karparov ; fit la voix au bout de la ligne.

– Vladimir Golovine à l'appareil ; Oleg, veuillez venir à mon bureau immédiatement.

– Bien, Monsieur le Président, j'arrive.

Le Président russe croisa les mains sur son bureau.

– J'imagine combien ce doit être pénible pour toi... et encore plus pour ta compagne. Alexei, nous sommes amis de longue date, tu sais que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour sortir miss McAlistair des mains de ces types.

On frappa à la porte, le

secrétaire introduisit le chef de la police dans la pièce.

Ce dernier serra la main des deux hommes, intrigué.

– Alexei a reçu des nouvelles des ravisseurs, dit-il sans préambule. Regardez.

Il enclencha la lecture du DVD. Karparov détourna le regard au bout de quelques minutes.

– Je suis sincèrement désolé ; dit-il en se tournant vers le Ministre.

Dimitrievitch hocha la tête en signe de remerciement.



– Je vais faire analyser ce DVD...

– J’aimerais que cela reste discret, s’il te plaît ; le coupa Dimitrievitch, je ne tiens pas à ce que tous les policiers de la ville voient ce film.

– Entendu, je vais mettre Igor sur le coup, c’est le meilleur. S’il y a quelque chose à trouver, il le trouvera.

Le Président remit le disque dans son boîtier, le tendit au chef de la police.

– Oleg ; faites au plus vite, la vie

de Miss McAlistair en dépend ; fit-il en serrant la main de Karparov.

L'homme quitta le bureau présidentiel. Dimitrievitch se leva à son tour, ses yeux bleu acier avaient pris une teinte gris orage. Le Président retint la main de son ami : – Alexei, quoi que cela puisse te coûter, je ne veux pas de débordement, est-ce clair ?

Le Ministre de la Justice acquiesça. Plus que jamais, il avait besoin de Kirilenko.

Il rentra au Ministère, hanté par les images gravées sur ce maudit DVD. Il s'assit derrière son bureau

sans même ôter son manteau, enfonça une touche sur son portable.

– Kirilenko, fit la voix à l'autre bout du fil.

– Où es-tu ?

– Dans un avion pour Moscou, patron, je serai là dans deux heures; Ça ne va pas ?

– Non, appelle-moi dès que tu atterris.

Dimitrievitch n'allait pas rester les bras croisés, sans rien faire. Chaque heure qui passait, mettait la vie de Samantha un peu plus en

danger. Sans compter les séquelles psychologiques qui découleraient des viols à répétition.

Le Ministre se versa une double dose de vodka, vida la moitié du verre. Son esprit était anesthésié par le choc. Il n'arrivait plus à penser rationnellement.

Il marcha jusqu'à la fenêtre donnant sur la Place Rouge. La vie avait repris ses droits ; les touristes se photographiaient à nouveau. Comme si de rien n'était.

On frappa à sa porte ; son secrétaire lui rappela qu'il avait une importante réunion de travail.

Dimitrievitch soupira, au moins cela lui changerait les idées.

– J’arrive dans une minute.

Il termina sa vodka et se dirigea vers la salle de réunion. Tout son état-major était là ; il salua d’un signe de tête, tous savaient pour l’enlèvement.

– Bien, commençons.

Deux heures et demie plus tard, son portable vibra sur la table. Kirilenko venait d’atterrir. Le Ministre s’excusa et sortit de la salle, sous l’œil curieux de ses assistants.

– Oui, Grigori, tu peux prendre un taxi ? Je suis en pleine réunion.

– Pas de problème, patron, je viens directement au Ministère.

Il coupa la communication ; Dimitrievitch avait une voix éteinte. L'enlèvement de l'Américaine semblait l'avoir particulièrement touché. Le Ministre revint dans la salle de réunion et dit : – Nous avons vu les principaux ordres du jour, terminez sans moi.

Il salua et repartit dans son bureau. Il tourna en rond en attendant Kirilenko. Il devait faire un effort surhumain pour ne pas

laisser éclater sa rage. Les images de Samantha attachée à ce lit lui étaient insupportables. Il tuerait les responsables de ses propres mains, après les avoir fait souffrir bien au-delà de l'imaginable.

La sonnerie du téléphone interrompit ses pensées ; Kirilenko était arrivé.

Il ouvrit lui-même la porte de son bureau, impatient, serra chaleureusement la main de son ex-chef de la sécurité.

– Tu veux un verre ?

– Non, merci, patron, dites-moi

plutôt ce qui se passe.

Dimitrievitch enfonça la touche de la télécommande. Le DVD se mit en marche.

Grigori Kirilenko le visionna sans broncher, examinant la moindre parcelle d'image, à la recherche d'un quelconque indice.

Lorsque l'écran redevint noir, il pinça les lèvres.

– Ces types sont des porcs. Les images ne nous apprendront rien, dit-il en secouant la tête. Par contre, il faut faire analyser le son.

Il saisit son portable, composa un



numéro et attendit que l'on décroche.

– Ivan ? Kirilenko, j'ai besoin de tes compétences...

– Salut mon pote, t'es de retour au pays ?

– C'est provisoire, il faudrait que tu analyses un DVD.

– Pas de problème, quand veux-tu venir ?

– Tout de suite, c'est urgent...

L'autre hésita un moment au bout du fil puis :

– Ok, tu connais la route.

Il raccrocha se demandant ce qu'il pouvait y avoir de si urgent.

Kirilenko se tourna vers le Ministre.

– Allons-y, patron.

Dimitrievitch prévint son secrétaire qu'il s'absentait, appela son chauffeur.

– Il vaut mieux que je conduise ; fit Kirilenko.

Les deux hommes montèrent dans la voiture de fonction sous l'œil étonné du chauffeur. Ils roulèrent en silence pendant un bon quart d'heure. Kirilenko conduisait vite

sur la route verglacée, il dérappa dans un virage, se rattrapa de justesse.

– Nous n'aiderons pas Samantha si nous mourrons dans un accident de voiture ; lui fit remarquer Dimitrievitch.

– Désolé, patron.

Une heure plus tard, ils pénétrèrent dans la cour d'une ferme ; des poules s'égayèrent en caquetant.

Le Ministre leva un sourcil.

– Ton génie de l'informatique vit ici ? s'étonna t-il en laissant planer

son regard sur les bâtiments un rien délabrés.

– Il est agoraphobe ; répondit Kirilenko en souriant.

Ils se dirigèrent vers une sorte d'annexe, Kirilenko frappa au battant en bois et pénétra dans l'ancre d'Ivan. La pièce était remplie de matériel informatique dernier cri : écrans vidéo, claviers, consoles...

Il se redressa, jeta un coup d'œil à l'homme qui accompagnait Kirilenko. Il posa ses écouteurs et tendit une main à Dimitrievitch.

– Bienvenue dans mon humble labo, Monsieur le Ministre.

L'installation n'avait rien de « humble ». Il devait y en avoir pour une véritable fortune.

Kirilenko lui tendit le DVD :

– Nous avons besoin que tu examines ceci.

Ivan saisit le boîtier, prit le disque avec précaution et l'inséra dans un lecteur. Les images apparurent sur un écran géant. Dimitrievitch détourna le regard, il ne supportait plus de les voir.

Le jeune informaticien regarda en

silence, scrutant chaque millimètre de photo. Il mit en pause, secoua la tête. Il n'y avait rien à en tirer. Par contre, le son l'avait fait tiquer. Il avait repéré un bruit familier.

Il manipula une série de boutons, remit le casque sur ses oreilles et repassa la DVD. Au bout d'un moment, il sourit.

– Da, da, da !! s'exclama t-il en se levant d'un bond.

– Tu as quelque chose ? demanda Kirilenko.

– Vous allez voir ...

Il poussa une manette, effaça

certaines sonorités, en amplifia d'autres. Puis il se releva, fouilla dans une pile de CD et revint à son pupitre. Il enclencha la musique, il exultait littéralement.

– Bien, écoutez la première chanson, dit-il en se retournant vers le Ministre.

Une musique assourdissante emplit la pièce, une sorte de hard-rock décoiffant. Puis il remit le DVD.

Les deux hommes prêtèrent l'oreille, Dimitrievitch fit la grimace.

Ivan souriait toujours. Il poussa à nouveau des manettes ; un son de cloches résonna dans la pièce. Il manipula le CD, le même son de cloches se fit entendre. Il se tourna vers ses visiteurs.

– Alors ?

– Ce sont des cloches, je ne vois pas... ; commença le Ministre.

– Ce sont les mêmes cloches, monsieur, et je sais où les trouver !

Kirilenko fixa son ami.

– Tu es sûr de toi ?

L'autre haussa les épaules et



répliqua :

– A ton avis ? c'est le monastère de la Trinité St Serge ! fit-il fier de lui. Sur un écran, apparut la signature des cloches, sur celui de dessous, celle du son entendu dans le DVD.

Il rapprocha les deux signatures, elles étaient identiques.

Kirilenko jeta un regard au Ministre.

– Il y a des entrepôts désaffectés sur les bords de la Moscova... On va chercher par là.

Les deux hommes remercièrent le

jeune génie, Kirilenko sortit une bouteille de vodka de la poche de son manteau, la tendit à Ivan.

Ils remontèrent en voiture, l'espoir s'était emparé de Dimitrievitch. Il n'en revenait pas, ce gamin était véritablement doué.

Ils regagnèrent Moscou en moins d'une heure.

– Tu vas organiser les recherches ; dit le Ministre. Je te laisse carte blanche.

– Vous allez prévenir Karparov ?

– Non, je ne tiens pas à ce qu'un flic fasse tout capoter. Tu montes

une opération commando et tu règles tout.

Kirilenko hocha la tête, il n'aurait aucun mal à recruter des gars compétents.

## 29

Les deux hommes se séparèrent dans la cour du ministère. Dimitrievitch devait passer à la cellule de crise, il voulait savoir où en étaient les analyses de la police.

De son côté, Kirilenko comptait aller recruter un commando.

Il avait gardé des contacts avec d'anciens militaires, reconvertis pour la plupart dans la protection rapprochée.

Certains étaient carrément devenus mercenaires.

Dimitrievitch pénétra dans la salle de réunion.

Le Président Golovine était en grande conversation avec Karparov.

– J’ai essayé de te joindre, dit-il à son ministre sur un ton de reproche.

– J’avais une chose urgente à régler. Tu as du nouveau ? Rajouta-t-il à l’adresse de Karparov.

– Mon spécialiste a relevé une empreinte, elle appartient à un opposant au régime, un certain Vladimir Illiouchine. Ce nom te dit quelque chose ?

– Pas vraiment, quel rapport avec des Tchétchènes ?

– C'était la question que nous nous posions.

– Et c'est tout ?

– Les images ne donnent aucun indice, mon technicien est en train d'analyser la bande son ; répondit le chef de la police.

Dimitrievitch haussa les sourcils,

d'ordinaire les services de police étaient réputés pour leur rapidité. Un gamin de vingt six ans avait découvert un indice crucial en quelques minutes, et un as de l'informatique, ou supposé tel, n'avait rien trouvé en plusieurs heures ?

Quel lien pouvait-il y avoir entre un opposant au régime et l'enlèvement de Samantha ? Il commençait à se poser des questions sur le but réel poursuivi par les ravisseurs.

– Je retourne à mon bureau ; fit-il en tendant la main au Président.

– Bien.

Golovine regarda son ami sortir de la pièce, persuadé qu'il préparait quelque chose. Il avait vu la lueur dans son regard. Il décida d'en avoir le cœur net. Il sortit à son tour de la salle, suivit le long couloir qui menait au Ministère de la Justice. Le secrétaire de Dimitrievitch fronça les sourcils en voyant le Président pénétrer dans le hall.

– Désirez-vous que je vous annonce à Monsieur le Ministre ?



– Merci, ce ne sera pas nécessaire.

Golovine frappa à la porte de son ami, entra sans attendre de réponse. Dimitrievitch leva les yeux, surpris.

– Vladimir, il y a un souci ?

Le Président s’assit face au bureau, scruta son ami avant de prendre la parole : – Si tu me disais ce que tu as découvert ?

Dimitrievitch le fixa en silence, réfléchis un instant et se lança : Il lui parla du déplacement chez le jeune Ivan, de l’analyse qu’il avait

faite du DVD et du résultat.

– Que comptes-tu faire ? Et pourquoi ne pas en avoir informé Karparov ?

– Je ne suis pas certain de pouvoir faire entièrement confiance aux services de police. Je me demande si je ne ferais pas l'objet d'un acte de vengeance.

Il laissa sa phrase en suspens. Golovine resta silencieux, cette idée lui était venue à l'esprit.

– Bien, je te laisse carte blanche à condition qu'il n'y ait pas de remous inconsidérés. Tu me rends

compte directement.

Dimitrievitch le remercia et serra la main de cet homme dur mais qui pouvait faire preuve d'humanité. Golovine quitta le bureau. Qui pouvait avoir monté une telle opération pour nuire à son ami ?

Il songea à sa nomination au poste de Ministre de la Justice. Les deux autres candidats n'avaient pas l'envergure pour planifier cet enlèvement. Il demanderait une enquête discrète dès son retour dans son bureau.

Le téléphone de Dimitrievitch sonna. Kirilenko avait réuni un

groupe d'hommes sûrs et super entraînés. Ils allaient commencer les opérations de recherche.

— Je vous tiens au courant, conclut-il avant de raccrocher.

Les heures à venir allaient être longues. Il ne pouvait rien faire de plus. Cela le rendait fou. Il pensa à Samantha aux mains de ces sauvages.

Dès qu'ils seraient repérés, il avait l'intention de se joindre au commando. Il ne laisserait à personne le soin d'interroger le chef de la bande. Il voulait le nom du commanditaire. Il userait de ses

pouvoirs pour parvenir à ses fins.

Il essaya de se plonger dans des dossiers sans parvenir à fixer son attention.

Il était plus de dix neuf heures lorsque Kirilenko appela.

– On a découvert leur cachette ; dit-il d'emblée. Une voiture vous attend dans la cour, monsieur.

– Je descends.

Le Ministre ferma la porte de son bureau à clé ; il avait rangé le DVD dans un tiroir, ne tenait pas à ce qu'il tombe entre de mauvaises mains.

Un 4x4 noir stationnait près de sa voiture de fonction. Il ouvrit la portière et se glissa sur le siège à côté du chauffeur.

– Bonsoir, monsieur ; fit l’homme en mettant le moteur en marche.

Dimitrievitch salua d’un signe de tête. Le véhicule démarra sous l’œil ahuri des chauffeurs officiels. Le Ministre s’efforçait de respirer lentement. Son cœur battait trop vite, il sentait une sorte d’anxiété le gagner. Et s’ils arrivaient trop tard ? Si Samantha était déjà morte ? A aucun moment, il n’avait envisagé le pire.

Le véhicule traversa la Moscova. Ils atteignirent les faubourgs en peu de temps, rejoignirent deux autres 4x4 avant de gagner les quais. Une ambulance était garée non loin de là.

Les voitures stoppèrent à une quinzaine de mètres d'un hangar. Des hommes en noir descendirent des véhicules, armes au poing.

Ils abaissèrent leur cagoule. Kirilenko saisit une paire de jumelles à infrarouge, les dirigea vers le bâtiment. Il compta une dizaine de silhouettes. Deux hommes partirent en reconnaissance

autour du hangar.

Dimitrievitch s'approcha.

– Ils sont là ? demanda-t-il impatient.

– Oui, une dizaine au moins, je ne vois pas d'autre corps, attendez... si, il y a quelque chose... un corps allongé...

– Un corps ? Tu veux dire... ?

– Non, elle est vivante, patron.

Un des commandos était monté sur un toit voisin, il repéra une verrière sur le toit du hangar ; il communiqua le renseignement à



Kirilenko par radio.

— Que deux hommes les rejoignent et grimpent sur le toit.

Le reste de la troupe se déploya en silence. Ils étaient prêts à donner l'assaut. Lorsqu'ils furent tous en place, il leva le pouce droit.

Une violente explosion secoua le hangar, éventrant le portail. Au même instant, la verrière vola en éclats. Les commandos se laissèrent descendre au sol, suspendus à leur filin. Une fusillade nourrie éclata, les ravisseurs tombaient comme des mouches, surpris.

La porte du réduit s'ouvrit à la volée, un homme en treillis se précipita vers le lit. Samantha tenait le clou fermement. Le type se pencha sur elle, couteau à la main. Elle planta l'arme improvisée dans son œil droit. Il hurla avant de s'effondrer sur le lit, mort.

Le chef des ravisseurs entra à son tour ; il allait se jeter sur elle quand une balle l'atteignit à la cuisse. Il balança son poing sur la jeune femme, l'envoyant heurter la paroi vitrée avec violence. Elle s'effondra, inanimée.

Une seconde balle érafla son

côté. Kirilenko se jeta sur lui, l'immobilisant d'une clé.

– Jettes ton arme ; ordonna-t-il en resserrant sa prise.

L'homme obtempéra. Deux commandos se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent hors du cagibi. Kirilenko prit le pouls de la jeune femme, appela l'ambulance par radio.

Le véhicule s'engouffra dans le hangar. Les ambulanciers pénétrèrent dans la pièce.

– On s'occupe d'elle.

Kirilenko s'écarta. Dimitrievitch s'était assis sur le bord du lit.

– Veuillez sortir, monsieur, je vous prie ; fit le médecin en posant un collier cervical à Samantha.

Les deux hommes sortirent. Deux commandos maintenaient le prisonnier à genoux, on lui avait posé un garrot. Le Ministre s'approcha de lui. Le regard bleu acier avait viré au gris orage. Il examina le type sans un mot.

Les ambulanciers déposèrent la jeune femme sur la civière, chargèrent le tout dans l'ambulance.

– Comment va-t-elle, docteur ?

– Elle souffre d'un léger traumatisme crânien, je ne peux vous en dire plus pour le moment.

– Je vous rejoins à l'hôpital dans un instant.

Dimitrievitch caressa la joue de Samantha ; elle avait les yeux clos, les narines pincées.

Lorsque l'ambulance fut partie, le Ministre se retourna vers le prisonnier.

– Laissez-moi seul avec lui, ordonna-t-il aux commandos.

Les hommes quittèrent le hangar, rejoignirent leurs véhicules.

Dimitrievitch fixa l'homme allongé au sol.

— Pour qui travailles-tu ? demanda-t-il d'une voix froide.

L'autre ricana en haussant les épaules.

— Tu vas parler, l'ami ; tu n'as pas idée des souffrances que je peux te faire endurer.

Le ravisseur cracha en direction du Ministre.

Ce dernier posa son regard sur la blessure sanguinolente. Le type serra les dents, se tordit de douleur. Dimitrievitch souriait. Il accentua la pression sur la cuisse. L'homme finit par crier.

– Donnes-moi son nom et j'abrège tes souffrances ...

– Va te faire...

Dimitrievitch fit la moue.

– Je vais briser tes os un à un, ensuite je m'attaquerai à tes organes. Ils vont exploser comme des melons trop mûrs. Ce sera très douloureux.

– Tu crois me faire peur ?

Le Ministre haussa les épaules. Il posa les yeux sur le pied de l'homme. Un craquement sinistre se fit entendre tandis que les os du pied éclataient. Un hurlement inhumain se répercuta dans le hangar.

Dehors, les hommes se regardèrent en fumant, insensibles aux cris.

Le tibia se brisa à son tour, puis le fémur déchira la cuisse, traversant la toile du pantalon. L'homme hurlait sans discontinuer, se tordant de douleur au sol.



– Son nom ? demanda la voix glaciale.

– Va te faire... hoqueta le blessé.

Les côtes subirent le même sort, perforant le poumon droit. L'homme toussa, sa respiration siffla.

– Parle !

– Tu es le diable ! fit-il avant de perdre connaissance.

Dimitrievitch avisa les bouteilles d'eau sur la table ; il en saisit une, la vida sur le visage du supplicié. Celui-ci revint à lui, la douleur aussi.

Le Ministre secoua la tête, l'homme était entêté.

– Je vais continuer dit-il ; jusqu'à ce que tu parles.

L'homme céda.

– Romanov, murmura le type ; Ivan Romanov.

Dimitrievitch crut avoir mal entendu.

– Tu peux répéter ?

– Romanov, le Ministre de la Culture...

Le Ministre resta immobile quelques minutes, Ivan, son ami de

toujours ?

Pourquoi ?

Il fixa l'homme dans les yeux, y lut la même réponse. Il s'éloigna de quelques pas, son regard était noir. Il ferma les yeux ; l'homme s'envola littéralement, suspendu dans les airs à cinq mètres du sol.

Puis Dimitrievitch fit un signe de la main, le blessé retomba au sol, s'écrasa sur le béton. Telle une poupée de chiffon.

Mort.

# 30

Dimitrievitch grimpa dans un des 4x4 en compagnie de Kirilenko. Il jetait des coups d'œil furtifs au Ministre. Ce dernier ne desserra pas les dents jusqu'à l'hôpital.

Le véhicule sitôt arrêté sur le parking, Dimitrievitch se précipita à l'accueil. L'infirmière de garde le conduisit jusqu'au pool des urgences.

Le médecin-chef sortait de la chambre où l'on examinait la jeune

femme. Il se dirigea vers le Ministre, main tendue.

– Mes respects, Monsieur le Ministre.

– Docteur, comment va-t-elle ?

– Elle souffre d'un traumatisme crânien, a été frappée également... dès que les examens seront terminés, je la plongerai dans un coma thérapeutique.

– Et pour le reste ?

Le médecin le regarda, se demandant ce que Dimitrievitch savait.

– Je sais qu'elle a été..., commença-t-il, incapable de poursuivre.

– Notre gynécologue est en train d'effectuer des prélèvements, expliqua le médecin. Nous allons devoir pratiquer des tests HIV, MST...je suis désolé.

Dimitrievitch pâlit un peu plus. Son regard bleu acier était en train de virer au gris orage.

– J'aimerais lui parler.

– D'ici quelques minutes.

Le Ministre serra les poings. Le ravisseur n'avait pas assez souffert.

La femme médecin sortit enfin de la chambre.

– Je vous laisse cinq minutes, pas plus.

Dimitrievitch entra dans la pièce. Samantha avait les yeux clos, elle était pâle comme un linge. Il s’assit au bord du lit, lui prit la main.

La jeune femme la retira sans ouvrir les yeux.

– Laisse-moi seule, s’il te plaît.

Il l’embrassa délicatement sur le front, sortit sans se retourner. Le médecin croisa son regard.

– Cela va prendre du temps avant qu'elle n'oublie ce qui vient de se produire. Elle aura besoin d'une aide psychologique. Nous avons une excellente psychologue, le Docteur Novotna, elle obtient de très bons résultats.

– Bien, tenez-moi au courant de son état de santé, je vous prie.

– Entendu, Monsieur, je vais l'endormir maintenant.

– Pendant combien de temps ? demanda Dimitrievitch.

– Trois, quatre jours.

Le Ministre soupira. Les deux



hommes se serrèrent la main. Kirilenko s'était éloigné discrètement pendant l'entretien avec le médecin.

Ils gagnèrent le 4x4 mais au lieu de grimper à l'intérieur, Dimitrievitch descendit jusqu'au bord de la Moscova. Il s'arrêta près de la rambarde, les yeux fixés sur l'eau grisâtre. Il se tenait parfaitement immobile.

L'ex-chef de la sécurité prit une paire de jumelles, scruta les environs, déserts à cette heure.

Soudain une véritable colonne d'eau jaillit du fleuve, s'éleva dans

les airs à la manière d'une tornade. Elle remonta la rue face à l'hôpital, emportant les véhicules en stationnement. Elle montait toujours plus haut. Elle éclata tout à coup comme un orage, noyant la rue sous des trombes d'eau.

Kirilenko balaya les environs d'un coup d'œil circulaire. Il n'y avait que des dégâts matériels.

Dimitrievitch se retourna et revint vers la voiture, ses yeux avaient repris leur teinte bleu acier.

Les deux hommes grimpèrent dans le 4x4.

Le portable du Ministre sonna. Le Président Golovine venait d'apprendre la libération de l'Américaine. Il voulait le voir immédiatement.

– Conduis-moi à la Présidence, fit-il à son ex-chef de la sécurité.

– Il y a un problème ?

– Je suis convoqué.

Kirilenko fronça les sourcils.

– IL est déjà au courant ?

Dimitrievitch haussa les épaules, le Président savait toujours tout avant tout le monde.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau présidentiel, Golovine était en grande conversation avec le chef de la police, Oleg Karparov.

Ce dernier serra la main de son ami et quitta la pièce.

Le Président avait sa tête des mauvais jours.

— Assieds-toi ; je viens d'apprendre que tu as fait libérer miss McAlistair, félicitations. J'ai appelé l'hôpital pour avoir des nouvelles de sa santé, j'espère qu'elle s'en remettra.

Dimitrievitch attendit la suite.

– Je ne veux pas savoir ce qu’il est advenu des ravisseurs ; ce qui m’intéresse en revanche, c’est de savoir comment une tornade a pu s’abattre sur Moscou, et détruire une vingtaine de véhicules !

Le Ministre planta son regard dans les yeux de Golovine.

– Je paierai pour les dégâts, je suis désolé.

Golovine haussa les sourcils.

– As-tu obtenu le nom du commanditaire de cet enlèvement, au moins ?

– Ivan Romanov.

Le Président ouvrit la bouche de surprise. Inutile de demander s'il était sûr de lui.

– Je suppose qu'il aurait aimé obtenir le poste que tu m'as offert.

Cela se tenait.

– Je vais m'occuper de lui personnellement. Tu ne fais plus rien, c'est bien compris ?

– Oui, Monsieur le Président.

– Rentre chez toi, maintenant.

– Je préfère m'occuper l'esprit, je vais aller au bureau.

Les deux hommes échangèrent

une poignée de mains virile. Dimitrievitch passa à l'appartement, Magda l'attendait, impatiente d'avoir des nouvelles.

Finalelement, il renonça à aller au Ministère. Il avait besoin de se détendre ; il prit une longue douche, ferma les yeux.

Les images du DVD vinrent le hanter.

Ces types ne feraient plus de mal à personne. Avant de quitter le hangar, les hommes du commando avaient fait sauter le bâtiment, effaçant toute trace.

Il s'installa sur le canapé du salon, essaya de fixer son attention sur les dossiers qu'il avait ramenés. Au bout de dix minutes, il renonça et descendit au gymnase.

Une heure durant, il s'obligea à remuer la fonte. Il termina par quelques longueurs de bassin.

Lorsqu'il remonta à l'appartement, il trouva Kirilenko en grande conversation avec l'intendante.

Les deux hommes discutèrent des événements passés.

– Quand repars-tu ?



– Demain matin.

– Tu n’envisages toujours pas de revenir au pays ? s’enquit Dimitrievitch.

– Susan n’est pas très emballée...

Le Ministre fixa son ancien chef de la sécurité. Il avait l’air vraiment accro. S’il était resté lui-même à New York, rien de tout cela ne serait arrivé. Son orgueil, son arrogance l’avaient poussé à accepter ce poste.

– Bien, je te remercie pour tout.

– Pas de problème, patron. Si



mécontent. La patience n'était pas une de ses vertus. Il se plongea dans le travail, passant les deux jours suivant au Ministère.

Au soir du quatrième jour, le téléphone sonna enfin dans l'appartement. Samantha était réveillée. Il appela son chauffeur, sauta dans la voiture. Il pianotait sur le cuir de la banquette, impatient.

Le médecin chef l'accueillit à la porte de la chambre.

– Comment va-t-elle, docteur ?

– Physiquement beaucoup mieux,

je n'en dirais pas autant de son état mental.

Dimitrievitch scruta le visage de son interlocuteur.

– Je peux entrer ?

Massalovitch le regarda en silence, puis :

– Allez-y doucement, Monsieur.

Le Ministre hocha la tête et pénétra dans la chambre. Samantha était toujours aussi pâle ; elle tourna les yeux vers lui, les referma. Une larme coula sur sa joue.

Il s'assit au bord du lit, déposa un baiser sur la joue humide.

– Bonsoir, mon ange.

Elle éclata en sanglots. Il la prit dans les bras, la berçant comme un enfant.

– Chut, mon ange... je t'aime.

Elle se calma un peu. Dimitrievitch avait espéré la ramener rapidement à l'appartement. Il se rendait compte que ce serait beaucoup plus long.

Le médecin frappa à la porte.

– Monsieur le Ministre,

j'aimerais vous parler.

Il se leva, sortit de la pièce.

– Je vous présente le Docteur Novotna. Monsieur Dimitrievitch, Ministre de la Justice.

La psychologue serra la main tendue. C'était une femme gracile, mais à l'allure décidée.

– Il serait souhaitable de faire admettre miss McAlistair dans ma clinique ; dit-elle. Un suivi psychologique est indispensable après ce qu'elle vient de subir.

Dimitrievitch la regarda avant de demander :

– Combien de temps pensez-vous que cela prendra ?

– Je ne peux vous le dire, tout dépendra de sa volonté de parler, de se libérer. Il y a plusieurs phases à passer avant de guérir. Certaines femmes ne s'en remettent jamais, hélas.

Dimitrievitch se tourna vers la fenêtre de la chambre. Samantha s'était tournée vers le mur, recroquevillée sur elle-même.

– Bien, docteur. Hospitalisez-la

chez vous.

Le Docteur Novotna hocha la tête, elle s'occuperait du transfert de la jeune femme dès le lendemain.

Le Ministre entra dans la chambre, se pencha sur Samantha.

– Je te laisse, mon ange. Le Docteur Novotna te conduira à sa clinique ; guéris vite.

Il l'embrassa sur le front et quitta l'hôpital, contrarié.



# 31

Deux jours plus tard, la psychologue entra dans la chambre de la jeune femme. Elle l'avait conduite à la clinique Sainte Catherine où elle exerçait en plus de ses vacations à l'hôpital.

– J'aimerais que nous discussions toutes les deux.

Samantha la regarda avec méfiance. Elle n'avait jamais aimé les psys. Après les attentats du 11 septembre, elle avait refusé d'en

consulter un.

Elle avait enfoui les images épouvantables de cette journée au fond de sa mémoire. N'en avait jamais parlé, avec qui que ce soit.

Elle n'avait pas l'intention de s'étendre sur son enlèvement non plus. Elle avait été kidnappée, violée. Point à la ligne.

Elle oublierait comme par le passé. C'est du moins ce qu'elle croyait.

Le Docteur Novotna s'était assise dans un fauteuil.

– Vous pouvez me parler de ce

que voulez.

– Je n’ai rien à vous dire ;  
rétorqua Samantha.

Le Docteur Novotna hocha la tête. Première phase, le déni.

– Bien quand vous serez prête,  
faites-moi signe.

Et elle quitta la chambre. Elle avait vu bien des femmes réagir de façon différente après un viol. Certaines plongeaient dans la dépression. D’autres rompaient toute relation avec un homme. Une infime partie semblait s’en remettre sans trop de dommages.

Elle ne savait encore dans quelle catégorie ranger l'Américaine.

Samantha avait accepté à contrecœur d'être transférée à Ste Catherine. Elle n'avait pas l'intention de s'y éterniser. Les antidépresseurs lui convenaient parfaitement. Remuer le passé n'était pas dans ses habitudes.

Elle aurait beaucoup à dire sur les drames qui avaient jalonné sa vie.

Sa chambre donnait sur un parc magnifique. Elle regarda par la fenêtre, surprise de reconnaître un danseur du Bolchoï.

La clinique accueillait toutes sortes de patients. Aisés, voire très aisés.

En cure de sommeil, désintox, sevrage alcoolique ou autre.

Les soins prodigués étaient très chers ; mais c'est ce qu'il se faisait de mieux.

Samantha se retourna vers la chambre.

Combien de temps allait-elle devoir passer dans cet établissement de luxe ?

Elle avait envie de parler à

Susan, plutôt qu'à cette psy. Son regard fit le tour de la pièce. Il n'y avait ni téléphone, ni téléviseur. Pas d'ordinateur, non plus. Une prison, en somme.

Pourquoi Alexei l'avait-il fait internée ici ? Elle aurait très bien pu rentrer à l'appartement. A cet instant précis, elle le détesta.

S'il était resté à New York ! Mais son poste de Consul ne lui suffisait apparemment pas.

Orgueil et vanité !

A travers elle, on s'en était pris à lui, elle en était persuadée. Elle

n'avait pas su la fin de l'histoire. Avait-il découvert le nom du commanditaire ?

Et cette psy ? Celle-là était lesbienne, elle en aurait mis sa main au feu. Rien qu'à voir la façon dont elle la détaillait !

Elle commençait à s'ennuyer. Si seulement elle avait eu ses croquis. Elle sortit de la chambre, le couloir était désert. Il devait bien y avoir un téléphone quelque part.

Elle descendit dans le hall d'entrée, avisa des cabines téléphoniques. A l'instant où elle allait introduire des pièces dans

l'appareil, une voix la fit sursauter.

– Miss McAlister ?

Le Docteur Novotna la fixait, les mains dans les poches. Les deux femmes se jaugèrent du regard. Samantha était furieuse.

– Je voulais juste que l'on m'apporte mes dessins et mon matériel.

Elle passa tout près de la psy, remonta dans sa chambre. Elle saisirait la première occasion pour ficher le camp d'ici. Elle se sentait épiée.

Elle se laissa tomber sur le



fauteuil, le regard perdu dans le parc recouvert d'une bonne couche de neige.

La porte s'ouvrit, elle n'y prêta pas la moindre attention. Encore cette psy.

– Samantha, si vous avez besoin de quoi que ce soit, dites-le à une infirmière. Nous nous en occuperons.

– J'ai besoin de partir d'ici ! rétorqua-t-elle.

– Cela ne va pas être possible pour le moment. Monsieur le Ministre souhaite votre

rétablissement, il vous a confiée à moi, mais je ne peux vous aider sans votre coopération...si vous continuez à tout garder en vous, un jour vous craquerez.

– Que savez-vous de ce que je peux ressentir ? s'exclama la jeune femme d'une voix sourde.

– Je sais ce qui se passe en vous, croyez-moi. J'ai suffisamment d'expérience en ce domaine.

Samantha fixa la psy. Elle se demandait si elle aussi avait subi un viol.

– Je suis passée par là, moi aussi

; répondit-elle à la question muette. On ne s'en sort pas seule, quoi que vous ayez vécu dans le passé, ce n'est rien à côté de ce que vous venez de subir.

Samantha détourna le regard. Elle avait envie de parler. Mais de quoi ? De la mort atroce de ses parents ? Du 11 septembre où elle avait vu des amis périr dans l'effondrement des tours jumelles ?

Elles gardèrent le silence de longues minutes. Puis l'Américaine se livra. Un tout petit peu.

– J'étais dans une des Tours du World Trade Center, le 11

septembre.

– Cela a dû être affreux...

Samantha sourit tristement. Ce n'était pas le mot qu'elle aurait employé.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Vous voulez dire un psy ? Non, je m'en suis sortie seule, j'ai repris mon travail, vu mes amis et enterré mes souvenirs au fond de ma mémoire.

– Ils finiront par ressortir un jour ; assura la Docteur Novotna.

Samantha hocha la tête. Sans

doute. Mais ce n'était pas les souvenirs les plus douloureux.

– Vous avez connu d'autres malheurs, n'est-ce pas ?

Sa patiente ne répondit pas. Elle n'était pas prête pour évoquer la mort de ses parents.

– Si vous me racontiez votre rencontre avec monsieur le Ministre? demanda la psy pour changer de sujet.

– C'était devant le Metropolitan Muséum of Art. A New York.

– Et ?

La jeune femme fixa la psy.

Que voulait-elle savoir au juste ?

– Et ça ne s'est pas très bien passé, à vrai dire...

Elle laissa sa phrase en suspens, se souvint du regard qu'ils avaient échangé.

– Pourtant j'aurais cru à un coup de foudre !

De sa part, sans doute ; pensa Samantha. L'évocation de leur première nuit ensemble déclencha un irrépressible frisson. Pendant tout le temps où elle avait été prisonnière, elle n'avait cessé de

penser à lui, à ses caresses. Cela l'avait aidée à tenir le coup. A ne pas perdre la raison.

Et aujourd'hui, la seule question qui la préoccupait, c'était de savoir comment cela allait se passer entre eux, maintenant.

Le Docteur Novotna sembla lire dans ses pensées.

– Je pense qu'il vous aime suffisamment... commença-t-elle.

– Ce n'est pas ce qui me fait peur ; répliqua Samantha.

– Quoi donc, alors ?

– Je ne sais pas si je pourrai encore faire l’amour avec lui...

Son cœur se serra, les larmes affluèrent derrière ses paupières, roulèrent sur ses joues.

La psy s’approcha d’elle, posa une main sur son bras. Elle prit une tablette de comprimés, en tendit un à la jeune femme.

– Prenez ceci.

Samantha remercia d’un signe de tête.

Puis la psy quitta la chambre. Sa patiente en avait dit beaucoup plus qu’elle ne l’avait espéré. Elle allait



téléphoner au Ministre pour qu'il fasse apporter les fameux croquis.

La thérapie par l'art pouvait s'avérer une bonne chose. Elle en avait déjà fait l'expérience avec des patients atteints de dépression.

Samantha finit par s'assoupir. Elle rêva de ses parents, se réveilla en sueur. Les souvenirs de son enfance refluaient du fond de sa mémoire.

Elle tenta de les chasser. En vain. Elle en avait bien assez avec les derniers évènements. Elle aurait voulu... En fait elle ne savait pas ce qu'elle voulait. Effacer tous les

mauvais souvenirs. Pour ne garder que les jours heureux.

Elle se leva, enfila son manteau en loup et alla marcher dans le parc. La neige était tombée en abondance. Elle s'enfonçait jusqu'au chevilles.

Elle adorait la neige. Elle avait appris à skier dans les Alpes françaises. Son père était un grand sportif. Du moins le voyait-elle ainsi du haut de ses sept ans.

Mais tout avait changé lorsqu'ils étaient rentrés aux États-Unis.

Samantha fit le tour du parc. La

neige collait à ses bottes. Elle n'arrivait plus à avancer. Elle essaya de respirer calmement, ce n'était pas le moment de paniquer.

Elle ferma les yeux, tentant d'endiguer l'angoisse qui montait en elle. La neige se remit à tomber.

Manquait plus que ça ; se dit-elle, en se remettant en route.

Au détour d'un bosquet, elle aperçut une allée goudronnée. Elle regagna la chaleur de la clinique.

Le Docteur Novotna la reçut les jours suivant dans son bureau. Samantha semblait se faire à l'idée

de se livrer.

Elles abordèrent son enlèvement et sa séquestration. L'Américaine passa du russe à l'américain. Il lui était sans doute plus facile de se raconter dans sa langue maternelle.

– Et vos parents ? demanda la psy.

Samantha se referma comme une huître. Elle refusait d'aborder le sujet.

– Je ne veux pas en parler.

Le Docteur Novotna scruta sa patiente. Elle semblait cacher un lourd secret.

Pendant deux jours, la jeune femme évita de se rendre aux rendez-vous. Elle resta enfermée dans sa chambre, dessinant des robes magnifiques.

Elle était là depuis plus d'une semaine. Combien de temps encore allait-elle devoir passer ici ? La psy refusait de lui répondre, prétextant qu'elle n'était pas prête.

Grâce aux antidépresseurs, elle se sentait mieux. Elle décida de tenter sa chance et de s'éclipser dans la soirée. Vers huit heures, elle écouta les bruits dans le couloir. Les infirmières avaient pris leur

service de nuit ; elles étaient moins nombreuses.

Elle enfila son manteau, chaussa ses bottes fourrées et glissa un œil hors de la chambre.

Personne. Dans la journée elle avait repéré la porte menant aux escaliers.

Le sac à l'épaule, elle se faufila vers la sortie, descendit les marches, le cœur battant.

Elle se retrouva sur le parking. Un taxi venait de déposer un couple. Elle s'engouffra dans le véhicule, donna l'adresse du

Ministre.

Trente cinq minutes plus tard, elle réglait sa course. Elle se sentait angoissée et excitée à la fois.

Parvenue sur le seuil de l'appartement de fonction, elle entra sans bruit. Un rai de lumière passait sous la porte du bureau de Dimitrievitch. Elle posa la main sur la poignée, entendit une exclamation au moment où elle poussait le battant.

– Non ! Miss Samantha.

Trop tard, elle reconnut la voix

de Magda. Elle resta figée sur le seuil de la pièce.

Le Ministre était assis sur le canapé, une fille blonde à califourchon sur ses cuisses, allait et venait sur lui.

Elle fit demi-tour, se heurta à l'intendante, catastrophée.

Samantha se précipita hors de l'appartement, dévala les escaliers et jaillit sur le trottoir par une porte de service.

Elle repéra un taxi non loin, lui fit signe et se jeta à l'intérieur, à peine arrêté.



– Roulez ! ordonna-t-elle les larmes aux yeux.

– Où allons-nous ?

– Je vous le dirai !

Le chauffeur jeta un coup d'œil étonné dans le rétroviseur.

Il avait vu sa cliente sortir du Ministère de la Justice. Apparemment étrangère.

Il fit mine de saisir sa radio.

– Niet ! Je vous donnerai un bon pourboire. Personne ne doit savoir où vous me conduisez.

L'homme la regarda à nouveau. Il

ne tenait pas à avoir des problèmes. D'un autre côté, la perspective de se faire un peu d'argent ne lui déplaisait pas.

Un avion passa au dessus d'eux. Samantha vérifia qu'elle avait bien son passeport et dit : – A l'aéroport Sheremetyevo, au terminal international.

Le chauffeur hocha la tête, il verrait quand il l'aurait déposée. Ils roulèrent en silence. Elle ne cessait de voir l'image de cette fille sur les genoux de Dimitrievitch.

Le taxi stoppa devant l'aérogare. Elle régla, tendit une liasse de

billets pliés en deux.

Le temps que l'homme compte ses billets, elle avait disparu.

Six mille roubles ? Il n'en revenait pas, elle avait dû se tromper. Il allait descendre de voiture quand un policier lui fit signe de libérer l'emplacement. Il démarra, remercia le ciel d'avoir mis cette femme sur son chemin. Il allait pouvoir gâter ses cinq enfants.

A l'intérieur, Samantha se dirigea vers une de ces boutiques où l'on vend de tout. Elle ne pouvait voyager sans bagage. Elle acheta un

sac de voyage, quelques affaires de toilette et du parfum. Une fois ses emplettes terminées, elle s'approcha d'un écran où défilaient les vols.

Le prochain pour les Etats-Unis ne partait que dans quatre heures. Elle ne pouvait se permettre de rester tout ce temps dans l'aéroport. Il y avait un vol pour l'Allemagne, dans deux heures. Elle s'approcha du comptoir de la compagnie allemande, acheta un billet en première.

Elle dut régler avec sa carte bancaire, sachant qu'elle serait

aussitôt repérée. Dans l'immédiat elle devait quitter le sol russe au plus vite. Ensuite elle aviserait.

Deux policiers des frontières examinèrent son passeport minutieusement. Le plus âgé détailla le document officiel, regarda la photo de la jeune femme puis la dévisagea ouvertement.

Enfin il lui rendit ses papiers et lui fit signe de passer.

Samantha poussa un soupir de soulagement, passa dans la salle d'embarquement. Il y avait peu de chance que Dimitrievitch la fasse rechercher à l'aéroport en premier.

Elle s'installa dans la salle d'attente, l'angoisse au ventre.

Des hommes d'affaires composaient la majorité des passagers. Elle était la seule femme à ne pas être accompagnée. Facilement repérable par conséquent.

Lorsqu'une hôtesse annonça l'embarquement, elle se mêla aux autres passagers. La première classe était bondée. Elle ôta son manteau en fourrure et prit place à côté d'un homme d'un certain âge en costume trois pièces très chic.

Elle boucla sa ceinture, jetant de fréquents coups d'œil au tarmac. Comme si elle craignait de voir apparaître Dimitrievitch.

– Vous êtes inquiète ? demanda son voisin d'un ton courtois.

– Je n'aime pas trop prendre l'avion ; mentit-elle en souriant.

L'appareil se mit enfin à rouler. Elle ferma les yeux. Des images désagréables se dessinèrent, elle les rouvrit, furieuse.

Comment avait-il pu lui faire ça ? Certes elle n'était pas censée

débarquer sans prévenir à l'appartement. Depuis combien de temps voyait-il cette fille ?

Elle commanda du thé, se mit à le siroter les yeux dans le vide.

Dans un peu plus de deux heures, elle débarquerait à Stuttgart. De là, elle prendrait un train pour se rendre en France. Ensuite il lui faudrait gagner le Var.

Ses parents lui avaient laissé une petite maison de village. Peu de personne connaissait son existence. Même pas sa meilleure amie, Susan.



Les impôts étaient établis au véritable nom de Samantha. Celui qu'elle avait porté jusqu'à ses dix ans. Elle s'y réfugierait le temps de faire le point et de décider de son avenir.

Le principal souci résidait dans l'utilisation de sa carte bancaire. Elle allait laisser des traces derrière elle. Elle devait trouver un autre moyen de paiement. Elle songea qu'elle pourrait retirer une forte somme en liquide. La transaction serait repérable mais elle ne voyait pas d'autre solution. Après elle réglerait en espèces.

Elle s'endormit, bercée par le ronronnement des moteurs.

Une main la secouait doucement. Elle ouvrit les yeux, l'hôtesse était penchée au dessus d'elle.

– Miss, si vous voulez bien attacher votre ceinture, nous allons atterrir.

Samantha jeta un coup d'œil à sa montre. Son voisin lui sourit.

– Le voyage s'est bien passé ; dit-il en refermant sa mallette.

– Oui.

L'avion amorça sa descente, se posa en douceur. Elle passa la douane sans encombre et sortit de l'aérogare à la recherche d'un hôtel.

Elle prit une chambre en face de l'aéroport. Elle n'était plus en état de penser correctement.

Alexei Dimitrievitch repoussa la fille et se rajusta rapidement. Il enfila son manteau et s'élança à la poursuite de Samantha. Le temps qu'il parvienne dans la rue, elle avait disparu.

Il ouvrit son portable, appela son chauffeur.

Comment avait-il pu être aussi stupide ? Faire venir une call-girl à l'appartement !

Il monta dans la limousine, donna l'adresse de la clinique et se cala contre le dossier en cuir. Il était furieux après lui. Son addiction au sexe risquait de lui coûter cher, une fois encore.

Il imaginait sans peine le choc que Samantha avait dû ressentir en le voyant avec la fille.

Il se mit à tapoter nerveusement sur la banquette, descendit de voiture sans attendre que le chauffeur lui ouvre la portière.

Il se précipita à l'intérieur de la

clinique, se heurta à l'infirmière de garde.

– Les visites sont terminées, Monsieur ! fit-elle en le fustigeant du regard.

– Je m'en moque, je désire voir miss McAlistair, immédiatement.

La femme allait répondre lorsqu'elle reconnut le Ministre. Sa voix se radoucit.

– Je suis désolée, Monsieur, je ne vous avais pas reconnu. Elle doit être dans sa chambre.

Elle le conduisit au deuxième étage, ouvrit une porte et constata

que la patiente ne s'y trouvait pas. Le lit n'était même pas défait.

– Vous avez des caméras de sécurité ?

– Oui, mais il me faut l'autorisation du Docteur Novotna.

– Appelez-la, s'il vous plaît.

Pendant qu'elle passait son coup de fil, il appela lui-même Oleg Karparov. Le chef de la police était à table. Il lui fit part de la disparition de la jeune femme, lui demanda de la faire rechercher, discrètement.

La psy arriva vingt minutes plus

tard, l'air soucieux. Elle se dirigea vers le local de surveillance, demanda au garde de visionner les bandes des dernières heures.

Ils virent Samantha descendre les escaliers, se glisser furtivement dehors et grimper dans un taxi.

– Vous pouvez zoomer sur son numéro ?

Le garde hocha la tête, releva l'identification du véhicule et tendit le feuillet au Ministre.

– Merci, je vous tiens au courant ; dit-il au médecin avant de remonter en voiture. Il rappela



Karparov, le pria d'enquêter auprès de la compagnie de taxis.

– Rentre chez toi, Alexei, je m'en occupe.

– Je te remercie, désolé pour le dérangement.

Les deux hommes raccrochèrent. Dimitrievitch regagna l'appartement, la fille était partie. L'intendante vint au devant de lui.

– Je m'en veux, Monsieur, je ne l'ai pas entendue arriver.

– Allez vous coucher, Magda ; on ne peut rien faire de plus ce soir.

Il s'installa dans son bureau, se servit un verre de vodka qu'il avala d'un trait. Le chef de la police rappela dans l'heure qui suivit. Le taxi avait déposé Samantha au terminal international de Sheremetyevo. Karparov ferait vérifier son compte bancaire à la première heure le lendemain.

A presque minuit, il n'avait plus aucun spécialiste informatique sous la main. Dimitrievitch lança son verre vide dans la cheminée, dans un geste de colère. Elle pouvait être n'importe où à l'heure actuelle. Chaque minute qui passait

l'éloignait un peu plus de lui. Dans cinq à six heures, elle pourrait être à l'autre bout du monde.

Il alla prendre une douche, essayant de calmer la rage qui bouillonnait en lui. Puis il se coucha, les yeux fixés au plafond.

Il finit par s'endormir à quatre heures du matin.

La sonnerie du téléphone le réveilla, deux heures plus tard. Karparov était à son bureau. Il avait tiré du lit son jeune informaticien – Elle a acheté un billet d'avion pour Stuttgart ; dit-il d'emblée. Elle a également utilisé sa carte pour

prendre une chambre d'hôtel. Pour l'instant, je n'ai rien de plus.

– C'est déjà bien, Oleg ; tu peux continuer à surveiller ses dépenses ? et son portable ?

– Il est éteint, si elle le rallume, nous pourrons la localiser. Dès qu'elle se servira de sa carte bancaire, j'en serai informé. Je peux te poser une question ?

Dimitrievitch savait déjà ce que son ami désirait savoir.

– J'ai merdé ; dit le Ministre.

Et il relata la visite impromptue de Samantha à l'appartement et la

position fâcheuse dans laquelle elle l'avait trouvé. Son ami secoua la tête ; décidément, il ne changerait jamais.

– Félicitations ! fit-il au bout d'un moment.

– Je sais, n'en rajoutes pas, je suis assez furieux après moi.

– Et Samantha, tu as pensé à ce qu'elle a pu ressentir ? tu crois qu'elle avait besoin de ce genre de chose ? Ta vie privée ne me regarde pas, Alexei... c'est l'ami qui te parle, tu joues avec le feu...

Dimitrievitch soupira. Il le

savait.

– En tout cas, merci pour ton aide, Oleg, tiens moi au courant, je t'en prie...

Il coupa la communication, se leva et descendit au gymnase. Une fois qu'il saurait où elle était, il irait la chercher, implorerait son pardon et la ramènerait.

Il ne pouvait imaginer sa vie sans elle.

Elle allait sans doute chercher à gagner les Etats-Unis. Il appellerait Kirilenko, une fois de plus ; elle allait certainement contacter Susan.

Grigori pourrait surveiller ses mails.

Il se força à passer une heure sur les appareils de musculation, épuisant son corps à défaut d'épuiser son esprit.

Lorsqu'il remonta à l'appartement, il envoya un mail à New York. Son portable sonna quelques minutes plus tard.

— Tu n'étais pas couché ? s'étonna t-il en reconnaissant la voix de Kirilenko.

— Non, patron ; vous avez un souci ?

Dimitrievitch lui parla du départ de la jeune femme. Il entendit un soupir à l'autre bout du fil.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– J'aimerais que tu me préviennes si elle contacte Susan... c'est délicat ce que je te demande, je le sais... si tu pouvais éviter d'en parler à ta compagne.

Kirilenko réfléchissait. D'un côté il y avait sa fidélité à Dimitrievitch, de l'autre son attachement à l'avocate américaine.

– Pas de problème, patron, je m'en occupe... vous êtes sûr que



Ça va ?

– Ça va aller ; assura le Ministre.  
Je te remercie.

Il raccrocha, conscient d’abuser une fois de plus de la loyauté de Grigori à son égard. Ce dernier était perplexe. Dimitrievitch ne lui avait pas tout dit. Il s’était sans doute produit un nouvel événement. Imputable sans aucun doute au Ministre. Le connaissant, Kirilenko avait une petite idée en tête.

Il pénétra dans le bureau de l’avocate, alluma son PC. Elle était partie en séminaire à Miami. Il jeta un coup d’œil aux mails déjà

ouverts. Rien. Il y en avait une dizaine non lus ; il n'y toucha pas. Il devrait attendre son retour. Il rechercha son adresse IP, en la transmettant à Moscou, tout contact avec un mail émanant de Samantha serait détecté. Elle pourrait ainsi être facilement repérée.

Il transmit l'information à Dimitrievitch par mail, effaça son intrusion dans le PC de Susan.

Le Ministre ouvrit le message de Kirilenko, le transféra aussitôt à Karparov. Quelques minutes plus tard, le chef de la police lui apprit qu'elle avait réservé un billet de

train pour Strasbourg.

Elle avait donc décidé de passer par la France. Il savait peu de choses sur son passé, hormis qu'elle avait la double nationalité.

Samantha n'avait jamais évoqué son enfance. Il savait qu'elle avait vécu à Paris à partir de l'âge de dix ans.

Quel secret pouvait-elle lui cacher ?

Il en était là de ses réflexions lorsque son secrétaire frappa à la porte du bureau. Le Président Golovine convoquait ses ministres

pour une réunion extraordinaire.

Dimitrievitch soupira, il n'avait pas les idées claires. Dans la salle de réunion, il retrouva ses collègues, intrigués. S'était joint à eux, le chef du Sénat.

Golovine vint serrer la main de son ami.

– Comment vas-tu ? demanda-t-il sans lâcher la main.

Le Ministre de la Justice allait répondre quand le Président reprit :

– Ne me mens pas, je sais qu'elle est partie.

Dimitrievitch le regarda en silence. Karparov ?

– Lorsque l'on utilise les services de l'état à son profit, je le sais.

Le Ministre s'excusa. Les yeux gris de Golovine le scrutaient attentivement.

– Qu'as-tu fait ?

Impossible de lui cacher quoi que ce soit. Il était certain de ne pas être le seul à posséder certains « pouvoirs ».

Il en eut confirmation quelques secondes plus tard.

– Je suis comme toi, Alexei ; sauf que je maîtrise ces pouvoirs. As-tu une idée de l'endroit où elle se trouve ?

– Elle devrait être en France à l'heure actuelle.

– Bien, si tu as besoin de mon aide...

Le Président fit signe à son staff. Il était temps de se mettre au travail. Golovine avait l'intention de créer une nouvelle brigade de lutte contre le terrorisme. Ils en discutèrent pendant deux bonnes heures. Dimitrievitch avait fini par lâcher prise. Son esprit était loin de

Moscou. L'attente mettait ses nerfs à rude épreuve.

Il quitta la salle sitôt la réunion terminée, regagna son bureau. Impatient.

Aucune nouvelle. Ni de Karparov, ni de Kirilenko. Il se planta devant une fenêtre, regarda les touristes sur la Place Rouge.

Onze heures du matin.

Il avait des dossiers en souffrance sur sa table de travail. Il s'installa derrière son bureau, se forçant à mettre de côté ses inquiétudes. Il devait museler son

impatience avant de devenir fou.

On finirait par la retrouver, où qu'elle soit.

Il passa la journée à son bureau, travaillant sans relâche. Et lorsqu'enfin il rentra à l'appartement, il n'en savait pas plus que le matin.

Il s'installa sur le canapé de son bureau. Celui-là même où Samantha l'avait surpris. Il fixait son verre sans le voir, bondit en entendant la sonnerie du téléphone.

– Da, Oleg ? Du nouveau ?

Le chef de la police lui fit part de



sa dernière découverte. Samantha avait retiré une grosse somme d'argent dans une banque à Strasbourg.

Depuis il avait perdu sa trace.

Dimitrievitch jura. Si elle réglait en espèces, la retrouver serait plus difficile. Il devrait s'en remettre à Grigori.

Il remercia néanmoins Karparov, l'assurant de lui renvoyer l'ascenseur un jour prochain.

– Cela va te coûter cher, mon ami ! fit le chef de la police en riant.

Le Ministre avait besoin de

s'occuper le corps et l'esprit. Il hésita à faire appel à l'agence « Vénus ». Il aurait pu faire venir Tatiana.

Il repensa aux paroles de Golovine. Comment faisait-il pour se maîtriser ? Lui arrivait difficilement à contrôler ses pulsions.

Il lui fallait faire l'amour tous les jours pendant plusieurs heures avant de se sentir satisfait.

Cela ne lui posait aucun problème, tant qu'il avait une femme à disposition.

Il décida de sortir dîner en ville,  
appela son chauffeur.

Avant de quitter l'appartement, il  
envoya un mail à Kirilenko.

## 33

Samantha avait réservé une place dans un TGV en partance pour Marseille. A partir de là, elle ne laisserait plus de trace. Elle avait réglé son billet en espèces, elle louerait une voiture à la gare St Charles pour se rendre à Bandol.

Elle téléphonerait à la dame qui s'occupait de sa maison. Elle n'y était pas retournée depuis deux ans.

Elle s'installa confortablement, elle avait passé une très mauvaise

nuit. Une image la hantait. Celle d'un homme dont elle était follement amoureuse en compagnie d'une autre blonde...

Elle ferma les yeux, s'endormit aussitôt, bercée par le roulis du train.

Elle se réveilla quelques minutes avant d'entrer en gare, se rendit au comptoir Hertz et loua un coupé. Elle allait rallumer son portable pour appeler Marguerite Dubois, se souvint à temps qu'on pourrait tracer l'appel.

Elle avisa un jeune homme assis sur un banc, s'en approcha.

– Excusez-moi ? Vous pourriez me prêter votre téléphone ? Je vous réglerai la communication.

Il leva un regard surpris sur cette femme en manteau de fourrure.

– Bien sûr ; répondit-il en lui tendant l'appareil.

Elle composa le numéro de sa gardienne, patienta de longues minutes avant qu'elle ne réponde. Elle lui donna ses instructions avant de raccrocher et tendit le téléphone au jeune ainsi qu'un billet de cinq Euros. Il refusa l'argent.

– Vous êtes sûr ?

– Oui.

Elle le remercia et alla prendre la voiture. Il lui tardait d'être arrivée. Elle avait encore pas mal de choses à régler, en particulier ouvrir un compte bancaire et faire transférer une partie de ses avoirs de New York.

L'opération laisserait des traces, et ça la préoccupait particulièrement.

Elle entra l'adresse de sa maison de Bandol dans le GPS, elle avait rarement conduit en France.

La matinée était bien avancée

lorsqu'elle parvint enfin à destination. Madame Dubois avait mis les clés derrière une pierre descellée du mur. Elle rentra la voiture dans le garage, pénétra dans la maison.

Une fois de plus, elle n'eut qu'à se louer de ses services. Les placards étaient remplis, la pelouse tondue et les fleurs arrosées.

Elle fit le tour de la maison, elle y avait passé de merveilleuses vacances, enfant. Elle monta à l'étage, se laissa tomber sur le lit.

Les mauvais souvenirs remontaient à la surface, comme



une lame de fond. Elle ferma les yeux, pleurer ne ramènerait pas ses parents.

Elle défit son maigre bagage, il lui faudrait renouveler sa garde-robe.

– Bon, fit-elle à haute voix ; j’ai de quoi faire.

Première chose, pensa-t-elle ; la banque.

Elle chercha un annuaire, trouva l’agence où son père avait ouvert un compte pour régler les impôts de la maison. Par chance le directeur était toujours en poste. Elle

demanda à lui parler, prétextant une urgence.

– Allô ?

– Samantha Sher...McAlistair; se reprit-elle; bonjour Monsieur De La Mornay.

– Samantha ? Quelle surprise !

Elle lui demanda s'il pouvait la recevoir rapidement.

– Vous pouvez passer dans une heure ? proposa-t-il gentiment.

– Parfait.

Samantha raccrocha, soulagée. Elle savait pouvoir compter sur la

discrétion du banquier. Restait le problème du transfert.

Elle arriva à la banque quelques minutes avant la pause de midi. Le directeur la reçut immédiatement.

– Samantha, quel plaisir de vous revoir !

Il lui serra la main chaleureusement, la conduisit dans son bureau.

Sitôt assise, elle lui exposa le but de sa visite. Il hocha la tête, demanda :

– A quel nom désirez-vous ouvrir ce compte ?

– McAlistair, dit-elle sans hésiter. C'est celui que je porte depuis vingt ans.

Les démarches prirent une bonne heure. Samantha signa tous les documents, demanda une carte bancaire. Le banquier s'occupa ensuite du transfert des fonds.

– Vous pensez rester en France ?

– Je ne sais pas encore, j'ai pas mal de choses à régler.

Il se replongea dans les opérations en cours.

– Voilà, c'est fait, votre compte présente un solde de cent mille

dollars que je vais convertir en Euros. Je vais devoir prélever des frais de change.

La jeune femme le remercia, elle disposait désormais de liquidités. Elle remplit un bordereau de retrait, retira des espèces pour ses dépenses futures. Puis elle quitta la banque, ignorant qu'à plus de deux mille cinq cent kilomètres de là, un petit génie de l'informatique venait de repérer les opérations passées sur son compte à la First National Bank.

Samantha flâna dans les rues à la recherche d'une boutique de mode.

Elle en dénicha une dans une petite rue, trouva du prêt-à-porter de grands couturiers français.

Elle pensa à Natalia Sharapova, à l'expression qu'elle aurait eue en voyant le montant de la facture. Elle se demanda ce qu'il était advenu d'elle après le fiasco de sa mission de protection. Dimitrievitch n'avait certainement pas été tendre avec elle.

Elle espérait qu'elle n'ait pas perdu sa place à cause d'elle.

Elle chassa la garde du corps de

ses pensées, elle lui rappelait trop une autre blonde. Elle acheta des journaux américains et russes, s'installa dans un salon de thé cosy.

Dès demain, elle achèterait un PC, contacterait Susan. Elle avait besoin de dialoguer avec son amie, discrètement. Elle regagna sa maison à la nuit tombée, se fit un plat de nouilles chinoises et se mit au lit avec les journaux.

Une photo du Président russe attira son regard. Il était en compagnie de Dimitrievitch. Le Ministre de la Justice avait le visage fermé. Samantha sentit son

cœur se serrer, des larmes lui vinrent aux yeux. Elle fixa l'image sans la voir, sentit la colère monter en elle. Elle referma le journal.

Elle connaissait son addiction au sexe mais de là à la tromper alors qu'elle était en clinique ! Elle n'en revenait pas. Elle se plongea dans les journaux américains. Max Sandoval, Procureur de New York, venait de mettre fin à un important trafic de drogue et de traite d'êtres humains.

Elle songea à la dernière phrase qu'il lui avait dite, « soyez heureuse » ! Elle jeta le journal,



fondit en larmes. Elle pouvait pardonner aux types qui l'avaient violée. Certainement pas à Dimitrievitch. Elle finit par s'endormir.

Dans son rêve, elle voyait un homme blond chevaucher une femme sans visage. Elle avait une chevelure couleur ébène, tombant jusqu'aux chevilles. Elle hennissait, semblait s'envoler vers les nuages.

Samantha se réveilla en sursaut, les cheveux collés par la sueur. Jetant un coup d'œil à sa montre, elle se leva prendre un somnifère. Il était quatre heures du matin.

Elle ouvrit péniblement un œil sur le coup de midi, l'esprit embrumé. Après une bonne douche et un solide déjeuner, elle partit en quête d'un magasin d'informatique. Elle acheta un téléphone à carte prépayée, un PC et divers matériel de dessin. Il ne lui restait plus qu'à installer le tout.

Sitôt rentrée, elle appela Susan, tomba sur sa messagerie. Elle décida de lui téléphoner plus tard, elle ne voulait pas prendre le risque d'être écoutée par Kirilenko. Connaissant sa fidélité envers son mentor, elle ne doutait pas qu'il

l'aiderait à la retrouver.

Il avait fait le déplacement à Moscou pour la sortir des griffes de ses ravisseurs. Elle était certaine qu'il mettrait tout en œuvre pour découvrir sa cachette.

Elle se remit au dessin, s'efforçant de chasser les deux Russes de son esprit.

La sonnette de l'entrée la fit sursauter, son cœur battit plus vite. Elle se traita d'idiote, seule Marguerite Dubois pouvait venir à l'improviste. Elle descendit ouvrir.

— Samantha, comme je suis

heureuse de te voir !

Elles s'embrassèrent comme deux vieilles amies.

Lorsque ses parents étaient en vie, Marguerite servait à la fois de femme de ménage, de cuisinière et de gardienne.

– Maguy, entrez !

Elle jeta un coup d'œil dans la rue, referma la porte et verrouilla. Elles prirent place dans le salon. Samantha savait que la curiosité avait poussé la vieille dame à venir. Elle lui offrit à boire, lui

raconta qu'elle était en vacances.

– Combien de temps comptes-tu rester ?

– Une à deux semaines.

Elles discutèrent une bonne heure, puis Marguerite prit congé. Cette visite avait distrait Samantha. Une fois seule, elle tenta à nouveau de joindre Susan. Sans succès. Elle se décida à lui envoyer un mail, lui demanda de l'effacer sitôt qu'elle l'aurait lu.

Deux heures plus tard, n'ayant toujours aucune nouvelle, elle téléphona au cabinet d'avocats où

elle exerçait pour apprendre qu'elle était à Miami.

Elle contacta l'hôtel où l'avocate descendait à chaque voyage en Floride, laissa un message à la réception et son numéro de téléphone.

Une heure plus tard, il sonnait.

– Sam ? Que se passe-t-il ? C'est quoi ce numéro ?

– Tu as un PC avec toi ?

– Oui, explique ?

– Ouvres ton comptes sur MSN, je te contacte.

Samantha coupa la communication, laissant son amie perplexe.

Quelques minutes plus tard, elles « chattaient ». Elle lui fit part de son départ de Russie, de son installation en France sans plus de précision et la pria de ne dire à personne qu'elle l'avait contactée.

Susan n'y comprenait plus rien, son amie semblait très amoureuse de Dimitrievitch et voilà qu'elle le quittait brusquement sans vouloir lui en donner la raison.

Samantha lui fit jurer de tenir Kirilenko en dehors de cette

histoire, promet de donner de ses nouvelles très bientôt et coupa la liaison.

Elle avait préféré tenir Susan dans l'ignorance en ce qui concernait l'endroit où elle se trouvait. Non qu'elle ne lui fit confiance, mais elle était une incorrigible bavarde et elle ne tenait pas à ce qu'elle vende la mèche par inadvertance.

Elle dîna tôt, regarda les chaînes américaines avant de se coucher.

Le décalage horaire eut raison d'elle, elle s'endormit soulagée d'avoir pu « discuter » avec Susan.



# 34

Le téléphone sonnait dans la chambre du Ministre. Il tendit la main, grogna : – Da ?

– Alexei, je te réveille, désolé ; fit Karparov.

Dimitrievitch se redressa. Oleg Karparov à six heures du matin ?

– Tu es bien matinal, tu as du nouveau ?

Le chef de la police ne téléphonerait pas si tôt s'il n'avait

rien à lui apprendre ; se dit-il.

– Peux-tu passer à mon bureau, disons dans une heure ?

– Tu ne peux pas me dire ce qui se passe ?

– Je préfère te voir.

– Entendu.

Les deux hommes raccrochèrent. Le Ministre passa sous la douche, impatient. L'espoir s'était emparé de lui, l'angoisse également.

Il avala une tasse de café avant de sortir, quitta l'appartement comme s'il y avait eu le feu. Son

chauffeur l'attendait près du véhicule de fonction. Son patron venait de le tirer du lit où il dormait bien au chaud dans les bras d'une fille.

Ils roulèrent en silence jusqu'au commissariat. Dimitrievitch regarda ses mains, elles tremblaient. Il secoua la tête, il perdait les pédales. Complètement.

Et s'il venait à apprendre une mauvaise nouvelle ? Non, son ami ne l'aurait pas réveillé à cette heure.

Le chauffeur gara la limousine dans la cour principale. Le Ministre

descendit avant qu'il n'ait eu le temps de venir lui ouvrir la portière.

Un planton le conduisit jusqu'au bureau de Karparov. Ce dernier l'entraîna dans un couloir à peine éclairé. Des policiers étaient déjà au travail. Ils pénétrèrent dans la salle informatique. Igor mâchonnait un crayon à papier, comme à son habitude. Il exultait.

– Je suis le meilleur !

– Igor !

– Euh...oui, désolé, Monsieur !

Le jeune homme se mit à pianoter

sur son clavier à la vitesse de la lumière.

– Si vous nous disiez ce que vous avez trouvé ? demanda Karparov en se rapprochant.

L'informaticien leur parla du transfert d'argent parti d'un compte à New York et parvenu sur un compte en France.

Dimitrievitch fit la grimace, c'est tout ce qu'il avait découvert ?

Igor leva les yeux au ciel.

– Puisqu'il faut tout vous expliquer ! commença-t-il. Si j'ai vu le transfert, c'est que j'avais le

compte de départ, mais que j'ai trouvé le compte d'arrivée !

– Vous avez localisé la banque française ?

– Mieux que ça ! J'ai le numéro de compte, le nom et l'adresse du titulaire !

Les deux hommes se regardèrent.

– Et ?

Igor griffonna sur une feuille blanche et la tendit au Ministre.

Dimitrievitch la saisit comme si elle allait lui brûler les doigts. Il lut : Samantha McAlistair

# 18 Rue des Acacias

## Bandol

Var, France.

Il relut plusieurs fois les lignes, le cœur battant à tout rompre.

– Alors ? demanda Igor, fier de lui.

– Je crois que cela mérite une petite promotion ! répondit le chef de la police.

– Que comptes-tu faire ? demanda-t-il à son ami.

Le Ministre sourit avant de dire :

– Aller en France et la ramener.

– Je te souhaite bonne chance, alors.

Ils se serrèrent la main et Dimitrievitch repartit, l'adresse de Samantha en poche. Restait à organiser son voyage. Il téléphona au Président Golovine de la voiture.

– Ne t'absentes pas trop longtemps, j'ai besoin de toi ici. Le vice-ministre te remplacera.

– Merci.



Dimitrievitch coupa le portable, se fit ramener à l'appartement de fonction.

— Tout va bien, fit-il à l'intendante en voyant son air inquiet. Je pars en France, chercher Samantha.

Il fila droit dans son bureau, alluma son PC à la recherche du prochain vol pour Paris. Il y en avait un dans quatre heures, il réserva une place en première et passa dans la chambre, préparer son bagage.

Son chauffeur le conduisit à l'aéroport deux heures avant le

départ. Il faisait les cent pas dans la salle d'embarquement, impatient d'être à bord.

Il avait appelé l'Ambassadeur de Russie à Paris, l'avait prié de lui envoyer une voiture à Roissy.

Ensuite il prendrait un vol pour Marseille.

Il s'installa enfin dans l'avion, jeta un coup d'œil au tarmac. Une fois parvenu à Bandol, il lui faudrait improviser. Se retrouver face à Samantha, implorer son pardon et la ramener.

Le Président Golovine avait été

très clair, soit il revenait avec elle, soit il rompait.

Définitivement. Il ne tolèrerait plus aucune incartade. Sinon, il exigerait sa démission. L'amitié qui liait les deux hommes l'avait protégé jusqu'alors.

L'appareil décolla enfin. Dimitrievitch ferma les yeux un court instant. Une hôtesse passa avec les plateaux repas, il commanda du poisson et une vodka. Il déjeuna rapidement, prit un café avant de se plonger dans la lecture des journaux. Trois heures quarante de vol, et il serait sur le sol

français.

Avec un peu de chance, il serait dans le Var à la nuit tombée. Il devrait probablement attendre le lendemain pour se rendre à l'adresse de Samantha.

L'avion se posa en douceur à Roissy Charles de Gaulle. Des policiers de l'air vérifièrent son passeport. Son avion pour Marseille décollait dans deux heures. L'Ambassadeur avait bien fait les choses ; il lui avait évité le transfert entre les deux aéroports parisiens.

Il alla récupérer son billet et

s'installa dans la salle d'attente.

Le vol fut de courte durée. A Marseille, un chauffeur du Consulat russe l'attendait.

Dimitrievitch salua l'homme, monta dans la limousine avant de demander : — Nous allons directement à Bandol ?

— Non, monsieur. Monsieur l'Ambassadeur vous a réservé une suite à Toulon.

Le Ministre grimaça ; il aurait préféré se rendre immédiatement dans la ville où résidait Samantha.

— Je vous y conduirai demain

matin ; fit le chauffeur en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur.

Dimitrievitch se replongea dans les journaux ; il devait se monter patient. Ce qui n'était pas son fort. Il avait hâte de se retrouver face à Samantha.

Il se réveilla à l'aube, prit une douche et descendit à la salle à manger de l'hôtel. Deux heures plus tard, ils montaient en voiture.

Dimitrievitch regardait le paysage, c'était son premier voyage en France. L'autoroute défilait sous ses yeux. Ils parvinrent à Bandol sous un soleil radieux.

Le chauffeur entra l'adresse de Samantha dans le GPS et se gara non loin d'une maison en pierres aux volets bordeaux.

Les deux hommes prirent place dans un bistrot, commandèrent un café. Il n'y avait plus qu'à attendre. Ils étaient attablés depuis presque deux heures, lorsqu'un coupé vint s'arrêter devant le portail en bois.

Une femme blonde en descendit.

Dimitrievitch la regarda rentrer la voiture dans le garage, ressortir et se diriger vers la porte d'entrée. Il allait se lever lorsqu'une femme

d'un certain âge interpella Samantha. Il la fixa, contrarié, les vit s'embrasser et pénétrer dans la maison.

Il avait envoyé le chauffeur faire le tour du pâté de maisons. L'homme revint un instant plus tard, il n'y avait que cette entrée.

Dimitrievitch dut patienter que la visiteuse ressorte enfin. Il la regarda s'éloigner avant de se lever.

— Prenez la voiture, allez faire un tour. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous ; dit-il au chauffeur.



Il se dirigea vers la maison, sonna.

Le battant s'ouvrit. Samantha avait cru que Marguerite avait fait demi-tour. Elle se figea, pétrifiée.

– Bonjour, mon ange. Tu me laisses entrer ?

Elle avait pâli, le fixait en silence.

– Comment m'as-tu trouvée ici ?

– Si nous en discussions à l'intérieur ?

Elle n'avait toujours pas bougé. Son cœur battait la chamade. Elle

fit brusquement demi-tour, laissant la porte ouverte.

Dimitrievitch pénétra dans la maison, la suivit dans une pièce qui donnait sur un jardin. Elle se tenait devant la baie vitrée, bras croisés sur la poitrine.

Il ôta son manteau, le posa sur le canapé et s'assit.

— Je t'ai posé une question ! fit-elle d'une voix sèche.

— Les transferts bancaires.

Samantha hocha la tête ; il fallait s'y attendre.

– Sam, je suis désolé pour ce que tu as vu, pardonne-moi...

– Il n'était pas nécessaire de faire autant de kilomètres...

– Ton portable est éteint... et de toute façon tu ne m'aurais pas répondu.

Elle avait l'air furieux, évitait son regard.

– Que veux-tu ? demanda-t-elle toujours immobile.

Il se leva.

– Ne m'approche pas !

Sans tenir compte de

l'avertissement, il vint auprès d'elle, lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle voulut retirer ses doigts. Il assura sa prise, l'attira à lui et l'emprisonna entre ses bras.

Il chercha sa bouche, l'embrassa d'abord avec douceur. Puis le baiser se fit avide, possessif. Leurs dents s'entrechoquèrent. Un frisson la parcourut. Elle tenta de résister.

Il glissa une main sous la jupe, caressant la peau douce. Ses doigts s'insinuèrent sous la dentelle du slip, fouillèrent l'intimité féminine.

Samantha gémit. Il accentua sa caresse. Elle répondit au baiser

ardent, vaincue une nouvelle fois.

## 35

Ils étaient montés à l'étage. Leurs vêtements gisaient au pied du lit.

Dimitrievitch caressait le dos de la jeune femme, allongée contre lui. Il se rendait compte à quel point il était amoureux d'elle. Combien leurs corps étaient à l'unisson. Et à quel point il avait été stupide.

— Sam, mon ange, cela ne se reproduira plus, je te donne ma parole.

Elle garda le silence. Elle ne savait pas encore si elle pourrait lui pardonner. Ni si elle le voulait. Pour l'instant, elle avait envie de faire l'amour à nouveau.

Sa main se posa sur la poitrine de Dimitrievitch, descendit le long des côtes. Ses ongles caressèrent la peau en douceur, puis se firent plus cruels. Dimitrievitch se cabra. Un frisson le parcourut tel un séisme, son sexe durcit. Les ongles glissèrent entre ses cuisses, il serra les dents pour ne pas gémir. La douleur et le plaisir se mélangeaient.

Il voulut lui prendre la main.

– Non ! claqua la voix de Samantha.

Elle scruta son visage, attentive aux réactions qu'elle provoquait . Elle sentait son cœur battre contre elle. Ses ongles descendirent le long du sexe dressé. Elle le mettait à la torture et il aimait ça.

Dimitrievitch était sur le point d'exploser.

– Sam, viens sur moi, je t'en prie...

– Pas encore...



Elle s'amusait avec lui, le poussant au fond de ses retranchements. La main remonta sur sa poitrine, puis la bouche remplaça les doigts. Il la prit par les hanches, l'obligea à s'empaler sur lui, reprenant le contrôle.

Ils passèrent l'après-midi au lit.

A la nuit tombée, Samantha passa sous la douche, enfila une brassière et un pantalon en coton noir et descendit préparer le repas.

Elle alluma la télévision, chercha sur le satellite une chaîne américaine. Elle sortit des steaks du congélateur, et revint dans la salle à

manger, portant les assiettes.

Des photos la stoppèrent net. Elle lâcha la vaisselle qui se fracassa à ses pieds.

Dimitrievitch se précipita dans les escaliers. Il la trouva plantée devant l'écran. Elle se tenait la bouche, les yeux fixés sur l'écran.

Un journaliste parlait d'un drame survenu vingt ans auparavant.

« Le Procureur Shéridan, sa femme et leur fils âgé de cinq ans, avaient péri dans l'explosion de leur voiture. Leur fillette de dix ans avait miraculeusement survécu

après avoir été projetée au bas d'un ravin. Retrouvée deux jours plus tard par des randonneurs, grièvement blessée. Selon les enquêteurs de l'époque, la portière arrière de la voiture était ouverte au moment de l'explosion. Transportée à l'hôpital dans le coma, elle avait disparu de sa chambre deux jours plus tard. On est sans nouvelle d'elle à ce jour.»

Les photos des quatre membres de la famille Shéridan apparurent de nouveau à l'écran.

Dimitrievitch regarda le visage de la fillette. Elle était brune, avec

de magnifiques yeux verts.

Il se tourna vers Samantha, elle avait changé la couleur de ses cheveux, refait son nez mais c'étaient les mêmes yeux verts.

– Sam, tu es cette Samantha Shéridan ?

Elle hocha la tête, les yeux toujours rivés sur l'écran de télévision.

– Tu veux bien m'en parler ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle le regarda le visage baigné de larmes et hocha à nouveau la tête, alla s'asseoir sur le canapé.

Il prit place face à elle, sur la table de salon, saisit ses mains et les porta à ses lèvres.

Elle prit une profonde inspiration.

– On venait de fêter les cinq ans de Tommy, c'était pendant les vacances d'été. J'avais mangé une glace au chocolat et je me sentais mal, j'ai demandé à papa de s'arrêter au bord de la route. Il s'est garé au bord du ravin, je suis sortie de la voiture. J'ai entendu un bruit épouvantable et je me suis envolée... je suis passée par dessus

le muret, j'ai roulé jusqu'au bord de la rivière. Après ça a été le trou noir, je me suis réveillée deux ans plus tard dans un hôpital à Paris. Ma tante était auprès de moi.

Elle s'interrompt le souffle court.

Dimitrievitch serra les mains de la jeune femme. Elle reprit :

– Ma tante et son mari m'ont adoptée, j'ai changé de nom et j'ai grandi en France. J'ai commencé des études de droit, je suis allée les terminer à New York, obtenu mon diplôme. J'ai débuté chez un Procureur de Boston avant de

travailler pour Sandoval.

– Qui connaît ta véritable identité ?

– Robert Malory, le banquier et le notaire de mes parents... et toi, maintenant.

– C'est tout ?

– Oui, je n'en ai parlé à personne, même pas à Susan.

– Pourquoi les médias ressortent-ils cette affaire au bout de vingt ans ? s'étonna Dimitrievitch.

– Le gars qui a posé la bombe est mourant, cancer généralisé... On

dirait qu'il a décidé de soulager sa conscience. Il vient de faire une déclaration à un journaliste de CNN.

Samantha secoua la tête, une nouvelle fois son existence allait être bouleversée.

— Il faut que je téléphone à Robert ; fit-elle soudain en saisissant son portable.

Dimitrievitch réfléchissait. Il comprenait pourquoi elle avait gardé le secret sur son passé. Si le commanditaire du meurtre de ses parents était encore en vie, elle était en danger.



– Robert ? Sam ! je viens de voir les infos !

– J’attendais ton coup de fil, je pensais cette histoire enterrée ! Tu es en Russie ?

– Non, en France... c’est assez compliqué... tu peux essayer d’en savoir plus ?

– Oui, je vais contacter ton ex-patron, c’est lui qui est en charge du dossier. Que comptes-tu faire ? demanda l’agent du FBI.

– Effacer les traces qui pourraient conduire à cette maison, fermer le compte qui sert à payer

les impôts au Fisc français, il est approvisionné à partir du mien... ensuite, je vais repartir à Moscou.

Elle vit un sourire se dessiner sur le visage de Dimitrievitch.

– Tu es sûre ? S'inquiéta Malory.

– Oui... tiens moi au courant du moindre progrès... je te donne mon numéro de téléphone à Moscou.

Elle lui communiqua le numéro de l'appartement de fonction, le remercia.

Elle resta silencieuse quelques

minutes. Au fil des ans, elle avait enfoui les souvenirs de cette journée atroce au fond de sa mémoire. Revoir ses parents et Tommy l'avait bouleversée. Les larmes coulèrent sur son visage.

Dimitrievitch les essuya en douceur. Il ne pouvait imaginer la souffrance qui avait été la sienne durant toutes ces années. Perdre ses parents et son petit frère dans un attentat, être la seule rescapée avait dû être difficile à vivre. Il n'osait rompre le silence. D'ailleurs qu'aurait-il pu dire ?

Elle se leva brusquement.

– Je vais préparer le repas.

– Tu as besoin d'aide ? proposait-il.

– Non, tu veux bien aller chercher mon PC dans le placard de la chambre, s'il te plaît ?

Elle partit vers la cuisine tandis qu'il montait à l'étage. Dimitrievitch avait ouvert le placard ; ses yeux étaient posés sur une robe en cuir. Mais était-ce vraiment une robe ?

Des lanières partaient d'une sorte de collier de chien, jusqu'au bustier. D'autres descendaient du

dessous de la poitrine jusqu'aux hanches, le bas de la robe était fait de plis souples.

Dimitrievitch saisit l'ordinateur, referma la porte, les reins en feu.

Il fallut une quinzaine de minutes à Samantha pour virer le solde du compte à des associations caritatives et le clôturer.

Après quoi, ils dînèrent. Le vin aidant, elle oublia pendant un instant le reportage qui avait rouvert une blessure qu'elle avait longtemps cru refermée.

Ils venaient de terminer le repas,

avaient pris place que le canapé.

– J’ai vu une drôle de robe là-haut ; dit-il sourire aux lèvres.

Samantha le fixa en silence, passa la langue sur sa lèvre inférieure, provoquant un mini séisme au creux de ses reins.

– Vraiment ? Tu veux parler d’une robe en cuir ? murmura-t-elle à son oreille.

– Tu ne voudrais pas aller la passer ?

– Faut voir...

Il lui prit le visage à deux mains,

l'embrassa goulûment.

Elle lui échappa, monta l'escalier tout en le regardant en biais. Dimitrievitch termina son café, ferma les yeux en s'adossant au canapé. Il imagina la tenue sur Samantha, sentit le désir monter en lui.

Un bruit de talons le tira de ses rêveries. Il aperçut deux jambes gainées de soie noire, puis la robe, sexy en diable. Elle s'approcha de lui, perchée sur des escarpins aux talons vertigineux.

– Tu parlais de « cette » robe ?

Il tendit les mains, l'agrippa par la taille, l'obligeant à s'asseoir à califourchon sur ses cuisses. Pour toute réponse, il l'embrassa à pleine bouche. Il passa les mains sous la robe, sentit son cœur rater un battement.

Elle ne portait rien d'autre que ses bas sous le cuir.

Ils firent l'amour à nouveau, jamais rassasiés. Ils finirent par abandonner le canapé pour mieux se reprendre sur le lit.

Dimitrievitch avait fait preuve d'une gentillesse qui l'avait touchée.



– Sam, nous devrions partir au plus vite avant que quelqu'un ne découvre cette maison... avec les moyens d'investigation actuels, tu n'es pas à l'abri ici...

Elle leva un regard mi-moqueur, mi-fâché vers lui.

– Tu parles de petits génies de l'informatique comme celui qui m'a retrouvée ?

– Tu sais bien que oui. Igor n'est pas le seul à être très doué dans ce domaine...

Elle resta silencieuse ; il n'y avait pas que cela qui la

préoccupait ; quelqu'un pouvait fort bien utiliser un logiciel de vieillissement et découvrir son visage actuel. Après tout, elle ne l'avait guère transformé.

Il lut dans ses pensées, reprit :

– Même avec un nouveau nez et une couleur de cheveux différente, tu es très reconnaissable...

– Je le sais, mais je dois d'abord décider ce que je fais de cette maison... je ne peux plus la garder.

Elle devait envisager de la vendre. Le notaire de ses parents exerçait encore. Elle le contacterait

dès le lendemain. Vendre, même en dessous du prix du marché. Pourvu qu'elle vende vite.

Elle ferma les yeux pour ne pas pleurer. Les mauvais souvenirs remontaient à la surface, comme une lame de fond. Elle lui tourna le dos, éclata en sanglots.

Dimitrievitch la laissa se calmer, conscient que le trop-plein de chagrin devait se déverser pour qu'elle puisse tourner la page. Définitivement.

## 36

Le lendemain matin, Samantha se rendit chez Maître Vernier, notaire à Bandol. Sa secrétaire avait renâclé à lui donner un rendez-vous le jour même.

Le notaire étant un vieil ami de la famille, il avait accepté de la recevoir en urgence. Il ouvrit la porte de son bureau, la prit dans les bras et l'embrassa sur les joues.

La secrétaire posa un regard revêche sur la jeune femme.

– Samantha, mon petit ! Je suis heureux de te revoir !

– Merci, Maître, je suis désolée d'avoir tant insisté, mais c'est assez urgent.

Il la fit entrer dans un bureau encombré de dossiers posés à même le sol, sur des chaises et des étagères.

– Je fais repeindre la pièce à côté ; fit-il en voyant le regard éberlué de Samantha. Bien, dis-moi ce qui t'amène.

– J'aimerais vendre la maison de mes parents.

Il lui lança un coup d'œil surpris. Elle lui parla du journal télévisé sur CNN, de la confession de l'assassin de ses parents, du risque d'être retrouvée...

Le notaire hocha la tête. A la mort de ses parents, il avait aidé de son mieux la tante de la jeune femme.

Il avait espéré que ce jour n'arrive jamais.

– Comment veux-tu procéder ?

– J'aimerais vendre le plus vite possible et reverser l'argent à des œuvres caritatives.

Maître Vernier fronça les sourcils. Il savait Samantha à l'abri du besoin. Son père avait fait fructifier l'héritage familial. Il était certain qu'elle en avait fait autant.

– J'aurais peut-être des acheteurs ; fit-il en se frottant le menton. Un couple d'Anglais m'a demandé à plusieurs reprises si ta maison n'était pas à vendre. Je peux les contacter, si tu le désires.

– Entendu, voulez-vous que je vous signe un pouvoir ? je ne vais pas rester en France...

– Je fais établir le document et je te rappelle dans l'après-midi, cela

te convient ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, lui tendit une carte avec son numéro de téléphone et quitta l'étude, soulagée. Dès que les papiers seraient signés, elle repartirait en Russie.

Le notaire la regarda passer sous ses fenêtres. Elle était devenue une très jolie femme. Il se souvenait du garçon manqué qu'elle était à huit ans.

Samantha regagna sa maison.

Dimitrievitch était en grande conversation au téléphone. Il



raccrocha, lui fit signe d'approcher.

– Alors, comment cela s'est-il passé ?

– Maître Vernier va me faire signer un mandat pour la vente, ensuite nous pourrons rentrer à Moscou.

Il la regarda, sourire aux lèvres.

– Ne crois pas pour autant que j'aie oublié ce que j'ai vu ... encore moins que je t'aie pardonné !

Il repoussa une mèche blonde, scruta son visage.

– Je sais, mon ange... j'espère qu'un jour tu le feras .Que faisons-nous en attendant que ton notaire appelle ?

– Si nous regardions les horaires de vol pour Moscou ? proposa-t-elle.

– Je pensais plutôt à autre chose...

Elle le regarda, fit celle qui ne comprenait pas.

– Je vais te montrer ; dit-il en passant une main sous la jupe.

– Obsédé ; murmura-t-elle à son oreille.

– Comme si cela te déplaisait !

Elle fit la moue, fit mine de réfléchir.

– A vrai dire ? Non.

Il l'attira à lui, la caresse de sa main se fit plus audacieuse. Le portable de Samantha sonna à cet instant, elle décrocha.

– Robert ? Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète.

Elle se redressa brusquement. Dimitrievitch, alerté par son air effaré, retira sa main.

– D'accord, merci de m'avoir prévenue. Ciao.

Elle coupa la communication, resta silencieuse un long moment.

– Sam, si tu me disais...

Elle le regarda sans le voir.

– Le tueur de mes parents a parlé... il a donné le nom du commanditaire ; murmura-t-elle.

– Et ?

Samantha se leva, marcha jusqu'à la baie vitrée, abasourdie par ce qu'elle venait d'apprendre. Son regard se perdit dans le jardin.

Jamais elle n'aurait imaginé que le meilleur ami de son père, soit aussi son assassin !

– C'est le Juge Stevenson. Il siégeait à la Cour Suprême...c'était un ami !

Elle se souvint de la somptueuse villa où elle avait passé les fêtes de Thanksgiving, l'année de ses neuf ans.

Beaucoup trop somptueuse à dire vrai.

Dimitrievitch la rejoignit l'entoura de ses bras.

– L'enquête est ré- ouverte, ils

finiront par le coincer, non ?

– Je l’espère de tout cœur, « ce salaud » m’a volé ma vie.

– Il faut partir avant qu’il ne te retrouve ; dit-il en resserrant un peu plus son étreinte autour d’elle.

– Je le sais...

Le notaire appela dans l’après-midi, le document était prêt.

– J’arrive; dit-elle pressée d’en finir.

Dimitrievitch l’accompagna. Quelqu’un avait peut-être déjà découvert son identité, ou tout au

moins l'adresse de la maison. Le couple s'installa dans la salle d'attente sous le regard inquisiteur de la secrétaire.

Le notaire les accueillit une dizaine de minutes plus tard.

– Bonjour, Samantha.

Elle lui présenta Dimitrievitch. Maître Vernier les fit entrer dans son bureau, tendit les documents à signer à la jeune femme.

Il observa le Russe à la dérobée pendant qu'elle lisait. L'homme avait beaucoup de classe, sûr de lui.

Samantha parapha les feuillets, signa la dernière page et rendit le tout au notaire. Elle avait établi une liste des associations bénéficiaires de la vente. Tout avait été annoté dans le document.

– C’est parfait ; dit-elle. Je vous laisse le double des clés.

– Samantha, je suis désolé que tu doives en arriver là.

Elle sourit tristement, c’était mieux ainsi. De toute façon, elle ne venait plus guère dans cette maison.

Maître Vernier serra la main du Russe.



– Veillez sur elle ; dit en anglais.

– J’y compte bien.

Ils quittèrent l’étude, plus rien ne s’opposait à leur départ.

Arrivée à la maison, elle monta directement à l’étage, sans un mot. Elle se laissa tomber sur le lit, les yeux dans le vague. C’était plus douloureux qu’elle ne l’aurait cru. Elle resta longtemps immobile. Dimitrievitch vint s’asseoir à ses côtés, repoussa une mèche blonde qui lui tombait sur le visage.

Des larmes se mirent à couler, inondant ses joues. Il la prit dans

les bras, la berçant comme un enfant.

Elle pleura longuement, assaillie par tous les mauvais souvenirs qu'elle avait refoulés. Tout remontait à la surface, la noyant dans un chagrin sans nom.

– Chut, ça va aller, mon ange... murmura-t-il en caressant le visage baigné de larmes.

Il aurait voulu effacer de sa mémoire tout le mal qu'on lui avait fait.

– Nous allons rentrer à Moscou et nous commencerons une nouvelle

vie, je te le promets.

Elle le regarda à travers ses larmes. Elle le savait capable de la pire violence et à d'autres moments, il pouvait être extrêmement tendre. Elle essuya son visage, pleurer lui avait fait du bien. Elle posa une main sur la joue de Dimitrievitch, embrassa ses lèvres. Il la coucha délicatement sur le lit, remonta la jupe et déposa un baiser sur la dentelle du slip. Ils firent l'amour tout habillés, bras et jambes emmêlés. Ils s'éveillèrent à la nuit tombée.

– Tu as regardé les horaires de vol ? demanda-t-elle aussitôt.

– J’ai réservé nos places dans le vol de onze heures, demain matin.

Elle se tourna vers lui, inquiète.

– Nous voyagerons sous le nom de Monsieur et Madame Dimitrievitch.

Elle fronça les sourcils.

– Ne t’inquiètes pas, l’Ambassadeur russe à Paris s’est occupé de tout, nous voyagerons par la valise diplomatique...

La jeune femme hocha la tête ; ils

n'auraient pas à passer par l'embarquement normal, ni à fournir leurs passeports.

– Et comment allons-nous à Paris ?

L'Ambassadeur leur avait réservé un Jet privé qui les emmènerait directement de Marseille à Roissy. Ils passeraient la nuit dans un hôtel proche de l'aéroport.

– Tu as tout prévu !

– Fais tes bagages, je dois passer à mon hôtel... Je reviens très vite.

Pendant son absence, elle alla

ramener la voiture de location. Puis elle prépara ses valises. Marguerite Dubois viendrait récupérer les denrées, le linge de maison et quelques bibelots. Elle laissait les meubles.

Dimitrievitch revint deux heures plus tard. Samantha était prête. Elle avait téléphoné à la gardienne ; elle laisserait les clés dans la cachette habituelle.

Elle fit un dernier tour, coupa les compteurs et referma définitivement la porte de la maison où elle avait passé ses plus belles vacances, enfant.

Elle monta dans la voiture du Consulat, sans se retourner. Dimitrievitch lui prit la main. Samantha resta silencieuse durant tout le trajet, perdue dans ses souvenirs.

Le véhicule les déposa au pied d'un Jet. Les moteurs tournaient déjà.

Il rompit le silence, une fois dans l'avion.

– Ça va, mon ange ? demanda-t-il en reprenant sa main.

– Oui, c'est juste que je n'avais plus pensé à mes parents depuis si

longtemps...

– Je n'ai vu aucune photo d'eux !  
s'étonna t-il.

– Elles sont dans un coffre à ma  
banque.

Pendant des années, elle descendait à la salle des coffres, passait de longues minutes à les regarder. Puis un jour, elle avait cessé de s'y rendre. La douleur était trop intense.

Ils atterrirent à Roissy une heure et demi plus tard. La voiture de l'Ambassadeur les attendait.

– Je viendrai vous chercher à



huit heures, demain matin ; fit le chauffeur en les déposant devant leur hôtel.

Ils se firent monter à dîner dans la chambre. Samantha picorait dans son assiette. Elle se sentait vidée, totalement.

Dimitrievitch la regarda, inquiet. Il se leva de table, la contourna et l'entraîna sur le canapé.

– Je n'aime pas te voir comme ça, mon ange.

– Laisse-moi un peu de temps, ça fait trop de choses à la fois...

Il craignait qu'elle ne replonge

dans la dépression. Il l'attira tout contre lui. Elle était au bord des larmes. Ils restèrent enlacés, sans mot dire.

Dimitrievitch sentait le désir monter en lui, le souffle chaud de la jeune femme lui caressait le cou. Elle se leva brusquement.

– Je vais prendre une douche ; fit-elle sans un regard.

Il la suivit des yeux, réprimant l'envie de la rejoindre, se dévêtit et se mit au lit.

Lorsqu'elle regagna la chambre, il vit qu'elle avait pleuré. Elle

portait une nuisette en dentelle rouge. Son désir monta d'un cran. Elle s'approcha du lit s'agenouilla au dessus de lui. Dimitrievitch n'avait pas bougé. Elle se pencha sur lui, l'embrassa dans le cou, allumant le feu au creux de ses reins. Il sentit son cœur s'emballer. La bouche descendit jusqu'au bas-ventre, déclenchant une érection monumentale. Elle abandonna le sexe, remonta jusqu'aux mamelons qu'elle mordilla.

Elle se déroba quand il voulut l'embrasser, se redressa et le regarda par en dessous.

Puis elle se pencha vers le chevet, sortit du tiroir des chaînes munies de menottes. Dimitrievitch la regarda, d'abord surpris, se laissa attacher aux montants du lit.

Elle sourit, il était à son entière merci.

– Alors, Monsieur le Ministre ; susurra-t-elle à son oreille ; Ça te plaît ?

– Depuis quand as-tu ce genre de chose ?

– C'est tout nouveau, mon cœur...

Elle se remit à le lécher, à le

mordre, soufflant le chaud et le froid. La caresse de la langue sur ses parties intimes le mena au bord de l'explosion. C'était douloureux et délicieux à la fois. Il voulait la supplier d'arrêter, et en même temps elle lui procurait un plaisir sans nom.

– Sam, viens sur moi, je t'en prie ; murmura-t-il d'une voix altérée par le désir.

Elle se pencha sur son visage.

– Pas encore...

Elle descendit à nouveau entre ses cuisses ; sa bouche se referma

sur lui, il jouit sans retenue.

La réception les réveilla à six heures. Samantha remua dans le lit, le corps moulu. A peine détaché, Dimitrievitch ne lui avait laissé aucun répit, la prenant et la reprenant sans cesse.

– Allez, mon ange...

Elle grogna, incapable de se lever. Il l'embrassa dans le cou. Elle se redressa à regret, passa dans la salle de bains. Elle laissa l'eau couler sur son corps pendant

de longues minutes.

Elle avait l'impression d'avoir couru un marathon, sans entraînement.

Elle termina de se préparer, le petit-déjeuner était servi.

Dimitrievitch la regarda sourire aux lèvres.

– Ça va, mon ange ? demanda-t-il.

Elle grimaça avant de répondre :

– Très bien !

Il se leva vint déposer un baiser sur sa joue avant d'aller se doucher.



Les journaux américains étaient posés sur la table ; elle s'en saisit, les feuilleta distraitemment avant de tomber sur une photo du Juge Stevenson.

D'après l'article, il naviguait dans la mer des Caraïbes à bord de son yacht. Un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui ; dès qu'il quitterait les eaux internationales, il serait immédiatement appréhendé. Encore fallait-il qu'il se rapproche suffisamment des terres. Elle reposa le journal sur la table ; elle ne comprenait pas comment il avait pu s'enfuir. A moins de bénéficier

de complicités. Cette affaire était loin d'être terminée. Et avec elle, ses soucis.

L'adjoint de l'Ambassade les attendait dans le hall de l'hôtel. Ils montèrent à bord de la limousine, le véhicule les déposa devant le terminal. Ils passèrent directement dans la salle d'embarquement, évitant la police de l'air. Ils embarquèrent les premiers dans l'avion.

Dimitrievitch salua l'attaché d'ambassade.

— Vous remercieriez Monsieur l'Ambassadeur de ma part.

L'homme s'inclina et fit demi tour, sa mission était terminée.

Le couple prit place dans le salon VIP à l'étage. Des sièges en cuir, une table centrale et une banquette composaient cette partie de la cabine, séparée du reste de la première classe par une cloison. Une hôtesse vint les débarrasser de leurs manteaux, les rangea dans un placard métallique.

– Monsieur le Ministre, je me nomme Olga ; je suis à votre entière disposition.

La fille rappela à Samantha celle

qu'elle avait vue sur les genoux de Dimitrievitch. Elle toussota, la fusilla du regard.

— Nous décollerons dans une trentaine de minutes. Si vous désirez un café ou une autre boisson, appuyez sur le bouton situé sous l'accoudoir ; dit-elle en adressant un sourire éblouissant au Ministre.

Elle salua le couple, referma la porte sans bruit.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Dimitrievitch dès qu'elle fut sortie.

Elle le regarda en silence ; il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

– Sam, cette fille m’indiffère totalement.

– Ce n’est pas à elle que je pensais.

Il hocha la tête, elle ressemblait énormément à la fille de l’agence « Vénus ».

– Tu n’as rien à craindre ; reprit-il. Cela ne se reproduira plus.

Samantha regarda par le hublot. Il lui prit la main, y déposa un baiser. Il la sentait contrariée.

L'avion se mit à rouler, fit le point en bout de piste avant de prendre de la vitesse et de s'élaner à l'assaut des nuages.

Elle repoussa le dossier du fauteuil, ferma les yeux. Dimitrievitch n'avait pas lâché sa main.

Il regardait cette femme extraordinaire, se souvint de la première fois où il l'avait croisée. Il n'avait jamais cru au coup de foudre. Et pourtant ce jour— là devant le Metropolitan Muséum, il avait ressenti une attirance irrésistible. Un désir brûlant.

Il déposa un baiser sur sa joue, elle s'était endormie. Il se leva, prit une couverture dans le coffre de cabine et la couvrit avec délicatesse.

L'hôtesse vint lui proposer du café, lui lança un sourire enjôleur avant se sortir. Dimitrievitch sirota le breuvage chaud.

Samantha ronflait doucement. Il regarda les cernes sous les beaux yeux verts. Ils n'avaient dormi que deux heures. Ses facultés hors du commun lui permettaient de ne ressentir aucune fatigue, même près avoir fait l'amour à une femme

toute une nuit.

Il se plongea dans la lecture des journaux russes.

Samantha s'éveilla deux heures plus tard. Elle repoussa la couverture, se pencha sur Dimitrievitch. Il avait fermé les yeux. Elle se leva, partit à la recherche de l'hôtesse.

– Vous pourriez m'apporter un thé, s'il vous plaît ? demanda-t-elle en russe.

– Bien sûr, madame.

Quelques minutes plus tard, elle pénétra dans le carré VIP, tendit un



plateau à la jeune femme.

— Vous parlez le russe couramment ; dit-elle.

— Oui, je l'ai appris avec un professeur moscovite.

Samantha se rassit, scruta le visage de Dimitrievitch. Il avait une bouche sensuelle, aux lèvres pleines. Elle posa un doigt sur sa bouche, la caressa. Puis ses lèvres remplacèrent son doigt. Il répondit au baiser, lui saisit la nuque.

A cet instant, les voyants s'allumèrent et une sonnette d'alarme se déclencha.

L'hôtesse entra dans la cabine.

— Nous allons traverser un violent orage, veuillez vous attacher, s'il vous plaît.

Un éclair zébra le ciel comme pour confirmer ses dires. L'avion tangua, secoué comme un fétu de paille. La foudre frappa un réacteur, ils plongèrent subitement. Puis le pilote réussit à reprendre le contrôle de l'appareil. Sa voix résonna dans la cabine, ils allaient devoir se poser en catastrophe en Pologne.

Samantah saisit la main de Dimitrievitch ;

– Tu as peur ? demanda-t-il en serrant les doigts de la jeune femme.

– Disons que je n'aime pas trop les turbulences, j'ai l'impression d'être dans une essoreuse à salade !

Il se souvint de son précédent voyage entre New York et Moscou. Ce jour-là, il avait bien cru mourir. L'atterrissage fut mouvementé ; l'appareil s'immobilisa enfin en bout de piste.

Dimitrievitch souffla. Des sirènes de pompiers déchirèrent le silence.

L'hôtesse vint les informer des dégâts subis par l'avion. Un moteur avait pris feu.

La compagnie allait faire venir un autre appareil de Moscou. Ils allaient devoir patienter quelques heures dans les salons d'attente réservés aux V.I.P

Les passagers quittèrent l'appareil dans un calme relatif. Samantha jeta un coup d'œil sur le tarmac ; des voitures de police cernaient l'avion. Ils furent conduits à l'aérogare en bus, s'installèrent dans les salons de première classe.

Un homme d'âge mûr s'avança

vers Dimitrievitch.

– Monsieur le Ministre ; fit-il en tendant une main aux ongles manucurés.

– Andrej ! ravi de vous revoir. Permettez-moi de vous présenter Samantha McAlistair, monsieur Andrej Klimov.

– Nice to meet you ; fit-il en anglais.

– Enchantée, monsieur ; répondit-elle en russe.

L'homme sourit. Il connaissait Dimitrievitch de réputation. Et voilà qu'il ramenait une

Américaine à Moscou. Il se demanda si elle était au courant des frasques du Ministre à New York.

Klimov les salua, retourna auprès de ses confrères.

– Que fait-il ce Klimov ? demanda-t-elle en suivant l'homme du regard.

– Gros industriel, pétrole, aciéries, fabrique de tracteurs...

Samantha hocha la tête ; le bonhomme avait de l'allure, des cheveux poivre et sel soigneusement ondulés, des ongles manucurés, un costume très chic. Il

sentait l'argent, sans ostentation cependant.

Le couple s'assit à une table en retrait ; le salon V.I.P était confortablement meublé de tables en bois ouvragé, de banquettes en velours prune. Les hôtes leur servirent des boissons. Ils durent patienter trois bonnes heures, le temps qu'un appareil soit affrété et arrive de Moscou.

Lorsqu'ils purent enfin monter à bord, ce fut pour constater que l'avion ne comportait pas de cabine séparée. Ils prirent place au dernier rang.

– Dommage que nous n’ayons pas profité de notre cabine privée ; fit-elle en se penchant à l’oreille de Dimitrievitch.

Il lui prit la main, sourit et dit :

– Nous pourrions essayer les toilettes !

Elle n’avait jamais fait l’amour dans un avion. Se demanda si l’effet était vraiment particulier.

– Pourquoi pas ! Attendons d’avoir décollé, au moins !

Un quart d’heure après le décollage, elle lui caressa la cuisse avant de se lever et de passer



derrière le rideau. Elle pénétra dans les toilettes, poussa le verrou. On pouvait y tenir à deux à condition de rester debout. Un coup discret à la porte, elle se contorsionna pour le laisser entrer. Ils s'embrassèrent avidement. Samantha s'adossa à la cloison, un pied sur la cuvette. Il glissa une main sous la jupe, ses doigts se frayèrent un chemin sous la dentelle du slip.

Samantha gémit sous la caresse. Il la pénétra d'un coup, faisant trembler la cloison dans son dos. Il accéléra la cadence, jouissant

rapidement. Ils restèrent quelques minutes accrochés l'un à l'autre avant de se mettre à rire.

Dimitrievitch se rajusta, sortit le premier. Elle repoussa le verrou, fit un brin de toilette avant de regagner sa place sous le regard soupçonneux de l'hôtesse blonde.

La chef de cabine aussi avait repéré le manège du couple. En dix ans de carrière, elle en avait vu d'autres. Un jour elle avait surpris un couple en train de faire l'amour sur leurs sièges pendant que les autres passagers dormaient.

Le voyage se termina sans autre incident. Ils se posèrent à Moscou deux heures plus tard. La limousine les attendait, garée devant le terminal.

Samantha appuya la tête contre le cuir du dossier. Elle songeait à ce qu'elle venait d'abandonner. La maison de Bandol. Elle y avait passé de formidables moments.

Elle ferma les yeux. Il lui fallait chasser ses pensées moroses. Laisser le passé derrière soi et se tourner résolument vers l'avenir.

Et à cet instant précis, son avenir

était assis à ses côtés dans la limousine du Ministère.

Ils roulèrent lentement sur les routes verglacées. Dimitrievitch regardait les lumières de la ville se rapprocher. Ils étaient de retour. Il jeta un coup d'œil à la jeune femme, se demandant s'il aurait pu la ramener sans les derniers événements survenus à New York.

Ils montèrent à l'appartement de fonction, laissant au chauffeur le soin de s'occuper des bagages.

Magda les accueillit avec un grand sourire.

– Bonsoir, monsieur, miss McAlistair.

Samantha passa devant l'intendante sans un regard, se dirigea vers la chambre.

– Veuillez l'excuser, le voyage a été éprouvant ; dit le Ministre en ôtant son manteau.

– Ce n'est rien, monsieur, je comprends qu'elle m'en veuille un peu.

– Je vais aller lui parler.

Il suivit Samantha dans la chambre, la trouva en train de se faire couler un bain.

– Sam, si tu dois en vouloir à quelqu'un, c'est à moi.

Il lui prit le bras, l'obligea à le regarder. Il lut du ressentiment dans les yeux verts, de la colère aussi.

– Magda n'y est pour rien.

Elle ne répondit pas, se déshabilla et entra dans l'eau. La vue du corps nu réveilla son désir. Elle avait fermé les yeux, l'ignorant totalement.

Il s'assit au bord de la baignoire, se pencha pour l'embrasser.

– Alexei, je suis fatiguée, j'aimerais me détendre et aller

dormir... seule.

Une lueur de contrariété passa dans le regard bleu acier. Il lui prit le menton.

– Sam, mon ange, regarde-moi, s’il te plaît.

Elle obtempéra ; ils se jaugèrent un instant en silence. Puis il se radoucit, il la sentait sur le point de pleurer. Revoir ses parents et son petit frère avait été pénible.

– D’accord, je vais dormir dans l’autre chambre.

– Merci ; murmura-t-elle.

Il quitta la salle de bains sans un mot. Lorsqu'il revint dans la pièce, elle était vide. Il jeta un coup d'œil dans la chambre, elle s'était couchée, tournée vers la fenêtre.

Ils e doucha rapidement, alla se coucher, seul.

Samantha se réveilla vers quatre heures du matin. Il lui fallut plusieurs minutes pour réaliser où elle se trouvait. La place à côté d'elle était vide. Elle se leva, passa dans la seconde chambre et se glissa sous les couvertures, tout contre Dimitrievitch.

Il remua dans son sommeil, sentit



le corps chaud contre le sien. Il l'entoura de ses bras, chercha sa bouche.

Elle avait le chic pour souffler le chaud et le froid.

Pour la première fois de sa vie, une femme lui tenait tête. Et il était « accro ». Totalemment.

# 38

A sept heures du matin, heure de New York, un téléphone sonna dans la chambre d'une magnifique demeure de Gramercy Park.

Une main masculine portant un énorme diamant à l'annulaire droit saisit l'appareil.

– Stevenson.

– C'est moi, il a parlé, il a donné votre nom ; fit l'interlocuteur sans se nommer.

– Je le sais ; il est mort ?

– Non, c'est une affaire de jours, monsieur le Juge, que fait-on ?

– Je m'en occupe. En ce qui concerne Samantha Shéridan, on a une piste... son père possédait une maison dans le Sud de la France. Une ville du nom de Bandol, je vais envoyer Miguel.

– Bien, monsieur. Et vous que comptez-vous faire ?

– Ne vous en faites pas pour moi, j'ai assuré mes arrières depuis longtemps.

Les deux interlocuteurs

raccrochèrent.

Le Procureur Sandoval s'appuya contre le dossier de son canapé. Le Juge Stevenson caressa le dos de la très jeune fille endormie à ses côtés.

Il venait d'avoir soixante six ans, en paraissait dix de moins. Sa maîtresse en avait dix sept. Stevenson entretenait son corps et avait régulièrement recours à la chirurgie esthétique.

Il se leva, descendit à la cuisine.

Samantha Shéridan. Qu'était-elle devenue pendant ces vingt années ?

Elle seule pouvait le conduire en prison. Son père avait réuni un dossier complet sur les combines du Juge. Dossier jamais retrouvé. Fut-il possible qu'il fut si bien dissimulé par Shéridan que même sa fille n'en eut pas connaissance ? Certes elle n'avait que dix ans à la mort de ses parents.

Stevenson ne pouvait prendre le risque qu'elle réapparaisse un jour, dossier en mains. Elle devait disparaître, elle aussi.

Il composa un numéro de téléphone, attendit patiemment que l'on décroche.

– Miguel, j'ai besoin de tes services ; fit-il en entendant la voix de l'Espagnol.

– Que puis-je pour vous, Monsieur le Juge ?

Stevenson lui relata la conversation qu'il venait d'avoir avec Sandoval.

– Je suis en France, je m'en occupe et je vous tiens au courant.

– Fais vite, il faut impérativement retrouver la fille Shéridan et l'éliminer.

– Bien, Monsieur le Juge.

Stevenson raccrocha. Il allait faire une croisière dans les Caraïbes. Il possédait un yacht ancré à Miami, un chalet dans les Montagnes Rocheuses...et surtout placé suffisamment d'argent aux îles Caïman et aux Bahamas, pour vivre à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours.

Il se doucha, commença à préparer ses bagages. Le temps était compté. Depuis que le poseur de bombe avait parlé il s'attendait à avoir la visite des fédéraux à tout moment. Il alla réveiller la fille ; il voulait partir avant l'arrivée de sa

femme de ménage.

– Dépêches-toi mon trésor, nous partons en voyage.

Il descendit brûler des papiers compromettant, effaça le disque dur de son PC. Puis il vida son coffre-fort, glissa une arme à feu dans la poche de son blaser.

Il lui restait à appeler le commandant de son bateau ; il voulait prendre la mer dès son arrivée à Miami. Il jeta un coup d'œil à sa montre, monta à l'étage quatre à quatre. La fille se prélassait dans la baignoire.



– Si tu n’es pas prête dans dix minutes, tu restes ici.

– Chéri, tu es bien pressé !

– Dix minutes !

Il redescendit mettre les bagages dans le coffre de sa Bentley. Un Jet l’attendait sur un aérodrome privé.

La fille descendit enfin, il la poussa dans le garage, la fit monter sans ménagement dans la voiture.

Une demi-heure plus tard, ils montaient à bord de l’appareil.

Le Juge Stevenson regarda la piste s’éloigner à mesure que

l'avion prenait de l'altitude. Il poussa un soupir de soulagement, il comptait se faire oublier, pendant très longtemps.

Sandoval se tenait debout devant la baie vitrée donnant sur un magnifique jardin. Il allait devoir prendre des décisions.

Stevenson allait disparaître et lui ne tenait pas à se retrouver derrière les barreaux. Grâce aux largesses du Juge, il avait pu offrir cette belle maison à son épouse. Il avait fait des placements judicieux, était à l'abri des soucis matériels.

Cependant, il était complice dans

de sales affaires. A commencer par l'assassinat du poseur de bombe.

Il n'était pas en poste à New York lors de l'affaire Shéridan. Sa collaboration avec Stevenson avait débuté six ans plus tard.

Il était jeune procureur alors, avait cru le Juge quand il lui avait proposé de débarrasser les rues de New York de la racaille.

C'est ce qui s'était produit au début, puis Stevenson avait commencé à toucher des enveloppes de gens fortunés.

Sandoval s'était laissé entraîner

...

Il s'assoupit sur le canapé. La sonnerie de son portable le réveilla brusquement.

Stevenson.

– Sandoval !

– Max, je viens d'avoir des informations très intéressantes ! Vous êtes assis ? demanda le Juge.

Sandoval fronça les sourcils.

– Je vous écoute...

Le Juge prit son temps.

– Mon homme a du nouveau sur la fille Shéridan, elle a mis en vente la maison de son père par l'entremise d'un notaire de Bandol...

Le Procureur fit la moue ; cette nouvelle n'avait rien d'extraordinaire.

Stevenson reprit après un silence :

– Elle vient de s'envoler pour Moscou en compagnie d'un certain Alexei Vladimir Dimitrievitch, ce nom vous dit sans doute quelque chose ?

Il entendit Sandoval jurer à l'autre bout du fil.

– Samantha ? Vous voulez dire que Samantha Mc Alistair serait la fille Shéridan ?

Stevenson laissa l'idée faire son chemin dans l'esprit du Procureur.

– Et oui, mon ami, nous l'avions à portée de mains pendant tout ce temps...

– Je n'en reviens pas, votre homme est sûr de lui ?

Le Juge sourit avant de répondre :

– Personne ne ment à Miguel, croyez-moi sur parole.

Sandoval se garda bien de demander comment le fameux Miguel s’y était pris pour obtenir cette information. Ni ce qu’il était advenu du notaire français. Les rouages de son esprit tournaient à plein régime.

– Vous ne l’approcherez pas en Russie, dit-il soudain.

– On va trouver le moyen de la faire sortir du pays... mon homme y réfléchit. Je vous laisse.

Le Juge raccrocha, laissant le

Procureur assis au bord de son canapé, abasourdi.

Sandoval se leva, alla se servir un autre café.

– Samantha ! fit-il à haute voix.

Il l'avait toujours beaucoup aimée. Comment faire pour la prévenir sans se griller auprès de Stevenson ? Il n'était pas question de se rendre complice de son meurtre.

Il lui vint une idée totalement idiote. Mais Ça pouvait marcher. Il devait avoir le numéro de téléphone de Dimitrievitch à Moscou. Il



chercha dans son répertoire, ne trouva qu'un portable.

Il appela l'agent Malory, il avait sans doute un autre moyen de joindre la jeune femme.

– Agent Malory.

– Max Sandoval à l'appareil, désolé de vous déranger, auriez-vous un numéro de téléphone où joindre Samantha ?

Malory jeta un coup d'œil à sa montre, il était trois heures du matin à Moscou.

– Monsieur le Procureur, il y a un problème ?

– J’ai besoin de joindre Sam, c’est pour une affaire personnelle...

– Sam m’a bien donné un numéro de fixe, mais je ne sais pas si...

– Cela concerne la mort de ses parents ; mentit Sandoval.

– Bien dans ce cas, je vous le donne.

L’agent Malory lui communiqua le numéro demandé.

– Voulez-vous que je la contacte ? proposa le policier.

– Je vais le faire, merci. Et gardez Ça pour vous.

Il raccrocha, termina son café. Dut patienter presque quatre heures avant d'appeler en Russie. Une voix de femme répondit à plus de sept mille kilomètres de New York. Il demanda à parler à Samantha, patienta quelques minutes. Lorsqu'il reconnut la voix de la jeune femme, il ne prononça que six mots. Ignorant le drame qu'il venait de déclencher.

Il n'avait pas trouvé d'autre façon de l'alerter sans se mettre lui-même en danger. Sa vie ne pèserait pas lourd entre les mains du Juge.

Il avait acheté cette belle maison

à son épouse, lui avait offert un certain train de vie. Il n'était pas prêt à y renoncer.

Il devait détruire tous les documents compromettant, effacer certains fichiers sur son ordinateur. Mais avant cela, il fit plusieurs copies sur CD-Rom.

Il voulait assurer ses arrières, au cas où.

Il irait déposer le tout dans son coffre à la banque. Comme une assurance sur la vie.

Il s'adossa à son fauteuil. Samantha comprendrait-elle le

message ? Il avait déformé sa voix électroniquement. Cela ne résisterait pas à une analyse poussée. Il le savait, espérait juste gagner un peu de temps.

Il allait devoir envisager de prendre sa retraite, partir dans un pays où l'on ne pratiquait pas l'extradition. La perspective de se retrouver en prison avec des types qu'il y avait fait enfermer, lui était particulièrement désagréable.

Il regarda la photo de sa femme. Il l'avait rencontrée lors d'un séjour linguistique organisé par une université moscovite.

Elle n'était jamais repartie. Ils avaient toujours formé un couple très uni. A Moscou, elle devait travailler pour payer ses études. Unique fille dans une tribu de onze enfants, elle n'avait pas eu une enfance heureuse. Sa vie avait changé le jour de leur rencontre. Il avait voulu lui offrir ce qu'il y a de mieux.

Il soupira, comment régirait-elle en apprenant qu'il n'était pas l'homme qu'il prétendait être ?

Le visage de Samantha se matérialisa soudain. Comment avait-elle pu garder un tel secret ?

Il se rendit compte qu'il ne savait presque rien sur elle. Elle ne parlait jamais de sa famille, de son enfance.

Il comprenait pourquoi, maintenant.

Il la rappellerait très bientôt.

## 39

Samantha s'étira dans le lit, il faisait grand jour. Dimitrievitch lui avait laissé un mot sur l'oreiller. Il était parti au Ministère.

Elle se rendait compte qu'une nouvelle fois, elle avait cédé sans lutter.

On frappa à la porte ; Magda entra, portant le plateau du petit-déjeuner.

— Bonjour, miss.

— Bonjour, Magda ; veuillez



m'excuser pour hier soir, j'étais fatiguée.

– Je vous en prie, miss, il n'y a pas de problème.

L'intendante s'assit au bord du lit.

– Je peux vous parler ?

– Bien sûr.

Samantha se redressa, se cala dans les oreillers.

Magda lui parla du Ministre, de la maladie de sa femme, des facultés extraordinaires qui étaient les siennes. La jeune femme la

regardait, se demandant où elle voulait en venir. Que cherchait-elle à lui dire ?

– Ce que je veux dire, reprit la Russe ; c'est que Monsieur le Ministre est un homme hors du commun, il faut l'accepter tel qu'il est, même si vivre avec lui peut paraître parfois... difficile ?

Samantha but une gorgée de thé, fixa le regard de l'intendante.

– Vous savez, dit-elle enfin, il me fait peur parfois...

– Il ne faut pas, il vous aime énormément, il ne vous ferait pas de

mal...

La jeune femme n'en était pas convaincue. Elle n'était pas certaine qu'il maîtrise entièrement ses « facultés » comme Magda les appelait.

– En ce qui concerne que vous avez vu... commença-t-elle faisant allusion à la call-girl ; c'était purement physique, j'ai d'ailleurs une part de responsabilité dans cette histoire.

L'intendante posa la main sur le bras de Samantha.

– Je vous aime beaucoup, vous

savez ; je suis désolée que vous ayez vu ça.

Elle se leva, quitta la chambre.

Samantha alla prendre un bain ; elle venait à peine de se glisser sous la mousse que l'intendante revenait un téléphone à la main.

— On vous demande personnellement.

— Qui est-ce ? S'étonna la jeune femme.

— La personne n'a pas voulu dire son nom ; répondit Magda en lui tendant le combiné.

– Allô ?

– Je sais qui vous êtes,  
Samantha...

De surprise, elle lâcha le  
téléphone qui tomba au sol.

L'intendante le ramassa, fixa le  
visage blême de l'Américaine.

– Miss, qui était-ce ?

Samantha tremblait comme une  
feuille.

– Je vais appeler Monsieur !

Magda sortit de la salle de bains.

– Non ! s'écria la jeune femme

en sortant précipitamment de la baignoire. Elle enfila un peignoir, gagna la chambre en proie à une crise de panique. Se laissa tomber au sol, incapable de faire un pas de plus.

Quelques minutes plus tard, Dimitrievitch entra en trombe, suivi de l'intendante. Ils la trouvèrent recroquevillée, en larmes.

– Sam, qui a appelé ?

Elle secoua la tête, sans pouvoir répondre.

– Magda, aidez-moi à la mettre debout.

Ils la relevèrent ; le Ministre la porta jusqu'au lit.

– Appelez le Docteur Novotna, qu'elle vienne immédiatement.

Il prit la jeune femme dans les bras, la berça.

– Chut, mon ange, dis-moi ce qu'il se passe.

Les sanglots redoublèrent ; il embrassa le visage trempé de larmes.

Lorsque la psy arriva, elle les trouva dans cette position.

– Que s’est-il passé ? demanda-t-elle en regardant Dimitrievitch d’un air soupçonneux.

– Quelqu’un a demandé à lui parler au téléphone, répondit l’intendante à sa place. La personne n’a pas voulu dire son nom. Elle avait une drôle de voix.

– Comment cela ?

– On aurait dit un robot, une voix métallique...

Dimitrievitch scruta le visage de Magda.

– Je suis désolée, Monsieur, je n’en sais pas plus.



Le Docteur Novotna avait fini de remplir une seringue, elle fit un garrot à Samantha et lui injecta un calmant.

– Sur quel poste a-t-on appelé ? s'enquit le Ministre furieux.

Quelqu'un cherchait à faire peur à la jeune femme et y avait réussi.

Magda tendit l'appareil ; il s'en saisit, appela le chef de la police.

– Oleg, j'ai besoin que tu mettes ma ligne privée sur écoute. Et que tu traces le dernier appel reçu.

Il lui parla de l'étrange coup de fil reçu par Samantha, de l'effet

qu'il avait eu sur la jeune femme.

Le Docteur finissait de prendre la tension de sa patiente.

– Il faudrait que je la ramène à la clinique ; dit-elle en rangeant son matériel.

– Il n'en est pas question !  
répliqua Dimitrievitch Elle ne sort pas d'ici tant que je ne sais pas ce qui se passe.

Le ton était sans appel, la psychologue n'insista pas.

– Je vous laisse des calmants,

qu'elle en prenne un tous les soirs. N'hésitez pas à m'appeler en cas de problème.

Elle salua d'un signe de tête, quitta l'appartement, inquiète.

Dimitrievitch caressa la joue de la jeune femme, enfin calmée. Que lui avait-on dit pour la plonger dans un tel état ? Il chargea l'intendante de veiller sur elle. Il devait retourner au Ministère.

Oleg Karparov le rappela, à l'instant où il pénétrait dans son bureau. L'appel reçu à l'appartement venait des Etats-Unis !

– Tout nouvel appel sera enregistré, Alexei, ça ne te pose pas de problème ? demanda le chef de la police.

– Aucun, je veux savoir qui joue à lui faire peur !

Les deux hommes raccrochèrent. Il allait appeler cet agent du FBI, Samantha semblait avoir toute confiance en lui. Il chercha le numéro du policier dans le répertoire de la jeune femme, le composa.

– Agent Malory.

– Alexei Dimitrievitch à

l'appareil.

– Il est arrivé quelque chose à Sam ? s'inquiéta l'Américain.

Dimitrievitch lui parla du coup de fil.

– Vous avez parlé à quelqu'un de sa véritable identité ?

– Pour qui me prenez-vous ? S'insurgea l'agent d'un ton sec... Je ne vais pas mettre sa vie en danger !

Dimitrievitch réfléchit un instant, puis :

– Je suis désolé, dès que j'en

saurai plus je vous rappellerai. Pour l'instant, elle n'est pas en état de parler.

Il salua le policier, coupa la communication. Il avait nombre de réunions importantes, des rendez-vous qu'il ne pouvait repousser. De toute façon, qu'aurait-il pu faire de plus ? Il allait déjeuner dans son bureau, ensuite il rappellerait Magda. Ces derniers jours avaient été éprouvant pour Samantha. Quelqu'un cherchait encore à lui faire du mal. Quelqu'un qui était à New York.

Il devait savoir qui et le mettre

hors d'état de nuire. Définitivement.

Il se plongea dans le travail, passa l'après-midi en réunions.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'il put enfin enfiler son manteau. Il n'avait pas vu le temps passer.

Il regagna l'appartement, inquiet.

L'intendante avait fait dresser la table pour deux.

— Comment va-t-elle ? demanda Dimitrievitch en ôtant son manteau.

— Pas très bien, elle refuse de se lever.

Dimitrievitch soupira, ouvrit la porte de la chambre. La jeune femme était recroquevillée, sous la couette. Il alla s'asseoir au bord du lit, repoussa une mèche blonde qui lui cachait le visage.

– Tu ne veux pas dîner avec moi ? murmura-t-il à son oreille.

Elle secoua la tête, continua à regarder le mur face à elle. Il lui caressa le front, se pencha pour l'embrasser.

– Tu veux me parler de ce coup de fil ?



Elle ferma les yeux, répondit :

– Il a dit « je sais qui vous êtes Samantha ».

– Il n'a rien dit d'autre ? s'étonna le Ministre en fronçant les sourcils.

Une larme coula sur le visage de la jeune femme.

– Mon ange, c'est quelqu'un qui veut te faire peur !

– Non, c'est quelqu'un qui sait...

– Personne ne sait où tu...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase. Si Malory n'avait pas parlé, le notaire des Shéridan pouvait

l'avoir fait.

– Tu as les coordonnées de Maître Vernier ?

– Dans mon portable.

Le Ministre composa le numéro du notaire, les sonneries s'égrenaient dans le vide. Il n'était pas à son étude, apparemment.

Puis une voix répondit enfin :

– Allô ?

Dimitrievitch se présenta en anglais, demanda à parler au notaire.

Il ne comprit pas ce que lui disait son correspondant ; une autre voix plus jeune reprit la communication en anglais.

Il s'identifia à nouveau. Puis son interlocuteur dit : – Je suis désolé, maître Vernier n'est pas disponible.

– Et vous êtes ?

– Lieutenant de police Carrella.

Dimitrievitch marqua un temps de pause avant de demander : – Il est arrivé quelque chose à Maître Vernier ?

Il entendit la voix d'un autre homme puis :

– Il est mort. Assassiné.

Le Ministre russe remercia le policier. Ce ne pouvait être une simple coïncidence.

Samantha le regardait fixement.

– Ton notaire est mort, la police était sur place.

Elle avait donné le numéro de l'appartement au notaire et maintenant il était mort...par sa faute.

– Eh, tu n'y es pour rien, mon ange...

Elle n'en était pas certaine, il y

avait eu cet étrange coup de fil et maintenant la mort du notaire ; il y avait forcément un rapport entre les deux...En tout cas, on savait où la trouver !

Dimitrievitch suivait le cheminement de ses pensées. Il lui prit le menton, plongea son regard bleu acier dans les yeux verts avant de dire : – Ils ne viendront pas te chercher ici, tu es à l’abri, mon ange.

Il n’avait pu empêcher qu’on l’enlève, pourrait-il empêcher un tueur à gage de parvenir jusqu’à elle ?

– Je tuerai de mes propres mains toute personne qui essayera de te faire du mal, je te le promets.

Elle hocha la tête, elle ne doutait pas une minute qu'il le ferait.

Et s'il arrivait trop tard ?

# 40

Il commençait à y avoir beaucoup de morts dans cette affaire ; Stevenson faisait le ménage autour de lui. Malory lui avait appris la mort du poseur de bombe ; maintenant c'était au tour du notaire.

Elle était la prochaine sur la liste.

– Tu veux bien appeler Robert ?

– Je l'ai fait ce matin, il n'a pas

divulgué ta véritable identité à Sandoval, ni à personne d'autre. Tu lui fais entièrement confiance ?

– Oui...

– D'accord.

Dimitrievitch lui caressa la joue. Même avec les yeux rougis par les larmes, elle était désirable. Terriblement. Il entrouvrit le peignoir, se mit à la caresser. Un feu s'alluma au creux de ses reins. Il se pencha pour l'embrasser, ses lèvres se posèrent dans son cou, déclenchant un frisson délicieux. Elle chercha sa bouche, l'attira sur elle.



Elle avait besoin de lui, physiquement. Il se déshabilla rapidement, se glissa sous la couette. Son corps chaud l'électrisa. Elle fit glisser ses ongles le long du dos de Dimitrievitch, descendit jusqu'aux fesses musclées.

Il la pénétra doucement, craignant de provoquer une nouvelle crise de nerfs.

– Pas comme ça ! fit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il sourit, se mit à aller en elle de plus en plus vite. Sans ménagement.

Elle jouit, accrochée à lui comme à une bouée de sauvetage. Ils restèrent longtemps les yeux clos, enlacés.

– Si nous allions dîner ?  
demanda-t-il soudain.

– Tu as faim ?

Dimitrievitch la scruta en silence. Les yeux verts parlaient d'une autre sorte de faim. Il recommença à promener sa bouche sur le corps offert, déclenchant une nouvelle vague de frissons.

Ils roulèrent sur le lit ; elle s'assit à califourchon sur ses

cuisse, promena ses doigts sur la poitrine masculine. Sortant ses griffes comme une chatte. Sa bouche remplaça ses doigts, tantôt douce, tantôt cruelle.

Il lui attrapa la nuque, l'obligeant à se pencher au dessus de son visage. Leurs lèvres se joignirent en un baiser violent, passionné.

Il la saisit pas les hanches, la forçant à s'empaler sur son sexe dressé.

Ils retombèrent sur les oreillers, submergés par une vague de plaisir puissante. Il sentait son cœur battre comme un métronome affolé.

Il avait craint qu'elle ne veuille plus faire l'amour, après son enlèvement. Elle réagissait à sa façon, comme si l'amour était sa thérapie.

Elle se donnait à lui avec ce mélange de tendresse et de violence qui le rendait totalement fou d'elle.

Ils finirent par sortir du lit, se douchèrent rapidement avant de gagner la salle à manger. Il était onze heures du soir. Magda fit réchauffer le dîner avant de se retirer discrètement.

Le téléphone sonna dans la pièce.

Une voix métallique demanda à parler à la jeune femme.

– Sam, c’est pour toi ; dit le Ministre en couvrant le micro de la main ; ne t’inquiètes pas.

Elle saisit l’appareil, écouta la voix déformée.

– Bonsoir, Samantha...vous êtes bien Samantha Shéridan ? Faites attention à vous.

La communication fut coupée. Elle regardait le téléphone sans le voir. Dimitrievitch reprit l’appareil, appela le Commissariat central. Karparov était encore au

bureau.

– On a l'enregistrement, mon expert va l'analyser, je te tiens au courant.

Le Ministre se tourna vers elle, elle tremblait de tous ses membres. Il l'attira à lui.

– Il t'a dit la même chose ?

Elle se blottit dans ses bras, incapable de prononcer un mot.

– Tu me protégeras ? demanda-t-elle d'une petite voix.

Il lui prit le menton.

– Oui, mon ange, plus personne ne te fera de mal...

Elle plongea ses yeux dans le regard bleu acier, y lut une détermination qui lui fit presque peur. Elle ne lui avait jamais demandé ce qu'il était advenu de ses ravisseurs.

– Ils ont eu ce qu'ils méritaient ; répondit-il à sa question muette.

Encore une fois, il lisait dans son esprit.

– Tu lis encore dans mes pensées...

Il plongea au plus profond d'elle,

et ce qu'il vit, le combla d'aise. Il l'entraîna dans la chambre, la poussa sur le lit l'obligeant à s'agenouiller. Il allait s'introduire en elle lorsque son portable sonna.

Oleg Karparov.

Dimitrievitch répondit.

– Da ?

– Désolé de te déranger si tard, il faut que je te vois.

– Tu peux passer ?

– J'arrive.

Le chef de la police raccrocha, laissant le Ministre perplexe.



L'enregistrement avait déjà fourni une piste ? Il déposa un baiser sur l'épaule de Samantha.

– Je m'absente un moment, ne t'endors pas !

Il quitta la chambre sans explication, alla attendre son ami dans son bureau. Quelques minutes plus tard, le majordome l'introduisit dans l'appartement.

– Oleg, bonsoir, une bonne nouvelle j'espère ?

– Je ne sais pas, mon ami ; tu en jugeras par toi-même.

Il lui tendit un boîtier contenant

le CD sur lequel l'appel avait été gravé les paroles du mystérieux correspondant. Dimitrievitch inséra le disque dans un lecteur, enclencha la lecture.

La voix claire de Max Sandoval résonna dans la pièce. Le chef de la police vit son ami pâlir.

– Tu connais cet homme ?  
demanda-t-il pour confirmation.

Le Ministre leva son regard bleu acier. Il était en train de virer au gris orage.

– Oui, je sais qui c'est ... le Procureur de New York, Sandoval.

Et accessoirement ancien patron de Samantha.

Les deux hommes méditèrent en silence.

– C'est totalement fou ! s'exclama Dimitrievitch. Pourquoi ferait-il cela ? Malory m'a affirmé ne pas avoir divulgué l'identité de Sam à quiconque.

Il se dirigea soudain vers son bureau, composa le numéro de l'agent du FBI. Il ne prit pas la peine de se présenter.

– Agent Malory, avez-vous parlé avec le Procureur Sandoval ?

– A quel sujet ?

Le Ministre lui parla du second coup de fil, de l'enregistrement fait par la police et du résultat ahurissant de son analyse. Le silence se fit de l'autre côté de l'Atlantique.

– Je n'ai rien dit à Sandoval qui puisse le mettre sur cette voie ! Je vais aller le trouver, il a peut-être d'autres sources...

Dimitrievitch pensa soudain au notaire assassiné à son étude. Il fit part de sa mort au policier américain.

– Si Stevenson a envoyé son homme de mains en France, il y a fort à parier qu’il a fait parler le notaire...fit Malory.

– Bien, voyez Sandoval et tenez-moi au courant, bonsoir.

La porte du salon s’ouvrit à cet instant. Samantha resserra les pans du peignoir sur elle.

– Désolée, je te croyais seul...

Dimitrievitch lui fit signe d’approcher.

– Oleg a fait enregistrer la voix de ton interlocuteur et l’a faite nettoyer.

– Tu as reconnu la voix ?

– Oui, hélas...toi aussi tu la connais.

– Je veux l'entendre !  
s'exclamat-elle en se rapprochant du lecteur.

– Ce n'est pas une bonne idée, laisses-moi régler ça.

– Je veux savoir !

Il remit l'appareil en marche, surveillant les réactions de la jeune femme. Il la vit porter une main à sa bouche, livide. Elle se laissa tomber sur le canapé. L'incompréhension se lisait, sur son

visage.

Karparov lui servit un verre de vodka. Elle en avala la moitié.

– Pourquoi ? murmura-t-elle.

Comment avait-il su ?

– J’ai appelé l’agent Malory, il va aller lui parler.

– Je vais vous laisser, fit Karparov en prenant congé.

– Allons nous coucher, il est tard.

Elle se laissa conduire jusqu’à la chambre, hébétée. Dimitrievitch lui ôta son peignoir, l’aida à se mettre au lit.

– Sam, parle-moi.

Elle leva un regard vide, à mille lieues de là. Perdue dans un autre monde. Il lui prit le menton, la força à le regarder.

– Sam, nous en saurons plus demain, d'accord ?

Il la prit dans les bras, l'embrassa sur le front.

Sandoval n'avait tout de même pas fait assassiner le notaire ? Et le poseur de bombe ? Elle avait travaillé toutes ces années avec lui et ne s'était douté de rien ? Etait-il aussi responsable de la mort de ses



parents ? Une multitude de questions se bouscullaient dans son esprit. Il fallait qu'elle sache.

Quelle que soit la vérité.

Dimitrievitch s'inquiétait pour elle, elle était encore fragile. Il la serra un peu plus fort entre ses bras, sa main glissa entre ses cuisses.

– Sam, oublie ton ex-patron un moment, tu veux bien ?

– Je ne peux pas...

Il l'embrassa doucement d'abord, puis ses lèvres

s'emparèrent de sa bouche, l'obligeant à s'ouvrir. Elle finit par répondre à son baiser, cherchant une fois de plus refuge dans le sexe.

Ils firent l'amour plus d'une heure, puis elle finit par s'endormir, épuisée.

# 41

Robert Malory termina son café. Il avait l'intention de rendre une petite visite au Procureur Sandoval. Il fallait qu'il sache le fin mot de l'histoire. Il l'avait toujours pris pour un homme intègre et droit. Il avait des doutes soudain.

L'agent du FBI gara son véhicule sur le parking réservé au personnel de la Cour, plaça son macaron bien en évidence.

Il pénétra dans le bâtiment par

une porte dérobée. Il n'avait pas annoncé sa visite. Il voulait étudier les réactions de Sandoval.

Le Procureur était assis derrière son bureau, occupé à lire un épais dossier. Malory frappa à la porte et entra sans attendre.

Sandoval leva la tête, surpris par cette intrusion.

– Agent Malory ?

– Monsieur le Procureur.

L'agent prit place face à Sandoval, le visage fermé.

– Nous avons rendez-vous ?

S'étonna le Procureur.

– Non, ceci est un cas de force majeure ; rétorqua l'agent.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda Sandoval de plus en plus intrigué.

– Dites-moi à quoi vous jouez !

Le Procureur leva les sourcils, se cala contre le dossier de son fauteuil.

– J'avoue ne pas comprendre, Robert.

Le policier se leva, posa les deux mains sur le bureau et se

pencha vers Sandoval.

– Parlez-moi de vos coups de téléphone à Samantha !

Il vit le visage de son interlocuteur se figer. Sandoval déglutit péniblement, puis se leva à son tour.

– Allons faire un tour.

Les deux hommes sortirent du bâtiment, se dirigèrent vers le parc. Sandoval avait espéré échapper à ça.

– J’ai rendu quelques services au Juge Stevenson ; commença-t-il tout en marchant. Je ne suis pas fier de

ce que j'ai fait.

Malory scrutait le visage du Procureur. L'homme regardait droit devant lui, les yeux perdus dans le vide.

– C'était après la mort des parents de Sam ; reprit-il. Le commanditaire est Stevenson... je n'ai rien à voir dans leur assassinat. Sam Shéridan s'était trop rapproché du Juge, il avait monté un dossier solide...

L'agent s'assit sur un banc, attendant la suite. Sandoval prit place à ses côtés.

– Quand son homme de mains a tué le poseur de bombe je ne savais pas qui était Sam réellement. Stevenson a découvert l'adresse de la maison de Bandol il savait que Shéridan possédait un bien en France... il y a envoyé Miguel Perez... vous savez que le notaire est mort ?

Malory se contenta de hocher la tête. Le Procureur reprit :

– Il a été battu à mort, il a donné le véritable nom de Sam ainsi que celui de Dimitrievitch...Stevenson m'a appelé dès qu'il a su son identité, j'ai voulu l'avertir du



danger, sans me compromettre... je ne savais pas comment faire autrement.

Il s'arrêta de parler. Malory allait devoir lui passer les menottes.

– Laissez-moi une heure et je me rends. Je veux revoir ma femme, lui dire avant qu'elle ne lise les journaux... elle est atteinte d'un cancer incurable...

L'agent fixa le Procureur.

– Vous avez une heure, pas une minute de plus ; répondit-il en se levant.

Sandoval hochâ la t#te. Il venait de prendre une d#cision ; il n'irait pas en prison.

Ils se s#par#rent. Malory r#cup#ra sa voiture. Il #tait certain que Sandoval se rendrait. Le Procureur regagna son bureau, prit un bloc de papier et r#digea une confession compl#te.

Apr#s quoi, il ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit un revolver et se tira une balle dans la t#te.

Malory rentra au si#ge du FBI, il devait appeler Dimitrievitch # Moscou. Il regarda sa montre, il allait devoir patienter.

En attendant, il devait mettre sur pied l'arrestation du Juge Stevenson. Il appela un Juge fédéral pour obtenir un mandat, dut parlementer de longues minutes avant de le voir accéder à sa demande.

Puis il convoqua une équipe, deux voitures prirent la direction de Gramercy Park. Les véhicules stoppèrent devant la demeure cossue du Juge. Malory se présenta à la porte, mandat en main.

La femme de ménage vint ouvrir, surprise.

– Monsieur le Juge n'est pas là ;  
fit-elle en laissant entrer les agents.

Malory jura, l'oiseau s'était  
envolé.

– Fouillez partout, prenez les  
dossiers, ordinateur, agenda...

Il se retourna vers la femme.

– Où est-il parti ?

– Je ne sais pas, monsieur le Juge  
n'était pas là quand je suis  
arrivée...

Des agents redescendirent de  
l'étage portant des cartons.

– Il manque des vêtements et les

affaires de toilette, on dirait qu'il a fichu le camp en vitesse.

Quelqu'un avait prévenu le Juge ?

Malory fulminait. Ce salaud allait s'en tirer, comme ça ? Cela pourrait prendre des mois, voire des années avant qu'on ne le retrouve. Il allait faire rechercher le yacht de Stevenson, mais tant qu'il naviguerait dans les eaux internationales, il serait hors d'atteinte.

Son portable sonna. Il enfonça une touche, jura à nouveau. Le Procureur Sandoval venait de se

suicider. Il avait laissé une lettre dans laquelle il donnait suffisamment d'informations sur les magouilles du Juge pour qu'on puisse l'inculper.

Malory alluma une cigarette, se retourna vers la somptueuse maison.

Samantha était toujours en danger. Il fallait mettre le Juge hors d'état de nuire avant qu'il ne la fasse supprimer. Il remonta en voiture, regagna son bureau. Il devait être encore tôt en Russie mais il décida d'appeler Dimitrievitch. Plus que jamais, il

devait protéger la jeune femme.

Il composa le numéro du Ministre russe, attendit patiemment qu'il décroche.

– Da ? fit la voix ensommeillée à l'autre bout du fil.

– Désolé de vous réveiller, monsieur Dimitrievitch. Agent Malory à l'appareil.

– Il s'est passé quelque chose ? demanda le Russe.

– Oui, le Procureur Sandoval est mort, il s'est tiré une balle dans la tête.

Il entendit Dimitrievitch jurer.  
Puis il reprit :

– Le Juge Stevenson a disparu  
quant à lui, on a lancé un mandat  
d'arrêt... il sait pour Sam, il est  
capable d'envoyer son tueur à  
Moscou, faites attention à elle.

– Merci d'avoir appelé, agent  
Malory... je vais prendre des  
dispositions en conséquence...  
tenez-moi au courant si vous  
retrouvez le Juge.

Les deux hommes raccrochèrent.

Dimitrievitch se retourna vers la



jeune femme ; elle le fixait l'air interrogateur.

– Qu'y a –t-il ?

– Ton ex-patron s'est donné la mort.

Elle ouvrit la bouche, la referma de surprise. Sandoval, mort ?

– Il a laissé un mot ?

– Oui, une confession complète où il déballe tout.

– Et Stevenson ?

Dimitrievitch fit la grimace.

– Il a disparu ; répondit-il en lui

prenant la main. Ils vont le rechercher...

– Il peut encore s'en prendre à moi ; murmura-t-elle. Même s'il est à l'autre bout du monde.

– Je vais te faire protéger, il n'enverra pas un tueur ici.

– Tu crois que ça va l'arrêter ?

– Personne n'entre dans le bâtiment sans y être invité, et quand tu sortiras, tu ne seras jamais seule...

Samantha se blottit dans ses bras

; ça ne finirait donc jamais !

Il lui caressa le visage, l'embrassa tendrement. Il sentit un frisson parcourir le corps de la jeune femme, se demanda si c'était de désir ou de peur. Il prit sa bouche, tandis qu'une main descendait le long des courbes pleines.

Elle répondit à ses baisers, avec passion. Le Ministre se leva une heure plus tard, il avait des dispositions à prendre pour faire protéger Samantha. Il hésitait à faire à nouveau appel à Natalia Sharapova.

Puis il décida de lui donner une seconde chance. Il l'appellerait dès qu'il serait au Ministère. Il allait aussi demander à Karparov de secouer les indics de la police. Pour le cas où un tueur étranger débarquerait dans le pays.

Il ne laisserait rien au hasard tant que Stevenson ne serait pas mis hors d'état de nuire.

Parvenu dans son bureau, il envoya un mail à Kirilenko. Il le chargerait de faire rechercher le Juge à partir des Etats-Unis. Il était prêt à payer les hommes du commando pour qu'ils le

retrouvent. Ensuite, pour qu'ils l'éliminent.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait une réunion de la plus haute importance avec le Président et les autres ministres. Cela durerait probablement toute la journée. De toute façon, il ne pouvait rien faire de plus. La machine était lancée.

Ils firent une pause à treize heures, juste avant de déjeuner. Il en profita pour s'éclipser.

Son portable sonna.

– Da, Grigori, tu appelles d'une ligne protégée ? Raccroches, je te

rappelle.

Il manipula un boîtier fixé sous son téléphone, composa le numéro du poste de sécurité au Consulat russe à New York.

– Kirilenko !

– Grigori, j'ai besoin de tes services.

Il lui fit un résumé des derniers événements, lui fit part de ses craintes de voir un tueur à gages s'en prendre à Samantha.

– Je veux que tu retrouves ce Stevenson et qu'il soit éliminé. J'ai également besoin que deux de tes

amis assurent sa sécurité, discrètement. Tu peux faire ça pour moi ?

– Pas de problème, patron, s'il le faut je viendrai moi-même à Moscou...

– Pour le moment, tu me seras plus utile à New York. Je te remercie.

Il coupa la communication, débrancha le brouilleur. Il s'appuya au dossier de son fauteuil ; il n'était pas question d'attendre tranquillement que la justice américaine retrouve le Juge. Une fois ce dernier disparu de la surface

de la terre, Samantha n'aurait plus rien à craindre.

Lorsque tout serait réglé, il prendrait quelques jours de vacances et l'emmènerait dans sa datcha.

Le Ministre retourna dans la salle de réunion. Le repas était servi. Après déjeuner, la séance reprit, houleuse. Golovine avait décidé de promulguer de nouvelles lois anti-terroristes encore plus répressives. Une partie des Sénateurs ne voyaient pas sa politique d'un bon œil.

Golovine et Dimitrievitch firent



bloc contre les modérés. Lorsque le Président leva la session, il avait réussi à faire adopter ses nouveaux articles de loi.

Le Ministre de la Justice serra la main du Président et regagna son bureau. Il avait senti son portable vibrer pendant la réunion.

Kirilenko avait laissé un message. Il avait lancé deux hommes à la recherche du yacht de Stevenson.

Le Ministre allait quitter son bureau lorsque son secrétaire lui passa une communication.

– Monsieur le Président souhaite vous parler, Monsieur.

Dimitrievitch fronça les sourcils, ils venaient de se quitter.

– Da, il y a un problème ?

– Pas du tout, Alexei ; ma femme organise un dîner vendredi prochain, nous aimerions vous inviter, Samantha et toi.

– Avec grand plaisir, cela donnera une occasion à Sam de rencontrer du monde .Merci.

Le Président raccrocha. Il n'avait pas encore rencontré la femme qui semblait tant compter pour son ami.

Dimitrievitch enfila son manteau et quitta le ministère avant d'être à nouveau sollicité.

Magda avait fait dressée la table.

Des bougies brûlaient dans leurs photophores ciselés, dessinant des volutes au plafond. Des roses trônaient au centre de la table.

Samantha avait passé une robe en dentelle et satin noir, relevé sa chevelure en un chignon savamment décoiffé.

Magda jeta un coup d'œil à la jeune femme debout devant la

cheminée. Dimitrievitch entra sur ces entrefaites. Il s'était changé, avait passé un costume bleu marine, une chemise bleue ciel.

Ils forment vraiment un très beau couple, se dit l'intendante. Il lui fit signe d'attendre pour servir, s'approcha sans bruit de la jeune femme avant de déposer un baiser sur la nuque offerte.

Elle frissonna sous la caresse.

– Tu es très belle ; murmura-t-il à son oreille.

La bouche virile se posa à

nouveau dans son cou, la faisant frissonner de plus belle. Il remonta le bas de la robe, glissa une main entre ses cuisses. Ses doigts se frayèrent un chemin sous la dentelle du slip, lui arrachant un gémissement.

Il l'entraîna jusqu'à la commode, la fit asseoir dessus avant de s'introduire en elle. Elle s'abandonna au plaisir qui éclata tel un feu d'artifice.

Samantha rouvrit les yeux, fixa les prunelles bleues acier.

– Je t'aime, tu sais ; dit-elle en lui caressant la joue.

– Moi aussi, mon ange... plus que tout.

Ils se regardèrent en silence avant de recommencer à s'embrasser.

On frappa à la porte. Samantha rabattit le bas de la robe, Dimitrievitch se rajusta.

– Da ?

– Désolée, monsieur, s'excusa l'intendante. Monsieur Grigori vous demande au téléphone.

– Je le prends dans mon bureau.

Il quitta la pièce, tandis que

Samantha allait s'asseoir à table. Inquiète. Il revint quelques minutes plus tard, le visage imperturbable.

– Que se passe-t-il ?

– Tout va bien mon ange.

Elle scruta son visage, cherchant à deviner ce qu'il lui cachait. Il lui prit la main par dessus la table.

– J'ai chargé Grigori de retrouver le Juge Stevenson... Il a entrepris les recherches, c'est tout.

Elle hocha la tête, elle ne voulait pas savoir comment il ferait. Ce qui lui importait, c'était qu'il le retrouve et qu'il le mette hors d'état



de nuire. Définitivement.

Il lut dans ses pensées, reprit :

– Il s’occupera de lui, n’en doute pas... Dînons.

Après le repas, ils s’installèrent sur le canapé. Dimitrievitch passa un bras autour des épaules de Samantha, déposa un baiser sur la chevelure blonde.

– Le Président nous a invités à dîner vendredi prochain ; dit-il au bout d’un moment.

Samantha se redressa.

– Chez lui ?

– Bien sûr, mon ange... je crois qu'il a très envie de faire ta connaissance !

Elle grimaça, stressée à l'idée de se retrouver face à un des hommes les plus puissants au monde.

– Ça se passera bien, c'est un homme charmant... tu verras.

Sans doute, elle, il lui faisait froid dans le dos.

Elle posa une main sur la cuisse du Ministre, provocante.

– Je croyais être le seul à n'en avoir jamais assez !

Il lui prit le menton, l'embrassa doucement.

– Sam, j'aimerais te demander quelque chose... commença-t-il. Voudrais-tu m'épouser ?

La surprise se peignit sur le visage de Samantha. Elle ne s'attendait pas à ça.

– Alexei... je... oui...

Dimitrievitch se redressa.

– Tu as dit oui ?

– Oui, je crois que c'est ce que j'ai dit.

Il ouvrit une des boîtes gigognes posées sur la table de salon, en sortit un magnifique solitaire monté sur un double anneau d'or blanc qu'il lui passa au doigt.

– Alexei ! Il est somptueux !

Des larmes de joie coulèrent sur ses joues, elle l'embrassa longuement.

La roue avait tourné, elle allait enfin pouvoir être heureuse. C'est du moins ce qu'elle croyait.

Ils partirent le lendemain pour la datcha de Dimitrievitch, passèrent deux jours à faire l'amour.

Et lorsque le Ministre pénétra dans son bureau le lundi matin, il trouva une enveloppe kraft sur son bureau.

Il l'ouvrit, en sortit des photographies couleur.

Son regard bleu acier vira instantanément au gris orage.

Il n'arrivait pas à détacher les yeux du couple nu. Il ne voyait pas le visage de l'homme. Mais il connaissait par cœur les tatouages sur le corps de la femme.

Dimitrievitch feuilleta les clichés

un à un. Il bouillait de rage. Il se leva brusquement, enfila son manteau et sortit du bureau.

– Je m’absente un moment ; dit-il à son secrétaire.

Il dévala les marches, traversa la cour au pas de course avant de s’engouffrer dans le couloir menant à l’appartement de fonction.

Magda le fixa, étonnée.

– Monsieur ? Il y a un souci ?

Il passa devant elle sans un mot, ouvrit la porte de la chambre à la volée. Il finit par trouver Samantha dans le salon, claqua la porte

derrière lui.

– Alexei, que se...

Elle s'interrompit devant le regard noir posé sur elle. Elle se leva lentement du canapé, cherchant à comprendre ce qui avait pu le mettre dans une telle fureur.

– Alexei ?

Il ouvrit l'enveloppe, en sortit les photos et les lui lança au visage.

– C'est quoi ça ? hurla-t-il.

Samantha se baissa, jeta un coup d'œil aux clichés éparpillés. Elle en ramassa un, se redressa.

– Qu'est-ce que...

Elle secoua la tête, tenta de lui expliquer que ce ne pouvait être elle.

Dimitrievitch restait immobile, les yeux fixés sur elle.

Et tout d'un coup, un véritable ouragan s'abattit sur le salon. Les meubles se renversèrent, les tableaux tombèrent au sol. Un gigantesque tourbillon s'éleva dans la pièce.

Samantha se sentit soulevée, projetée au plafond.

Elle hurla de terreur, suspendue à



deux mètres cinquante du sol.

– Avec qui me trompes-tu ?  
demanda-t-il d'une voix  
méconnaissable.

– Tu es fou, Alexei, arrête-ça !  
Par pitié arrête !

– Réponds-moi !

– Je ne t'ai jamais trompé !

La porte s'ouvrit brusquement,  
Magda entra dans la pièce, affolée.

– Monsieur, non ! Le bébé !

Dimitrievitch se retourna d'un  
bloc vers elle, relâchant la pression  
qui maintenait Samantha en l'air.

Elle chuta lourdement, protégeant son ventre de ses bras, s'assommant contre la commode renversée.

L'intendante se précipita vers elle, prit son pouls. Elle saisit le téléphone dans sa poche, appela les secours sans un regard pour le Ministre.

Quelques minutes plus tard, les ambulanciers pénétraient dans le salon dévasté. Samantha était toujours inconsciente. Ils la transportèrent à l'hôpital, dans le service du Docteur Massalovitch.

Magda était partie avec eux, laissant Dimitrievitch planté au

milieu de la pièce.

Il arriva aux urgences une demi-heure plus tard.

– Docteur, comment va-t-elle ?

– Vous ne pouvez pas la voir ;  
répliqua le médecin.

Le Ministre lui jeta un regard furieux. Les deux hommes se jaugèrent en silence.

– Et le bébé ?

Massalovitch secoua la tête négativement.

– Elle l'a perdu, je suis désolé...

Dimitrievitch pâlit.

Qu'avait-il fait ?

– Quand pourrais-je lui parler ?

– Pas avant deux ou trois jours ;  
répondit le médecin. Bonsoir,  
monsieur.

Et il tourna les talons.

Dimitrievitch quitta l'hôpital  
sans un mot de plus. Massalovitch  
attendit quelques secondes avant  
d'entrer dans la chambre de la  
jeune femme.

– Merci, docteur...

Elle le regarda s'asseoir au bord

du lit.

– Il vous a frappée ?

Elle secoua la tête, elle n'avait pas envie de parler de ce qui venait de se passer.

– Et le bébé ?

– On va le surveiller de près, pour l'instant tout va bien.

– Il ne doit pas savoir, je vous en prie... personne ne doit savoir.

Massalovitch scruta le visage de sa patiente. Des bruits couraient sur le Ministre. On disait qu'il avait frappé une de ses compagnes à

New York. Qu'il n'avait dû son salut qu'à son immunité diplomatique.

Il ne saurait probablement jamais ce qui s'était produit ce soir.

Samantha McAlistair avait fait une chute mais elle n'était certainement pas tombée toute seule.

– Je vais vous laisser vous reposer, appelez-moi si vous avez besoin d'autre chose.

– Merci.

Elle se tourna vers le mur ; pour le moment, elle avait besoin de

recupérer, de prendre des forces pour son bébé. Ensuite, elle aviserait.

# 43

Magda rentra à l'appartement quelques minutes après le Ministre. Elle se rendit directement dans le salon, constater les dégâts.

Elle ramassa les photos en secouant la tête. Ce ne pouvait être que des montages. La jeune femme ne l'aurait jamais trompé. Elle en était persuadée.

Quelqu'un cherchait à lui nuire.

Elle partit à la recherche du



Ministre, le trouva dans son bureau. Il était assis, les yeux clos. Elle lança les clichés sur la table de travail.

Dimitrievitch ouvrit les yeux, la regarda en silence.

– Il ne vous est pas venu à l'idée que ce sont des trucages ? demanda-t-elle en colère.

Le Ministre secoua la tête, pas une minute il n'y avait songé.

– J'ai perdu les pédales, je suis désolé...

Elle le coupa :

– Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter des excuses, vous êtes allé trop loin, cette fois, Monsieur.

– Vous croyez que je ne le sais pas ?

Sa voix était sourde. Son regard bleu acier se perdit dans les flammes. Samantha était enceinte et il avait tué son bébé. Leur bébé. Il ne pourrait jamais réparer ça.

– Pensez-vous qu'elle acceptera de me parler ?

L'intendante le regarda surprise.

– Je ne sais pas, Monsieur...

Dimitrievitch ferma à nouveau les yeux. Il lui fallait retourner au Ministère. Il avait des réunions de travail importantes. Il se leva, enfila son manteau et quitta l'appartement sous le regard courroucé de l'intendante. Il n'avait donc pas tiré les leçons du passé.

Magda alla préparer un sac pour faire porter à l'hôpital. La jeune femme aurait besoin de ses affaires. Elle comptait prendre de ses nouvelles dans l'après-midi.

Dimitrievitch regagna son bureau, participa aux réunions de travail, l'esprit ailleurs. A dix neuf

heures, il appela son chauffeur, il voulait se rendre à l'hôpital.

Dans le couloir, il se heurta au médecin-chef.

— Bonsoir Docteur, je souhaiterais voir Miss McAlistair.

— Je suis désolée, elle est endormie.

Dimitrievitch dut faire un effort considérable pour ne pas molester le médecin.

— Monsieur le Ministre, ma patiente refuse de vous parler, et

mon devoir est de veiller au bien-être de mes patients.

Les deux hommes se jaugèrent du regard. Massalovitch ne baissa pas les yeux. Il s'était renseigné sur le Ministre. Il n'était pas question qu'il s'en prenne à la jeune femme dans son hôpital.

– Combien de temps comptez-vous la garder ? demanda Dimitrievitch se reprenant enfin.

– Une bonne semaine encore.

– Tenez-moi informé, s'il vous plaît.

Le Ministre tourna les talons,

furieux après le médecin. Son chauffeur arrêta la voiture devant le perron. Il monta dans le véhicule, se fit conduire au Commissariat central. Il voulait faire analyser les photos.

En route il appela Karparov. Le chef de la police haussa les sourcils. Décidément, quelqu'un s'acharnait à détruire le couple.

En voyant son ami entrer, il se rendit compte à quel point il avait été touché par les photos.

— Asseyons-nous là ; fit-il en serrant la main du Ministre. Montre-moi ça.

Dimitrievitch lui tendit l'enveloppe. Le chef de la police sortit les clichés, y jeta un coup d'œil rapide avant de dire : – Descendons au labo photos.

Les deux hommes empruntèrent le long couloir gris avant de descendre dans les sous-sols du commissariat.

– Tu penses vraiment qu'elle te trompe ? demanda Karparov tout en marchant.

Dimitrievitch secoua la tête, il ne savait plus quoi penser... tant qu'il n'aurait pas la preuve que les

photos étaient des montages...

– Mon pauvre ami !

– Tu crois que je suis fou ?

Le chef de la police fronça les sourcils.

– Je pense que tu as besoin d'aide... d'un professionnel... tu ne te maîtrises plus...

Ils pénétrèrent dans le labo photos, un homme en blouse grise leva un regard surpris sur les deux hommes.

– Anton, j'ai besoin que vous analysiez ces clichés, tout de suite ;



fit Karparov en lui tendant la pochette.

– Bien, Monsieur.

Le technicien sortit les photos, les regarda à la loupe avant de les déposer dans une sorte de photocopieuse. Elles apparurent sur l'ordinateur. Il manipula son clavier, cliqua à plusieurs reprises sur sa souris. Des mosaïques se superposèrent aux couleurs. Pendant de longues minutes, ils ne virent qu'une image floue et changeante. Puis les couleurs revinrent. L'homme brun devint blond. Dimitrievitch poussa un

juron. Il venait de se reconnaître. Le décor se modifia lui aussi petit à petit, laissant apparaître le mobilier de la datcha.

On les avait pris au téléobjectif pendant le week-end et quelqu'un s'était « amusé » à trafiquer les photos.

– Tu es rassuré, maintenant ? demanda Karparov.

– Remontons, lui répondit son ami.

Le technicien glissa les nouveaux clichés dans l'enveloppe, rajouta les trucages.

– Vous ne parlez de ceci à personne ; ordonna le chef de la police.

L'homme acquiesça. Il ne tenait pas à perdre sa place.

– Je t'offre un verre ? proposa Karparov une fois revenus dans son bureau.

– Non merci, je vais rentrer.

– Alexei, si tu me disais ce que tu lui as fait ?

Dimitrievitch s'assit et lui raconta comment il avait passé sa rage sur Samantha.

Karaprov lui lança un regard effaré. Ce n'était jamais allé aussi loin. Certes, il avait frappé ce mannequin à New York, mais ce n'avait été qu'une gifle.

Le chef de la police ne savait que dire. Ils gardèrent le silence un bon moment.

– As-tu pu la voir à l'hôpital ?

– Non, elle refuse de me parler et Massalovitch fait obstacle...

– Veux-tu que nous allions dîner quelque part ? tu as besoin de te changer les idées ; proposa Karparov.

– Oui, je vais tourner en rond dans mon appartement, sinon.

Les deux hommes quittèrent le bureau, se rendirent à pied dans un petit restaurant très côté. Une fois installés, le chef de la police scruta son ami.

– On dirait que quelqu'un s'acharne sur vous...dit-il au bout d'un moment.

Dimitrievitch s'était fait la même réflexion. Il songea à Romanov. Se put-il qu'il soit à l'origine de cette cabale ? Du fond de sa prison, il pouvait très bien tirer les ficelles. Il était suffisamment puissant,

connaissait beaucoup de monde.

Il irait le voir en prison, il devait en avoir le cœur net.

Les deux hommes dînèrent en devisant de chose et d'autres. L'alcool aidant, Dimitrievitch oublia le temps d'une soirée qu'il avait failli tuer la femme qu'il aimait plus que tout au monde.

Leur couple résisterait-il à ce qu'il venait de faire ?

Ils reprirent le chemin de l'appartement de fonction. Karparov serra la main de son ami.

– Si tu as besoin de quoi que ce

soit, tu peux compter sur moi.

– Merci, Oleg.

Dimitrievitch jeta un coup d'œil à sa montre. Il était fort tard, son chauffeur devait être couché. Trop tard pour se rendre à l'hôpital.

Il était en train de perdre la raison. Ses pouvoirs avaient pris une ampleur démesurée. En même temps que son amour pour Samantha. Il fila directement dans sa chambre, jeta ses vêtements au sol et passa sous la douche. Le flux glacé le dessoûla. Il enfila un peignoir, s'assit sur le lit. Il saisit son portable, appela Tatiana.

Il avait besoin de se défouler, d'évacuer le trop-plein d'énergie qui était en train de le ronger intérieurement. Lorsque la call-girl arriva, il lui laissa à peine le temps d'ôter son manteau. Il la raccompagna deux heures plus tard, le corps enfin apaisé.

Il finit par s'endormir, se réveilla à cinq heures du matin. Il descendit au gymnase, s'obligea à se concentrer sur les appareils de musculation.

A sept heures, il remonta après s'être douché, prit un petit-déjeuner et se fit conduire à l'hôpital.



La jeune femme dormait lorsqu'il entra sans bruit dans sa chambre. Il s'approcha du lit, la regarda un long moment.

Comment avait-il pu croire à ces photos ignobles ?

L'envie de la caresser le saisit, il se pencha au dessus d'elle, déposa un baiser léger sur son front avant de faire demi tour et de s'enfuir comme un voleur.

Il remonta dans sa voiture de fonction et rentra au Ministère.

Une infirmière pénétra dans la chambre de Samantha à onze heures du matin. Elle s'approcha du lit, intriguée, souleva les draps et se précipita dans le couloir pour appeler le médecin-chef.

Le Docteur poussa la porte de la chambre.

Samantha McAlistair avait une fois de plus disparu. Il allait devoir en informer Dimitrievitch.

Il soupira, regagna son bureau et composa le numéro du Ministre.

– Docteur Massalovitch à l'appareil ; fit-il dès qu'il eut son correspondant en ligne.

– Que se passe-t-il ? demanda Dimitrievitch soudain inquiet.

– Miss McAlistair a quitté l'hôpital, monsieur.

Il entendit le Ministre jurer.

– Quand est-elle partie ?

– Dans la matinée, elle était dans sa chambre à six heures.

Le Ministre raccrocha sans

remercier le médecin. Il fixa son téléphone un long moment avant d'appeler le chef de la police.

Karparov était en réunion, il demanda à ce qu'il le rappelle dès que possible.

Il ferma les yeux, la sonnerie du téléphone le fit sursauter.

– Da ? Bonjour Oleg... Sam a disparu...

– Sais-tu à quelle heure elle est partie ?

– Pas exactement, entre six et onze heures ce matin.

Karparov grimaca à l'autre bout du fil, elle avait une sacrée avance. Le chef de la police secoua la tête. Décidément leur relation était compliquée. Il envoya deux policiers à l'hôpital visionner les bandes de surveillance.

Ils la virent monter dans un taxi, notèrent le numéro de véhicule avant de se rendre à la compagnie. Puis ils rentrèrent au commissariat, firent leur rapport directement à Karparov.

— Merci, messieurs, vous ne parlez de ceci à personne ; ordonna-t-il.

Il téléphona à Dimitrievitch, l'assura que ses services feraient le maximum pour retrouver la jeune femme. Enfin il convoqua le jeune Igor.

– J'ai une mission de la plus haute importance à vous confier ; dit-il dès que le garçon fut entré.

Karparov lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

Le jeune homme hocha la tête et retourna à son ordinateur. Il avait à nouveau une mission intéressante. Il était certain de retrouver cette Américaine une nouvelle fois.

Dimitrievitch posa son regard sur la photo de Samantha, caressa l'image de papier glacé.

Un pressentiment l'avait saisi dès le coup de fil du médecin. Il alla se servir un verre, se posta devant la fenêtre. Son regard se perdit sur la Place Rouge.

Il allait prendre rendez-vous avec le Docteur Novotna. Il ne parvenait plus à maîtriser sa jalousie, ses colères. Il venait de tuer leur enfant à naître.

Il chercha la carte de la psy, patienta de longues minutes avant qu'elle ne décroche.

– Alexei Dimitrievitch à l'appareil, je souhaiterais vous rencontrer.

– Vous savez que je ne peux vous parler de ma patiente, répliqua-t-elle.

– C'est pour moi, docteur. J'ai besoin de vous consulter à titre personnel.

La psy fronça les sourcils, surprise puis :

– Je peux vous recevoir demain vers dix-huit heures, cela vous convient-il ?



Il acquiesça, salua le médecin et raccrocha. Il aurait dû le faire bien plus tôt.

La sonnerie de son portable le tira de ses réflexions.

– Oleg, tu as du nouveau ?

Il écouta le chef de la police, pâlisant au fur et à mesure. Samantha ne figurait sur aucune liste des compagnies aériennes. Elle n'avait pas utilisé sa carte bancaire. Soit elle était toujours en ville, soit elle avait choisi un autre mode de transport.

– Et les trains ? Demanda le

Ministre.

– Rien pour l’instant, je vais envoyer deux hommes à la gare avec sa photo. On va visionner les bandes de surveillance.

– Bien, appelle-moi dès que tu as quelque chose.

Les deux hommes raccrochèrent. Dimitrievitch fixa le visage de la jeune femme.

– Sam, où es-tu ? demanda-t-il à la photo.

Il sentait l’angoisse monter en lui, incapable de se maîtriser. Il était presque quatorze heures, elle

pouvait être à l'autre bout du pays ou déjà en Europe de l'Ouest. Il secoua la tête, elle semblait avoir tiré un trait sur ce qu'elle avait vu dans le salon. Mais aujourd'hui comment pourrait-elle oublier qu'il avait failli la tuer ?

Son téléphone sonna à nouveau. Karparov.

— Peux-tu passer au commissariat, j'aimerais te montrer une vidéo.

— J'arrive !

Dimitrievitch avait bondi de son fauteuil, il enfila son manteau,

appela son chauffeur.

– Mettez le gyrophare ! ordonna-t-il en montant dans le véhicule.

En moins d'un quart d'heure, ils furent rendus. Il grimpa quatre à quatre les marches menant au service vidéo.

Karparov l'attendait en compagnie du jeune Igor.

– Alors ?

Igor manipula son clavier, faisant apparaître des images floues de la gare. Le garçon zooma sur une femme brune en manteau de fourrure. Elle évitait ostensiblement

les caméras.

– Vous n’avez pas de meilleur angle ?

– On ne la voit pas vraiment de face ; répondit Igor en changeant de point de vue.

Un homme bouscula la femme, son visage apparut quelques secondes à peine à l’écran. Le Ministre fixa la passante, elle avait changé de manteau mais la silhouette était semblable à celle de Samantha.

– Je crois que c’est elle ; fit-il au bout d’un moment.

– J’ai envoyé deux agents avec sa photo et celle tirée de la vidéo. Quelqu’un la reconnaîtra peut-être.

Karparov conduisit le Ministre jusqu’à son bureau. Une dizaine de minutes plus tard, le téléphone sonnait. Il remercia son interlocuteur, puis à l’adresse de Dimitrievitch : – La femme a pris un billet pour St Petersburg. Le guichetier dit qu’elle a de très beaux yeux verts.

Le Ministre hocha la tête. L’heure sur la vidéo indiquait dix heures trente. Il en fallait quatre pour rallier St Petersburg. Elle avait

peut-être déjà quitté le sol russe.

– Je vais appeler le chef de la police là-bas, qu'il la fasse rechercher. Je te tiens au courant.

– Merci pour tout, mon ami ; fit le Ministre avant de quitter le central de police.

Rechercher la jeune femme dans une ville comme St Petersburg ne serait pas facile. Elle pouvait se mêler aux milliers de touristes.

Visiter les hôtels, pensions de famille ou chambres meublées prendrait du temps. Beaucoup de

temps. Karparov était pessimiste. Il avait fait part de ses doutes à Dimitrievitch. Celui-ci en était conscient. Mais il était hors de question d'abandonner les recherches. Il ne pourrait s'y résoudre. Il rentra au Ministère, soucieux. Il ne pouvait rien faire et cette inactivité forcée le rongea.

Il se plongea dans les dossiers qui encombraient son bureau.

A dix neuf heures, il referma le dernier dossier, enfila son manteau et rentra à l'appartement de fonction. Il n'avait eu aucune nouvelle.



Il se changea, descendit au gymnase. A tourner en rond, il deviendrait fou. Il remonta deux heures plus tard. L'intendante s'inquiétait elle aussi. Autant pour lui que pour la jeune femme.

Il dîna rapidement, s'enferma dans son bureau pour téléphoner à Kirilenko. Ce dernier avait peut-être des amis à St Petersburg.

– Non, patron, mais je peux envoyer quelqu'un là-bas si vous le désirez.

– Crois-tu que tes commandos

auraient plus de chance que la police ? demanda le Ministre.

– Non, j’en doute.

– Dans ce cas, je te remercie.  
Bonsoir.

Dimitrievitch raccrocha, perplexe. Tout allait de travers.

Le lendemain, il se rendit à son rendez-vous avec le docteur Novotna.

Sitôt assis, il la prévint :

– Si un seul mot de ce que je vais vous dire sort de ce bureau, vous finirez vos jours dans la prison la

plus dure de Russie. Est-ce clair ?

– Pas de problème, je suis tenue au secret professionnel.

Il lui parla de sa femme, morte d'un cancer, de sa liaison houleuse avec ce mannequin slave.

– Ne pensez-vous pas avoir un problème dans les relations que vous entretenez avec les femmes ? demanda la psy.

Dimitrievitch soupira, réfléchit quelques minutes avant de répondre. Il était jaloux, possessif, avait besoin de dominer ses partenaires.

Puis il parla de sa rencontre avec l'Américaine, avoua qu'il en était tombé éperdument amoureux dès le premier regard posé sur elle. Là encore, leur relation était conflictuelle. Elle était partie une première fois, par chance il avait réussi à la retrouver rapidement et à la ramener.

Le Docteur Novotna leva les yeux sur lui.

— Que ferez-vous si vous la retrouvez cette fois-ci ?

Dimitrievitch garda le silence quelques minutes avant de répondre : — J'irai la chercher où qu'elle soit

et quel que soit le temps que cela prendra.

Ils discutèrent encore un long moment avant qu'elle ne referme le bloc sur lequel elle prenait ses notes.

— Bien, nous nous revoyons la semaine prochaine, Monsieur le Ministre.

Il quitta l'hôpital, appela Karparov. Le chef de la police n'avait toujours rien de nouveau. L'enquête à St Petersburg n'avancait pas. Plus le temps passait, plus les chances de la retrouver s'amenuisaient. Il

engagerait des détectives privés s'il le fallait. Mais jamais il n'abandonnerait les recherches.

Il rentra à l'appartement. Il n'avait aucune nouvelle de Kirilenko. Igor non plus, n'avait pas trouvé d'opération passée sur le compte bancaire de la jeune femme.

Il s'assit derrière son bureau, un verre de vodka à la main. Il avait rangé la photo de Samantha dans un tiroir. La regarder lui brisait le cœur à chaque fois.

N'y tenant plus, il descendit au gymnase, remuer de la fonte. Deux

heures plus tard, alors qu'il venait tout juste de regagner son appartement, le téléphone sonna.

– Da, Oleg ?

– Bonsoir, Alexei, la police de St Petersburg a trouvé quelque chose.

Il serra les poings. Les choses bougeaient enfin.

– Elle a pris une chambre dans un petit hôtel, hier. Le gérant l'a reconnue malgré la perruque brune. Elle s'est connectée sur le site Internet d'une compagnie maritime qui assure la liaison avec la Finlande.

Dimitrievitch fronça les sourcils. Qu'allait-elle faire en Finlande ? Chercher à gagner la France à nouveau ?

– Tu es certain de tes renseignements ?

– Oui, elle a réservé une cabine sur le « Suomi Princess » ; répondit Karparov. Le bateau a pris la mer ce matin.

Le Ministre resta sans voix, puis :

– Connais-tu quelqu'un en Finlande ?

– Non, malheureusement.



– Bien dans ce cas, je vais voir de mon côté. Merci mon ami.

Il coupa la communication, appela son ancien chef de la sécurité. Kirilenko répondit dès la première sonnerie. Il lui demanda d'envoyer quelqu'un à Helsinki. Il espérait pouvoir la faire intercepter à sa descente de bateau.

– Je m'en occupe immédiatement ; fit Kirilenko avant de raccrocher.

Le Ministre souffla ; finalement il allait réussir.

Tout au moins, ce fut ce qu'il se dit à cet instant.

Loin de se douter que le destin en avait décidé autrement.

# 45

Samantha raccrocha après avoir remercié son amie. L'avion des Chavez la récupérerait à l'aéroport d'Helsinki dans deux jours.

Luisa serait du voyage. Son séjour en Europe tirait à sa fin, elle serait bientôt en Colombie chez ses amis.

Une couche de givre recouvrait la végétation.

Elle s'approcha de la cheminée.

Ses maux de tête s'estompaient, elle se sentait de mieux en mieux. Physiquement.

Son regard se perdit dans les flammes. Soudain le visage de Dimitrievitch se matérialisa. Elle ferma les yeux, les rouvrit aussitôt, hantée par une image.

Elle se voyait suspendue en l'air. Elle alla s'asseoir dans un fauteuil, se mit à feuilleter les magazines achetés à la gare de Moscou.

New York lui manquait. Susan lui manquait. Elle aurait voulu parler avec son amie.

Etait-elle au courant de sa fuite ? Kirilenko avait dû en être averti. Lui en avait-il seulement parlé ?

Les larmes lui montèrent aux yeux. Le chagrin la submergea et elle éclata en sanglots.

Elle repensa aux moments de bonheur qu'elle avait connus à Moscou. Aux peines aussi.

Dimitrievitch lui manquait terriblement. Elle n'avait jamais aimé un homme autant que lui. Mais cette fois-ci, il était allé trop loin. Beaucoup trop loin.

Elle alla se passer de l'eau sur le

visage, se sentit prise de malaise. Elle se laissa glisser au sol, appuyée contre le mur.

Un instant, elle eut peur pour le bébé. Elle finit par se relever, appela la réception et demanda à voir un médecin. Le voyage était loin d'être terminé. Elle tenait à se rassurer avant de prendre l'avion.

Une demi-heure plus tard, elle remerciait le Docteur Runeberg, envoyé par l'hôtel.

Elle descendit dans le salon, se connecta sur Internet.

Sur Google, elle rechercha tout

ce qui se rapportait à la Colombie. Elle trouva des articles de journaux sur un certain Ricardo Esteban, substitut du Procureur à Bogotà.

Elle espérait pouvoir reprendre son métier, une fois installée. Luisa Chavez gérait de nombreuses associations caritatives. Elle pourrait éventuellement la seconder.

Il lui faudrait trouver une occupation, sinon elle deviendrait folle. Folle de chagrin.

Elle passa le reste de la journée devant la télévision. Les heures tournaient au ralenti. Elle dîna tôt,

s'installa dans le salon.

Des hommes d'affaires discutaient vivement dans un coin. A la table voisine de la sienne, un Américain parlait au téléphone avec un fort accent du Texas.

Elle songea à sa vie à New York, finit par s'endormir sur le fauteuil.

Une main la secouait doucement, elle ouvrit les yeux.

– Il est tard, miss, vous devriez monter dans votre chambre ; fit la barmaid.

Elle la remercia et regagna l'étage.



Elle passa sa dernière journée en Finlande à faire les boutiques. Dans une rue proche de l'hôtel, elle craqua devant la devanture d'un magasin pour enfants.

Elle acheta des vêtements et des jouets. Lorsqu'elle rentra à l'hôtel, elle avait un message de Luisa Chavez. Son mari lui avait obtenu un visa. Son avion privé l'attendrait le lendemain à dix heures, heure locale.

Elle avait hâte d'être à bord. Elle sursautait à chaque sirène de police.

Ses bagages étaient prêts. Elle

jeta un coup d'œil aux vêtements de bébé. Cette grossesse l'emplissait de joie. Mais la terrifiait également.

Son enfant allait-il hériter des « pouvoirs » de son père ?

Dimitrievitch avait cru le Docteur Massalovitch sur parole. La rage qui l'habitait avait semblé-t-il occulté ses facultés à lire les pensées.

Elle haussa les épaules. Cela n'avait plus d'importance. Elle allait repartir pour une nouvelle vie, loin de lui. Et cette fois, elle

ferait en sorte qu'il ne la retrouve pas. Tout se déroulait parfaitement, jusqu'à maintenant.

Elle se doutait que les vidéos de la gare avaient dû être visionnées. Elle avait fait en sorte qu'on ne la filme pas de face.

Avait payé son billet de train en espèces. Elle avait réservé une cabine sur le « Suomi Princess ». Avait finalement renoncé à voyager par bateau. Et elle avait trouvé une place sur un Jet privé qui décollait pour la Finlande.

L'angoisse l'avait saisie. Plus l'heure du départ approchait, plus

elle se sentait nerveuse.

Elle s'installa devant la télévision, zappa sur les chaînes américaines. Un reportage sur CNN attira son attention. Elle monta le son. Le Juge Stevenson avait trouvé la mort dans le crash d'un avion privé.

Elle fixa l'écran, le regard dur. Ce *salaud* n'avait eu que ce qu'il méritait.

Désormais, elle allait pouvoir vivre sans cette épée de Damoclès au dessus de la tête. Elle se demanda si cet « accident » avait été provoqué.

Peu lui importait.

Elle saisit le portable prépayé qu'elle avait acheté, appela l'agent Malory.

Les sonneries retentirent de l'autre côté de l'Atlantique. Elle raccrocha finalement. Elle le rejoindrait une fois arrivée en Colombie.

Elle descendit envoyer un dernier mail à son amie Luisa. Puis elle commanda un taxi, demanda à la réception d'être réveillée à six heures.

Elle ne tenait plus en place. Elle

se coucha, espérant dormir quelques heures. La fatigue eut finalement raison d'elle ; elle se réveilla en sursaut, les cheveux collés sur le front. Elle venait de faire un cauchemar épouvantable.

Elle était sur un bateau en train de sombrer, se retrouvait accrochée à une planche dans l'eau glaciale.

La sonnerie du téléphone la tira de ses pensées funestes. Elle se prépara rapidement, fit descendre ses bagages et passa dans la salle à manger, le nœud à l'estomac.

Luisa ne tarderait pas à l'appeler ; plus que quelques heures de

patience.

Samantha regarda ses mains, elles tremblaient.

Le taxi arriva au moment où son portable sonnait. Elle monta dans le véhicule. L'avion des Chavez stationnerait devant un des hangars privés.

Elle donna l'information au chauffeur, se cala contre le dossier de la banquette.

Quarante minutes plus tard, le véhicule stoppait au pied d'un Airbus blanc et bleu. Samantha régla sa course, descendit de

voiture et sourit.

Luisa Chavez descendait la passerelle.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Elles ne s'étaient pas vues depuis plusieurs années.

– Samantha, ce que je suis heureuse de te revoir !

– Merci d'avoir fait ce long voyage pour moi ! rétorqua la jeune femme, les larmes aux yeux.

Le co-pilote se chargea des



bagages.

– Montons à bord, proposa la Colombienne.

Elles grimpèrent les marches métalliques, prirent place dans un salon meublé de fauteuils en cuir. Samantha admira le luxe de la cabine. L'avion avait été entièrement réaménagé en palace volant.

– Nous décollerons dans une petite heure ; vint les prévenir le pilote.

– Merci, Luis.

– Alors, raconte-moi ; demanda

Luisa.

Samantha entreprit de lui résumer ses dernières années. Elle lui parla de Dimitrievitch, du bébé qu'elle allait avoir.

– Sait-il pour ce bébé ?

– Il croit que je l'ai perdu...

Luisa hocha la tête, elle avait du mal à imaginer qu'un homme puisse agir de la sorte. Que la jalousie l'aveugle au point de faire du mal à la personne qu'il disait aimer.

– Tu as bien fait de partir, nous nous occuperons de toi et de ton enfant.

– Merci de tout cœur...

Elles conversèrent sans voir le temps passer. Et lorsque le pilote vint les informer du décollage, Samantha jeta un dernier coup d'œil au tarmac, soulagée.

L'appareil se mit à rouler, gagna une piste d'envol.

Au même instant, un avion de ligne russe se posait sur une piste voisine.

Un homme à l'allure militaire en descendit quelques minutes plus tard.

Avec pour mission de retrouver

Samantha McAlister.

## DEUX ANS PLUS TARD

Dimitrievitch se retira de la fille avec qui il venait de faire l'amour. Il avait fini par craquer. Il faisait venir des professionnelles de l'agence « Vénus » une à deux fois par semaine.

Elles étaient deux à venir régulièrement. Toutes deux blondes.

Il ne les embrassait jamais, ne posait jamais ses lèvres sur elles.

Elles devaient en faire autant.

Il avait établi des règles avec la directrice de l'agence.

Elles étaient là pour satisfaire un besoin physique. Rien de plus.

Dans chaque femme blonde qu'il croisait, il cherchait Samantha.

Malgré toutes les recherches, sa piste s'était arrêtée net en Finlande.

Il se leva du canapé, regarda la fille se rhabiller. Il la salua, la suivit du regard lorsqu'elle sortit du salon.

La sonnerie du téléphone le

surprit. Il était quatre heures du matin.

Il décrocha.

– Alexei, branche la télévision sur CNN ; fit la voix de Karparov.

– Oleg ? Tu as vu l'heure ?

– Fais ce que je te dis, il va y avoir un reportage tourné en Colombie ; regardes-le, je te rappelle après.

Karparov coupa la communication. Dimitrievitch regarda son téléphone, les sourcils froncés. Il se saisit de la télécommande, alluma le téléviseur.

Il se rassit sur le canapé un verre de vodka à la main.

Il dut patienter cinq bonnes minutes avant d'entendre le journaliste annoncer le reportage.

Il y était question d'une collaboration entre la justice colombienne et le gouvernement américain. Un homme grand et brun apparut à l'écran. Le reporter le présenta comme le substitut du Procureur Ricardo Estebàn. Responsable de l'arrestation et de l'inculpation d'un chef de cartel de la drogue.

Une femme brune se tenait à ses



côtés, évitant ostensiblement les caméras.

Dimitrievitch la détailla. Des cheveux mi-longs bruns, une silhouette harmonieuse. La femme portait un tailleur très chic, des escarpins à hauts talons.

Une moto passa en pétaradant.

La femme se tourna brusquement, offrant son visage à la caméra.

Dimitrievitch en renversa son verre de surprise.

Le visage était aminci, les traits un peu tirés. Mais c'étaient les mêmes yeux verts. Ceux qui

l'avaient tant troublé, la première fois où il l'avait croisée devant le Metropolitan Muséum à New York.

— Samantha ! murmura-t-il, incrédule.

La sonnerie du téléphone le ramena sur terre. Il enfonça une touche.

— Alors ? Qu'en penses-tu ? demanda Karparov.

— C'est elle, c'est Samantha ; répondit-il d'une voix sourde.

— C'est aussi mon avis ; j'ai passé un coup de fil à Bogotà pendant le reportage. Elle travaille

depuis un an avec Estebàn, sous le nom de Sofia Suarez. ... que comptes-tu faire ?

Silence au bout du fil, puis :

– Aller en Colombie.

– Je m'en suis douté, j'ai des amis en Colombie. Je vais essayer d'en savoir plus, je te rappelle.

– Merci, Oleg.

– C'est toujours un plaisir de te rendre service.

Karparov raccrocha. Son ami n'était plus le même depuis la disparition de l'Américaine. Il

travaillait douze à quinze heures par jour, se pliait aux exigences de sa fonction. Allait aux réceptions toujours seul.

Aucune des recherches entreprises en Finlande n'avait abouti. Elle avait disparu de la surface de la terre. Jusqu'à ce soir.

Dimitrievitch regardait l'écran noir. Son cœur s'était emballé lorsque le visage de Samantha était apparu. Il ferma les yeux comme s'il ne voulait pas voir l'image disparaître. Un bip l'avertit de l'arrivée d'un mail.

Il contourna son bureau, cliqua

sur l'icône de la messagerie.

Karparov lui envoyait un fichier. Il l'ouvrit. Le reportage de CNN apparut à l'écran. Il le visionna, mit en pause sur la photo de Samantha.

Oui, c'était bien elle. Il sentit le feu s'allumer au creux de ses reins. Son cœur ne le trompait pas. Une vague de chaleur le parcourut tout entier, le désir tendit son corps. Ce désir brûlant qu'il n'avait plus ressenti depuis deux ans.

Il s'efforça de calmer les battements de son cœur, ferma les yeux. Les images du corps tatoué se matérialisèrent. Il laissa échapper

un gémissement douloureux, se précipita dans la salle de bains.

L'eau glacée lui arracha des frissons. Il resta longtemps sous la douche, incapable de maîtriser ses émotions. Il sortit enfin de la cabine, jeta un coup d'œil à son reflet dans le miroir. Son regard brillait à nouveau. La lueur était revenue. Intense.

Il se sécha, passa dans la chambre, sachant qu'il ne dormirait pas.

Il allait devoir faire une demande de visa pour la Colombie. Cela prendrait certainement plusieurs

jours, même s'il bénéficiait de passe-droit.

Il ferma les yeux, elle était toujours aussi belle. Même s'il la préférait blonde.

Il avait vécu un véritable enfer après son départ. Enfer dont il était le seul responsable. Il s'en était voulu. Terriblement. Sa jalousie malade avait failli la tuer.

Il avait refusé de consulter un spécialiste jusque là. Avait fini par aller voir le Docteur Novotna.

Sofia Suarez ôta la perruque brune, secoua ses mèches blondes. Sitôt le reportage terminé, elle s'était enfermée dans son bureau. Son visage était apparu à la télévision américaine. Elle ferma les yeux, espérant que personne en Russie ne regarde le journal sur CNN.

Il devait être à peu près quatre heures du matin à Moscou lors de sa diffusion aux States. Peu de



chance que Dimitrievitch soit devant son écran à une telle heure.

Restait Kirilenko. Et Susan.

Elle avait mis des milliers de kilomètres entre Dimitrievitch et elle. Les premiers mois, elle avait craint de le voir apparaître à tout moment.

Petit à petit, elle avait réappris à vivre sans lui. S'était forgé une nouvelle vie, une nouvelle carrière.

Sa connaissance de la langue espagnole lui avait permis de s'intégrer facilement.

Elle avait tout laissé à Moscou, avait dû repartir de zéro. Heureusement qu'elle avait gardé une partie de ses avoirs sur son compte à New York. Elle avait envoyé Luisa récupérer ses fonds.

Elle s'était fait de nouvelles amies, possédait une belle villa dans une banlieue chic de Bogotá.

Elle avait fourni son diplôme de Harvard au substitut du Procureur, lui demandant de ne pas divulguer son identité. Et elle avait à nouveau changé de nom.

Depuis un an, elle travaillait pour Ricardo Estebàn.

Sa vie professionnelle était parfaite, sa vie amoureuse inexistante. Depuis son arrivée en Colombie, elle avait refusé toute relation amoureuse. Elle avait des amis, cela s'arrêtait là.

Le substitut Estebàn était épris d'elle. Il lui avait déclaré sa flamme peu de temps après le début de leur collaboration. Elle avait gentiment mais fermement repoussé ses avances.

Il avait renoncé à la séduire. Momentanément.

On frappa à la porte.

– *Si ?*

Estebàn passa la tête par l'entrebâillement.

– Je peux entrer ?

– Bien sûr.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il, inquiet.

Elle le regarda en silence, puis :

– Je n'aurais pas dû assister à cette interview.

– De qui te caches-tu ?

Sofia Suarez sourit. Elle ne lui avait presque rien dit de son passé.

– J’ai quitté un homme il y a deux ans, je préférerais qu’il ne me retrouve pas.

– Un mari ?

– Nous allons nous marier... ; Ricardo ne me poses pas de questions, s’il te plaît...

Estebàn hocha la tête, elle voulait garder son secret. Cet homme avait dû lui faire beaucoup de mal pour qu’elle refuse d’en parler.

– Si tu prenais ton après-midi ? proposa-t-il.

– Merci, je préfère travailler.

Elle se leva, remit la perruque en place.

Le substitut se leva à son tour, ouvrit la porte et se retourna avant de sortir.

– Si tu as besoin d’une épaule amie, je suis là.

– Merci, Ricardo, c’est gentil.

Elle regarda son nouveau patron quitter la pièce, se dirigea vers la fenêtre. Dans le parc, des enfants jouaient sous l’œil attentif de leurs nounous.

Les images de cette matinée à Moscou affluèrent du fond de sa

mémoire. Elle revit les yeux noirs de Dimitrievitch dardés sur elle, la terreur qu'elle avait ressentie lorsqu'il l'avait soulevée à deux mètres cinquante du sol, par sa seule volonté.

La rage dans sa voix lorsqu'il lui avait demandé avec qui elle le trompait. Puis Magda était entrée dans le salon, attirée par ses hurlements, avait crié : — Monsieur ! Non, le bébé !

Il s'était tourné brusquement vers elle, relâchant la pression qui la maintenait en l'air. Puis la chute.

L'hôpital. Elle avait refusé de le voir, supplié le Docteur Massalovitch de dire qu'elle avait perdu le bébé.

Et elle avait à nouveau disparu, fuyant l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde. Et qui avait failli les tuer, elle et leur enfant à naître.

Elle ferma à nouveau les yeux, s'efforçant de ne pas pleurer.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle avait rendez-vous avec un avocat et son client.

– Faites-les entrer ; dit-elle à son



secrétaire.

Le travail reprenait ses droits.

Elle serra la main de l'avocat, salua son client d'un signe de tête. Elle avait établi un dossier solide contre le jeune homme. Il était accusé d'avoir participé à plusieurs enlèvements, contre de substantielles rançons.

Il était prêt à négocier un allègement de sa peine contre le nom de ses commanditaires.

Sofia Suarez discuta âprement avec l'avocat, obtint finalement un accord satisfaisant pour le bureau

du Procureur.

Elle enregistra la déposition du jeune. Il lui faudrait une protection policière jusqu'au procès. Elle serra la main des deux hommes, les raccompagna à la porte de son bureau.

Elle quitta son bureau deux heures plus tard, accompagnée de deux gardes du corps. Elle ne sortait jamais sans eux.

Trois quarts d'heure plus tard, sa voiture blindée stoppa devant le perron d'une villa cossue.

Sofia Suarez descendit du

véhicule, grimpa les quelques marches qui menaient à une porte en chêne ouvragé. Sitôt à l'intérieur, elle ôta sa perruque.

Maria, la gouvernante vint la débarrasser de sa mallette.

– *Todo va bien, senora ?*

– *Si, Maria, gracias.*

Elle se dirigea vers la salle de jeux, s'arrêta sur le seuil de la pièce. Un petit bout de chou de quinze mois jouait avec des cubes en bois.

Elle eut un coup au cœur comme à chaque fois qu'elle regardait son

fil. Il sentit la présence de sa mère, tourna son regard bleu acier vers elle, lui sourit.

Sofia alla s'asseoir auprès de lui, caressa ses cheveux blonds.

– Bonsoir, mon cœur ; dit-elle en russe.

Il se précipita dans ses bras, mit ses petites mains autour de son cou et l'embrassa. Elle le berça, les larmes aux yeux.

Le garçonnet la serra encore plus fort, baragouina dans une langue connue de lui seul. Ils jouèrent une bonne heure, riant aux éclats,

comme s'ils étaient seuls au monde.

La gouvernante entra, il était l'heure du bain.

– Je vais m'en occuper, Maria.

Elle le prit dans les bras, monta à l'étage. Il jouait dans l'eau, riant de plus belle à chaque nouvelle gerbe d'eau. Elle le fit manger et lorsqu'il fut endormi, elle s'installa dans la salle à manger et alluma la télévision. Elle regardait chaque soir les journaux américains.

Ensuite, elle s'enfermait dans son bureau et travaillait ses dossiers en cours. Elle alluma son PC, cliqua

sur l'icône de la messagerie. Tous ses mails étaient professionnels. Longtemps elle avait hésité à contacter Susan. Y avait renoncé par prudence. Elle avait coupé les ponts avec son ancienne vie.

Elle consacra une heure à son dossier.

Ensuite, elle irait faire quelques longueurs de bassin. Elle monta se changer, jeta un coup d'œil à son fils endormi.

Il ressemblait de plus en plus à Dimitrievitch. Elle n'arrivait pas à détacher son regard du garçonnet. Elle se força à bouger.

Il faisait doux, elle plongea dans l'eau chauffée.

Elle s'astreignait à nager chaque soir, pour se délasser, évacuer les tensions de la journée. Ne pas penser à *LUI*.

Elle nagea une bonne heure puis sortit de l'eau.

Les gardes patrouillaient toute la nuit. Maria verrouillait les portes derrière elle, branchait l'alarme. Elle se sentait à l'abri dans cette maison. Elle se doucha, passa voir son fils une dernière fois avant de se mettre au lit.

Elle alluma le téléviseur, zappa sur les chaînes américaines à la recherche du reportage.

Souvent, elle avait été tentée de regarder les infos russes. Y avait renoncé à chaque fois. Elle craignait de voir Dimitrievitch à l'écran. Elle lui en voulait encore. Et en même temps, elle savait qu'il lui en faudrait peu pour craquer.

Elle en était toujours amoureuse.

Deux années loin de lui n'avaient pas suffi à la guérir de son addiction pour lui. Comment aurait-elle pu l'oublier ? Son fils le lui rappelait chaque jour.



Elle éteignit l'écran, s'endormit, vaincue par la fatigue.

Des pleurs résonnaient dans la chambre. Elle se leva précipitamment, passa dans la chambre du garçonnet. Il était agité, elle le prit dans les bras, s'assit dans un fauteuil.

– Tu as fait un mauvais rêve, mon cœur ?

Elle lui parla en russe jusqu'à ce qu'il se rendorme. D'ordinaire, il faisait ses nuits.

Elle le remit dans son lit, retourna dans sa chambre. Il était

quatre heures du matin.

A sept heures, elle se leva, les yeux cernés. Elle se doucha, enfila un tailleur Chanel avant de descendre à la cuisine.

Maria lui servit du thé. Le journal du jour était posé sur le comptoir. Elle le feuilleta, stoppa net sur une photo du substitut Estebàn. On la voyait distinctement à ses côtés.

Elle se sentit pâlir.

– Ça ne va pas, *senora* ?  
s'inquiéta la gouvernante.

Sofia lui montra le journal.

– Je l’ai vu, vous avez peur que quelqu’un vous reconnaisse ?

– J’aimerais que cette photo ne fasse pas le tour du monde ! soupira Sofia.

La gouvernante hocha la tête. Sa patronne était secrète sur sa vie passée. Elle savait juste qu’elle se cachait de quelqu’un.

– Il est distribué aux Etats-Unis aussi, *senora*.

La jeune femme referma le quotidien. Priant pour que Kirilenko ne le voit pas.

Ni Susan.

Elle ne risquait plus rien du côté de Stevenson.

Restait Dimitrievitch.

Alexei Dimitievitch avait fini par s'endormir.

A onze heures du matin, Magda entra sans bruit dans sa chambre, inquiète.

Depuis deux ans, il se levait tous les jours à cinq heures sans exception, descendait au gymnase et s'obligeait à faire deux heures de sport.

Ensuite il regagnait

l'appartement, prenait sa douche, un solide petit-déjeuner et partait au Ministère jusqu'au soir.

L'intendante écouta la respiration régulière, ressortit rassurée.

Dimitrievitch ouvrit les yeux, il avait senti sa présence. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il venait de dormir six heures d'affilée. Le visage de Samantha apparut devant ses yeux. Il n'avait jamais perdu l'espoir de la revoir un jour.

Il se leva, se doucha et enfila un jean et un pull en cachemire bleu.

En ce samedi matin, il avait

décidé de ne pas aller au Ministère.

Magda s'étonna de le voir entrer dans la cuisine.

– Tout va bien, Monsieur ?

– Oui, Magda, servez-moi à déjeuner dans le salon, s'il vous plaît.

L'intendante lui jeta un regard étonné.

– Vous n'allez pas au bureau, aujourd'hui ?

– Non.

Dimitrievitch quitta la pièce, alla prendre son PC avant de s'installer

sur le canapé, devant l'immense cheminée.

Il ouvrit encore une fois le fichier transmis par Karparov. La voir à nouveau était douloureux et reconfortant à la fois.

Magda entra, poussant une table à roulettes. Elle avait fait préparer un ragoût d'agneau avec des pommes de terre au four. Une bouteille de vin et des fruits composaient le reste du repas.

— Désirez-vous autre chose, Monsieur ?

Dimitrievitch leva les yeux vers



elle.

– Merci, ça ira.

L'intendante salua avant de sortir. Son regard avait changé. Elle y avait retrouvé cette étincelle qui y brillait avant.

Avait-il fini par la retrouver ? Elle seule pouvait avoir déclenché un tel changement en lui.

Il ne parlait jamais de Samantha. Pendant les premiers jours après son départ, il s'enfermait dans la pièce où elle dessinait. Puis un jour, il avait verrouillé la porte et enlevé la clé.

Magda regagna la cuisine, de plus en plus intriguée.

Dimitrievitch déjeuna de bon appétit pour la première fois depuis longtemps. Il termina son repas, sonna l'intendante et demanda du café.

— Je peux vous poser une question, Monsieur ? dit-elle. Il est arrivé quelque chose ?

Il sourit avant de répondre :

— Il est encore trop tôt pour le dire.

Elle sortit de la pièce. Oui, il s'était produit quelque chose. Et ce

quelque chose avait un rapport avec Samantha. Elle en était persuadée.

Dimitrievitch étudia tout ce qu'il pouvait trouver sur la Colombie et sa capitale. Il chercha des articles de journaux sur Google, en trouva sur le substitut Estebàn. Nulle part il n'était question de Sofia Suarez.

N'y tenant plus, il téléphona à Karparov. Il entendit des cris d'enfants. Le chef de la police était en famille.

– Je te dérange ; fit-il contrit. Je suis désolé, tu as tes enfants.

– Alexei, je n'ai rien encore... la

Colombie est à l'autre bout du monde... laissez mes contacts se renseigner !

– Excuses-moi, Oleg ... bonne journée.

Karparov raccrocha, en secouant la tête. Il se demandait s'il avait bien fait de prévenir son ami si tôt.

Dimitrievitch reposa son portable sur la table. Les rires des petits-enfants de Karparov résonnaient dans sa tête. Le chef de la police avait deux filles et quatre petits-enfants.

Lui-même serait père sans son

immense stupidité. Lorsqu'il était enfin arrivé à l'hôpital après avoir passé une demi-heure dans un embouteillage, il avait appris que Samantha avait perdu le bébé.

Elle avait refusé de le voir. Et s'était enfuie de l'hôpital quatre jours plus tard , sans qu'il n'ait pu lui parler.

Il n'aurait jamais cru pouvoir ressentir une telle douleur.

Ses sentiments pour elle étaient toujours là, au fond de son cœur. Prêts à jaillir comme un diable hors de sa boîte. Les jours à venir allaient être terribles. Il allait

devoir s'armer de patience.

Il visionna pour la centième fois le reportage. Puis il décida de descendre au gymnase. Avant de devenir fou.

Deux soirs plus tard, Oleg Karparov se présenta à l'appartement. Le majordome le conduisit jusqu'au bureau de Dimitrievitch.

– Oleg ? Je suis heureux de te voir ! s'exclamat-il en serrant la main de son ami.

– Alexei...

– Allons dans le salon.

Les deux hommes prirent place sur le canapé en cuir fauve. Dimitrievitch servit de la vodka.

– Alors ? Tu as quelque chose ?  
S'impacienta le Ministre.

Karparov sortit un dossier de sa mallette, le tendit à son ami. Ce dernier l'ouvrit, fébrile.

Des photographies de Sofia Suarez prises au téléobjectif tombèrent sur la table de salon. Elle se tenait debout au bord de sa piscine.

Ses tatouages confirmèrent ce qu'il savait déjà.

Sofia Suarez et Samantha McAlistair n'étaient qu'une seule et même personne.

Il regarda les photos de la villa, on voyait des gardes armés dans le jardin. Il lut le rapport dactylographié. Outre la gouvernante et la femme de ménage, le personnel comprenait deux chauffeurs, quatre gardes du corps et un jardinier.

– Elle est bien entourée ; dit enfin Dimitrievitch.

– La Colombie est un pays dangereux, surtout pour les gens du Ministère de la Justice.



Le Ministre hochait la tête. Elle ne serait pas facile à approcher.

Son cœur s'était accéléré. Il avait du mal à détacher son regard de la jeune femme.

– J'ai contacté le Consul russe à Bogotà. Il s'occupe de ton visa, je me suis permis de lui faxer la copie de ton passeport.

Dimitrievitch leva un regard reconnaissant sur son ami.

– Que ferais-je sans toi ?

Karparov sourit. Dimitrievitch était toujours fou amoureux de son

Américaine.

Le Ministre avait une question qui lui brûlait les lèvres. Deux ans s'étaient écoulés depuis son départ. Elle avait peut-être refait sa vie.

– Sais-tu...

– Il n'y a pas d'homme dans sa vie, d'après mes sources ; fit Karparov.

Le Ministre leva son regard bleu acier, son ami avait devancé sa question.

– Combien de temps faudra-t-il pour le visa ?

– Tu devrais l’avoir dans la semaine.

Dimitrievitch fronça les sourcils ; il avait craint que ce soit beaucoup plus long. Il but une gorgée de vodka.

Le chef de la police souriait.

– Mon ami, tu es toujours aussi fou d’elle !

Le Ministre fixait Sofia Suarez.

– Oui, malgré tout ce temps sans elle...

– Bien, je vais te laisser, on m’attend.

Karparov termina son verre et se leva. Les deux hommes se serrèrent la main, chaleureusement. Dimitrievitch raccompagna le policier jusqu'à l'entrée de l'appartement. Ses amis avaient fait un travail formidable.

Il se rassit sur le canapé, regarda à nouveau les photos de Samantha une à une.

– Sam, si tu savais combien tu me manques ; dit-il à l'image glacée.

Il caressa la photographie. Il était toujours éperdument amoureux. Cette fois, il ne pourrait se

présenter chez elle. Il allait devoir trouver un autre moyen d'entrer en contact avec elle.

Le Consul russe pourrait sans doute lui fournir de l'aide.

Il ferma les yeux, imagina le corps de la jeune femme sous ses caresses. Il sentit le désir monter en lui.

Tatiana devait venir ce soir. Il plaça les clichés dans le dossier, alla l'enfermer dans son bureau.

La call-girl n'allait pas tarder. Il lui ferait l'amour comme à son habitude. Sans baisers, sans

tendresse. Juste pour satisfaire son besoin physique.

Il en était là de ses pensées lorsque Magda introduisit la jeune femme dans le salon.

Dimitrievitch regarda son corps élancé. Elle portait une robe en cuir. Il la prit sans attendre, faillit l'appeler Samantha.

Quand elle partit deux heures plus tard, il se sentait apaisé. Physiquement.

Il se doucha rapidement, se mit au lit. Le dossier Sofia Suarez ouvert sur les couvertures.

Elle était toujours aussi belle.

Son portable sonna. Kirilenko.

– Bonsoir, Grigori, que t'arrive-t-il ?

– Je suis tombé sur un journal sud-américain, j'ai vu une femme...

– Sofia Suarez ? demanda Dimitrievitch en souriant.

– Vous l'avez vue aussi ?

– Non, en fait Oleg m'a fait voir un reportage sur CNN, c'est Samantha...

– Oui, c'est bien ce qui me semblait... que comptez-vous faire

? Aller en Colombie ?

– Dès que j’aurai mon visa.

– Si vous avez besoin de moi ...

– Je sais que je peux compter sur toi, merci d’avoir appelé...

Les deux Russes raccrochèrent. Décidément Grigori était un allié précieux. Dommage qu’il ait choisi de rester aux Etats-Unis.

Le Ministre se souvint de la rapidité avec laquelle il avait retrouvé les ravisseurs de Samantha. De l’opération commando mise sur pied en un temps record.



Si seulement il était rentré à Moscou avec lui. Il aurait retrouvé sa trace bien plus tôt.

Il se demandait toujours comment elle avait quitté la Finlande.

Les listes des compagnies aériennes avaient été passées au crible des semaines durant. Ainsi que celles des compagnies maritimes. Sans plus de succès.

Peu importait désormais. Dans quelques jours, il serait en Colombie.

Et trouverait le moyen de se retrouver seul, face à Samantha.

# 49

Ricardo Estebàn regardait son assistante à la dérobée. Il savait peu de choses sur elle. Elle lui avait fourni son diplôme de Harvard, lui avait demandé de ne pas dévoiler son identité. Il l'avait aidé à changer de nom.

Des amis communs les avaient présentés à son arrivée en Colombie.

Il ne savait pas d'où elle venait. N'avait pas posé de question.

Sofia était assise au bout de la table de réunion. Elle était plongée dans un dossier épineux.

Depuis un an, il n'avait eu qu'à se louer de l'avoir embauchée. Elle abattait un travail énorme, le laissait récolter tous les lauriers.

Sofia sentit son regard posé sur elle. Elle leva les yeux, lui sourit. Elle se sentait bien ici. Son travail lui plaisait. Même si le stress était permanent.

La Colombie était un pays dangereux. Le pays de la

corruption, des enlèvements, des cartels de drogue.

Un enquêteur entra dans la salle, interrompant ses pensées.

Le groupe était au complet. Ils passèrent en revue les dossiers sur lesquels ils travaillaient depuis plusieurs semaines.

A la pause de treize heures, Estebàn s'approcha de la jeune femme.

– Sofia, je vais à la réception du Consul d'Espagne, samedi soir, tu veux bien m'accompagner ?

Elle évitait soigneusement ce

genre de sortie.

– Ecoute, j'aimerais te faire plaisir, mais...

– Sofia, tu ne sors jamais, tu ne peux pas vivre cloîtrée ! la coupait-il. On ne restera pas tard, réfléchis-y, tu veux bien ?

Elle promit d'y penser, elle avait refusé toutes les invitations depuis deux ans. Passait ses soirées chez elle. Elle évitait les restaurants, l'opéra ou le théâtre.

Elle préférait recevoir à la villa. Ses amis regrettaient de ne pouvoir lui rendre la politesse.

Ils déjeunerent tous ensemble, se remirent au travail jusqu'en fin d'après-midi.

En quittant les bureaux du Procureur, elle n'avait toujours pas pris de décision. Elle monta dans la voiture blindée, sans remarquer un homme au teint basané qui la surveillait.

Le chauffeur écoutait la musique à fond. Elle monta la vitre de séparation, s'adossa à la banquette en cuir.

Sortir lui manquait. Mais la prudence l'avait toujours emporté sur l'envie.

Une heure plus tard, le véhicule la déposait devant sa villa.

Sofia retrouva son fils dans la salle de jeux. Il avait une joue rouge, était grognon.

Maria se redressa.

– Bonsoir, *senora*... le petit doit faire une dent, je lui ai mis un collier en ambre...

Sofia Suarez sourit, elle ne croyait guère aux remèdes de bonne femme.

Le garçonnet se tourna vers sa mère, la fixa de son regard bleu

acier. Elle se pencha pour l'embrasser, il mit ses bras autour de son cou.

– Bonsoir, mon cœur, tu ne me fais pas de bisou ?

Elle lui parla en russe, le câlinant tendrement. Elle fit semblant de lui manger la joue, il rit aux éclats. Elle joua avec lui une bonne heure, le conduisit dans la salle de bains.

Elle en ressortit trempée comme d'habitude. Elle aimait ce rituel quotidien. Il lui faisait oublier ses journées au bureau. Après l'avoir fait manger, elle pouvait penser un



peu à elle.

Comme chaque soir, elle descendit faire quelques longueurs de bassin, loin de se douter qu'un regard était braqué sur elle, à travers une paire de jumelles.

Elle dîna devant les infos américaines ; elle voulait revoir son réquisitoire pour le lendemain. Elle s'installa dans le salon, s'endormit sur le canapé.

Dans son rêve, elle dansait avec un cavalier en costume de hussard. Il était blond, avec un regard bleu

acier. Elle se réveilla en sursaut, se redressa.

Son rêve l'avait mise mal à l'aise. Depuis des mois, elle n'avait plus vu le visage de Dimitrievitch avec autant de netteté dans un rêve.

Un pressentiment la saisit. Son fils aussi était agité depuis plusieurs jours. Elle se demandait si c'était dû uniquement à ses dents.

Elle alla le regarder dormir. On aurait dit un ange.

Elle le surprotégeait, faisait en sorte qu'il ne soit pas visible de

l'extérieur. Peu de personnes connaissaient son existence.

Elle finit par regagner sa chambre, ralluma le téléviseur.

Le conservateur du Métropolitan Muséum apparut à l'écran. Elle monta le son. Une nouvelle exposition allait avoir lieu.

Elle aurait donné cher pour aller flâner dans ses salles.

Elle pensa à Susan.

Que devenait-elle ?

Elle fixa son portable, le saisit. Renonça une fois de plus.

## 50

Alexei Dimitrievitch atterrit en Colombie le vendredi en fin d'après-midi. Le Consul Russe lui avait réservé une suite au Hilton de Bogotà.

Il se préparait à se doucher lorsque le téléphone sonna dans le salon.

– Cher ami, fit le Consul ; il y a une réception au Consulat Espagnol, demain soir, cela vous plairait-il de m'accompagner ?

Dimitrievitch hésita un moment.  
Le Consul reprit :

– Le substitut Estebàn est sur la liste des invités... ainsi qu'une certaine Sofia Suarez.

Dimitrievitch sentit son cœur s'emballer.

– Je viendrai avec plaisir, serait-il possible de ne pas mentionner mon nom ?

– Pas de problème, je passerai vous prendre à dix-neuf heures.

– Merci, Andrej, à demain.

Il raccrocha. A peine arrivé,

voilà qu'il allait se retrouver face à Samantha. C'était inespéré. Il lui suffirait de quelques minutes seul avec elle.

Il passa sous la douche, imaginant le corps de la jeune femme sous ses mains. Le feu s'alluma au creux de ses reins.

– Sam, mon ange, dire que je suis si près de toi ! murmura-t-il.

Il laissa l'eau couler sur son corps endurci. Il pouvait bien patienter vingt quatre heures de plus. Il attendait depuis deux ans.

Il ne remerciait jamais assez

Karparov.

Il descendit à la salle à manger. Un journal local attira son attention. Une photo en pied de Ricardo Estebàn faisait la une. Sofia Suarez se tenait à ses côtés.

Dimitrievitch détailla le Colombien. Il était grand, brun et plutôt bel homme. Il se demanda quelle était la nature exacte de ses relations avec Sofia / Samantha.

D'après les renseignements de Karparov, elle était seule. Il imaginait difficilement qu'il n'y ait pas un homme dans sa vie. Elle aimait faire l'amour presque autant

que lui.

Il reporta son attention sur les autres tables. Des hommes d'affaires principalement. Des couples de Colombiens aisés, à en juger par les bijoux portés par les femmes.

Il apprécia son repas, prit son café au bar avant de remonter dans sa chambre.

Il alluma son PC, envoya un mail à Kirilenko.

Il pourrait avoir besoin de lui. Il était dans un pays totalement inconnu, pouvait se heurter à une



opposition de la part d'Estebàn.

Il voulait assurer ses arrières, pour le cas où il devrait emmener Samantha contre son gré.

Le PC émit un bip. Kirilenko répondait à son message. Il était prêt à prendre l'avion, si nécessaire.

Dimitrievitch le remercia. Pour l'instant, il n'y avait pas d'urgence.

Il se servit un verre, passa sur la terrasse.

Les bruits de la circulation montaient jusqu'à lui. Il resta un instant les yeux perdus dans le vide.

Il retourna dans la suite, se connecta sur Google.

Il chercha l'adresse du Consulat espagnol, lut des articles sur le Consul Esteves. Le Consul russe semblait apprécier son homologue espagnol.

Dimitrievitch tapa ensuite le nom du substitut ; il voulait se faire une idée de l'homme.

Les journaux le présentaient comme un nouveau « Zorro ».

Il travaillait dur, avait connu nombre de succès. Il était toujours célibataire à trente huit ans.

Nulle part il n'était question de Sofia Suarez. Hormis cette photo dans un journal local.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Vingt heures à peine. Une idée stupide était en train de germer dans son esprit.

Il enfila une veste, mit son passeport dans une poche et descendit à la réception.

– J'aurais besoin d'un taxi ; dit-il au réceptionniste.

– Tout de suite, monsieur.

Cinq minutes plus tard, ils roulaient vers une banlieue chic de

Bogotá. Il avait donné l'adresse de Sofia Suarez au chauffeur, prétextant qu'il voulait simplement voir le quartier.

L'homme avait louché sur la liasse de billets tendue par son client étranger et démarré.

Il leur fallut plus d'une heure pour parvenir à destination. Le chauffeur tourna dans une rue qui contournait la propriété.

— Arrêtez-vous là ! fit soudain Dimitrievitch.

Une ombre venait de passer derrière une fenêtre à l'étage. Une

silhouette se profila derrière une vitre. Une femme blonde en maillot de bains.

– *Senor !* s'exclama le chauffeur en désignant le rétroviseur.

Une voiture de police venait de tourner au coin de la rue.

– Roulez !

Le taxi reprit la route.

Dimitrievitch s'appuya confortablement contre le dossier, ferma les yeux.

C'était bien Samantha, et elle était toujours blonde.

# 51

La voiture du Consul Russe s'arrêta devant l'entrée du Hilton à dix neuf heures précises. Les deux hommes se serrèrent la main.

Dimitrievitch exposa succinctement le but de son voyage à son compatriote. Kourlilov hocha la tête. Le Ministre avait fait plus de dix mille kilomètres pour retrouver une femme !

Oleg Karparov l'avait appelé deux jours plus tôt pour le briefer et

lui demander d'apporter toute son aide à Dimitrievitch.

Le Consul avait promis d'organiser la rencontre par l'entremise de son homologue espagnol.

La limousine stoppa dans la cour d'une somptueuse villa de style andalou.

Les deux Russes grimpèrent les marches pour pénétrer dans un hall gigantesque.

Javier Esteves vint les accueillir chaleureusement.

– Bienvenue sur le sol espagnol,

Monsieur Dimitrievitch, j'ai cru comprendre que vous aviez été Consul à New York ?

– C'est exact, Monsieur Esteves, merci de me recevoir sans invitation.

– Le Procureur Estebàn et la *senora* Suarez ne sont pas encore arrivés. Si vous voulez bien gagner la salle de réception.

Dimitrievitch hocha la tête. Les deux hommes passèrent dans une pièce aux murs recouverts de brocart rouge. Sur le mur du fond, un tableau en pied du Roi d'Espagne. Des lustres en cristal



pendaient des plafonds décorés de scènes de corrida.

Une foule cosmopolite semblait s'être réunie. Des Africains en boubou, des Emirs du Qatar, un Ecossais en kilt...

Dimitrievitch reconnut le Consul anglais. Il le salua d'un signe de tête.

Soudain un couple attira son attention. Ricardo Estebàn venait d'entrer. A son bras une femme brune aux yeux verts, vêtue d'une robe en taffetas et dentelle noirs.

Il se recula derrière une colonne,

le regard braqué sur le couple.

Le Consul Espagnol accueillit les nouveaux arrivants. Il serra la main du substitut, se pencha sur celle de la jeune femme. Ils étaient à quelques mètres de lui. Estebàn la tenait par la taille.

Dimitrievitch sentit la jalousie s'insinuer en lui. Il ferma les yeux quelques secondes.

Ce n'était ni le lieu ni le moment de provoquer un scandale.

Lorsqu'il les rouvrit, Sofia Suarez était en grande conversation avec une Africaine en tenue

traditionnelle. Elle riait, semblait heureuse.

Puis elle disparut de sa vue.

Dimitrievitch saisit une coupe de Champagne, la gorge soudain sèche. Il vit le Consul venir vers lui.

– Venez, il y a un salon à l'étage, vous y serez tranquille.

Le Russe le remercia et quitta la pièce sans attirer l'attention.

Javier Esteves redescendit à la recherche de Sofia Suarez. Il la trouva en compagnie de son épouse.

– Excuses-moi, chérie... *senora*

Suarez, j'aimerais vous présenter quelqu'un, si vous voulez bien me suivre...

Elle le regarda intriguée, lui emboîta le pas.

– C'est à l'étage.

Il l'entraîna dans l'escalier, suivit le long couloir avant d'ouvrir une porte. Il s'effaça pour la laisser entrer. Le battant se referma sans bruit dans son dos.

Sofia stoppa net sur le seuil de la pièce.

Cette silhouette familière devant la cheminée !

L'homme se retourna.

– Bonsoir, mon ange ; dit-il d'une voix douce tout en s'avançant vers elle.

Elle ferma les yeux ; ce devait être un effet de son imagination. Lorsqu'elle les ouvrirait à nouveau, il aurait disparu. Elle sentit son parfum, regarda à travers ses cils. Il était là, debout devant elle, son regard bleu acier posé sur son visage.

– Tu es toujours aussi belle ; fit-il en lui prenant la main.

Sofia Suarez sentit son pouls s'accélérer, sa gorge se dessécher.

Dimitrievitch porta la main à sa bouche, y déposa un long baiser. Un frisson la parcourut, tel un raz de marée. Il l'attira à lui, l'entoura de ses bras.

Elle se raidit, chercha à échapper à son étreinte.

Dimitrievitch posa sa bouche dans le cou de la jeune femme, l'embrassa juste en dessous de l'oreille. Il ressentit dans son propre corps le frisson qui la parcourait, accentua la caresse de ses lèvres.

Elle gémit, sentit ses jambes se dérober.

Dimitrievitch s'empara alors de ses lèvres, les força à s'entrouvrir. Et au moment où elle allait répondre à son baiser, la porte s'ouvrit à la volée.

\*— *Senora*, fit un homme en costume gris ; *Hay un problema à su casa ! debo devolverle.*

Dimitrievitch fusilla l'importun du regard. Ses yeux bleus acier virèrent au gris orage.

— *Que pasa ?* demanda Sofia / Samantha en se libérant de ses bras.

– *El fuego !*

Sofia se cramponna à une chaise, le visage décomposé. Elle porta une main à sa bouche, chercha sa respiration.

– *Mi hijo ?*

– *El nino està bien, no problèma*

...

– Je dois rentrer chez moi ; dit-elle à Dimitrievitch d'une voix blanche.

– Je viens avec toi !

– Non !

– Sam, je viens avec toi !



— *Vamos !* ordonna-t-elle au garde du corps en se précipitant dans le couloir.

L'homme lui tendit sa cape, entraîna le couple dans l'escalier de service. Sa voiture blindée attendait, moteur en marche. Ils montèrent à bord, le véhicule s'ébranla.

Elle regardait droit devant elle, incapable de réfléchir à ce que la présence de Dimitrievitch impliquait.

Elle ôta la perruque, remit en place ses mèches blondes.

Il lui prit la main, demanda :

– Tu veux bien m’expliquer ce qui se passe ?

– Il y a eu le feu chez moi, je dois rentrer ; répondit-elle d’un ton sec.

Elle se replongea dans la contemplation de la rue.

La situation venait de se compliquer.

Terriblement.

*\*– Madame, il y a un problème chez vous, je dois vous ramener.*

– *Que se passe t-il ?*

– *Le feu.*

– *Mon fils ?*

– *Le petit va bien, pas de problème.*

La voiture pénétra dans l'enceinte de la propriété. Des camions de pompiers et une ambulance stationnaient sur le gazon. Samantha se précipita hors du véhicule, contourna la villa.

Le personnel de maison attendait près de la piscine. Elle s'arrêta le cœur au bord des lèvres.

Maria tenait son fils dans les bras. La gouvernante l'aperçut, vint à sa rencontre et lui tendit le

garçonnet.

– Oh mon cœur, tu n'as rien !  
Comme je t'aime ! murmura-t-elle  
en russe.

Elle l'embrassa, soulagée,  
s'interrompit en voyant le visage de  
la gouvernante se figer.

\*– *Senora, quien es este hombre*  
? demanda-t-elle l'air stupéfait.

– *Es el padre del nino* , répondit  
Sofia / Samantha sans se retourner.

– *Pero ?*

– *Es muy complicado !*

La jeune femme tourna la tête.

Dimitrievitch avait les yeux fixés sur son fils, incrédule.

– Sam, je croyais que tu avais perdu le bébé ! s'exclamat-il d'une voix sourde.

Elle ferma les yeux, l'heure des explications était venue.

Elle demanda à la gouvernante de reprendre le garçonnet, fit face à Dimitrievitch.

– Non, il a failli mourir avec moi, tu t'en souviens peut-être ?

Sa voix était calme, froide.

Elle pointa un index sur la

poitrine du Russe.

– J’ai supplié le Docteur Massalovitch de dire que je l’avais perdu...

Dimitrievitch la regarda, à la fois contrarié et heureux.

– Sam, je suis désolé, si j’avais su...

– Si tu avais su quoi ? le coup-t-elle. Que j’étais enceinte ? Tu aurais fait quoi ? Tu ne m’aurais pas suspendue au plafond comme un vulgaire lustre ? As-tu une idée de la terreur que j’ai ressentie ? Comment as-tu pu croire que je te

trompais ? J'étais follement  
amoureuse de toi !

Cette dernière phrase l'atteignit  
au cœur comme un poignard.

Il saisit le doigt qui lui martelait  
la poitrine, le porta à ses lèvres.

– Sam, je te demande pardon...

Elle sourit mais ses yeux  
restaient froids.

– Ah non, pas cette fois, Alexei !  
C'est trop facile de faire du mal aux  
gens et de croire qu'il suffit de  
demander pardon pour tout effacer !

Il la prit à nouveau dans ses bras.



Elle tremblait de colère. De cette colère rentrée qui couvait en elle depuis deux ans.

– Sam, mon ange... je t'aime toujours ... je n'ai jamais cessé de te chercher... je t'en supplie...

Elle se retint de lui dire qu'elle l'aimait encore malgré ce qu'il lui avait fait subir.

Il l'embrassa à nouveau dans le cou, déclenchant un frisson qui semblait ne jamais vouloir s'éteindre.

Et leurs bouches se joignirent en un baiser avide, sous le regard

médusé du personnel de maison.

C'est cet instant que choisit Ricardo Estebàn pour apparaître au coin de la terrasse. Il stoppa net. La femme dont il était amoureux était là. Dans les bras d'un autre homme. A l'embrasser à pleine bouche.

Il les regarda se séparer et se reprendre à nouveau, indifférents au monde extérieur.

Le Substitut Estebàn tourna les talons, regagna sa voiture le cœur brisé.

« IL » était revenu. L'homme qu'elle disait avoir fui.

Anéantissant à tout jamais l'espoir de la séduire un jour.

Samantha tremblait de tous ses membres.

– Tu as froid, mon ange ?

Elle leva un regard embué vers lui. Des larmes de bonheur coulèrent sur ses joues.

– Chut, mon ange...

Il embrassa le visage trempé, attendit qu'elle se calme.

– Je peux prendre notre fils dans les bras ?

Samantha se redressa, essuya ses

larmes.

*\*– Maria, le puede dar usted el nino à su padre, por favor ?*

La gouvernante s'approcha du couple, tendit le garçonnet à Dimitrievitch.

Son regard allait du père au fils. Ils avaient les mêmes cheveux blonds, le même regard bleu acier, la même bouche charnue.

– Comment l'as-tu appelé ? demanda-t-il.

– Alexi, avec un I.

Dimitrievitch sourit.

– Comme mon père !

Il parla à l'oreille de son fils. Le garçonnet éclata de rire, battit des mains avant de lui passer les bras autour du cou.

Ils restèrent de longues minutes les yeux dans les yeux comme s'ils communiquaient en silence.

Dimitrievitch embrassa son fils, heureux comme il ne l'avait plus été depuis longtemps.

Il tendit la main à la jeune femme, l'attira à lui.

– Sam, j’aimerais que vous rentriez en Russie avec moi...

Elle le regarda un moment avant de répondre :

– Je ne sais pas...

– Vous allez venir à mon hôtel cette nuit, nous en parlerons, tu veux bien ?

Le capitaine des pompiers vint leur dire que tout danger était écarté. Il y avait eu un court-circuit dans une prise électrique.

Samantha le remercia, se tourna vers la gouvernante.

– Maria, vous voulez bien aller préparer des affaires pour le petit, nous allons dormir à l’hôtel.

– *Si senora.*

Puis à Dimitrievitch :

– Je monte me changer et prendre un sac...

– Merci, mon ange.

Elle les laissa dans les bras l’un de l’autre.

Le garçonnet tourna soudain les yeux vers le fond du jardin. Dimitrievitch suivit le regard de son fils. Quelqu’un les épiait dans

les arbres.

Un homme au teint basané surveillait la villa à travers des jumelles.

Leurs regards bleu acier virèrent au gris orage au même instant.

L'homme ressentit une violente douleur à la poitrine.

Il se cramponna à une branche, lâcha prise et tomba lourdement au sol.

Victime d'un infarctus à vingt six ans.



A l'étage, Samantha regardait les deux hommes de sa vie. Dimitrievitch leva son regard bleu acier vers elle. Il souriait.

A cet instant, elle sut qu'elle allait rentrer en Russie.

Et qu'elle n'en repartirait plus.

*\*Maria, vous pouvez donner le petit à son père, s'il vous plaît ?*

## **Remerciements**

En tout premier lieu j'aimerais remercier ma

mère pour croire en mes capacités littéraires.

Depuis qu'elle sait que j'écris, elle est devenue ma première fan.

Merci également à Fred et Sophie pour leur toujours précieuse aide en informatique.

A Jocelyne, Véronique, Françoise, Mélanie, Maryse, Rosita, Christine, mes premières lectrices pour leur soutien inconditionnel.

A Carmelo pour ses conseils artistiques.

A vous bien évidemment, lectrices et lecteurs de partager mon amour pour la littérature.

Merci enfin à Eva et Erato Editions pour avoir cru en moi et me permettre de me faire connaître

Sommaire [1](#)

**2**

**3**

**4**

**5**

**6**

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

**39**

**40**

**41**

**42**

**43**

**44**

**45**

**46**



**47**

*48*

*49*

*50*

*51*

*52*

# Vous voulez découvrir les actus d'EratoEditions ?

Retrouvez nous sur notre blog

[eratoeditionseblog.wordpress.com/](http://eratoeditionseblog.wordpress.com/)

Sur notre page Facebook

[www.facebook.com/eratoedition](http://www.facebook.com/eratoedition)

Sur Twitter

[twitter.com/EratoEditions](http://twitter.com/EratoEditions)

EratoEditions

Cami dels Cabanyls

**66740 Villelongue dels  
Monts**

[www.eratoeditions.fr](http://www.eratoeditions.fr)

*Illustration et conception graphique:  
Créama*



*Erato Editions*

- [Couverture](#)
- [Premières pages](#)
- [mentions légales](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)

- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)

- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)
- [Chapitre 41](#)
- [Chapitre 42](#)
- [Chapitre 43](#)
- [Chapitre 44](#)

- [Chapitre 45](#)
- [Chapitre 46](#)
- [Chapitre 47](#)
- [Chapitre 48](#)
- [Chapitre 49](#)
- [Chapitre 50](#)
- [Chapitre 51](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Remerciements](#)